



JOURNAL ETRANGER; OUVRAGE PERIODIQUE.

OCTOBRE, 1754.

— Externo robore crescit. *Claud.*



A PARIS,

Au Bureau du Journal étranger, rue S. Louis,
au Marais, vis-à-vis le Bureau de la Régie
des Cartes.

Et chez { PISSOT, Quai de Conti.
SAUGRAIN, le fils, au Palais,
DUCHESNE, au Temple du Goût,
rue S. Jacques.

M D C C L I V.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

JOURNAL

ETTER

OF

OCTOBER

1832

THE

OF

THE

OF

OF

OF

OF

OF

OF

OF

OF

0-18-0-1332 VII
80-6373

T A B L E


DES MATIERES

Contenues dans le JOURNAL ETRANGER , pour le mois d'Octobre 1754.

- H**ISTOIRE de Sixte-Quint, Souverain Pontife de l'Ordre des Fr. Min. Convent. de S. François ; par le R. P. Cas. Tempesti Ex-Secret. génér. du même Ordre, Gardien du Convent de Ste Groix, & de l'Académie des Arcades à Florence, traduit de l'Ital. Page I
- Suite & conclusion des Réflexions sur la vanité des hommes, ou de l'extrait de l'ouvrage de D. Matth. Aires Ramos da Silva de Eça, trad. du Portug. 22.
- Nouvelles expériences faites par le Doc. J. Benj. Boehmer, &c. sur les effets que produit la Garance dans le corps des animaux ; trad. de l'Allem. 53.
- Suite de l'Histoire de l'Institut de Bologne, &c. par M. Jos. Gaëtan Bolletti ; &c. trad. de l'Ital. 67.
- Moyen de se garantir de la foudre, &c. extrait de la Gazette littéraire de

T A B L E

<i>Hambourg, trad. de l'Allem.</i>	84.
<i>Description hist. & philos. du Mont-Vésuve, & particul. de sa dernière éruption, &c. par M. l'Abbé Mécatti, trad. de l'Ital.</i>	90.
<i>Essai sur la manière dont Milton a employé & imité les modernes dans son Poème du Paradis perdu, trad. de l'Angl.</i>	101
<i>Preuves qui démontrent que Milton a copié presque mot pour mot le Poème latin du Jésuite Masenius, trad. de l'Angl.</i>	107.
<i>Diverses réflexions politiques & morales, trad. de l'Ital.</i>	116.
<i>Lettre aux Auteurs du Journal Etranger sur le premier & le troisième extrait du Journal d'Août dernier.</i>	149
<i>Suite des Mémoires du règne d'Elizabeth tir. des papiers originaux d'Ant. Bacon, &c. trad. de l'Angl.</i>	157.
<i>Lettre de M. Stadel, &c. sur un chevreuil qui porte une excrescence en forme de perruque au lieu de bois, trad. de l'All.</i>	173.
<i>Nouvelles vérités publiées à l'avant. de la Phys. & de la vie sociale, par M. Gottlob de Justi, trad. de l'Allem.</i>	178.
<i>Prospectus d'une nouvelle Histoire de Pologne, &c.</i>	209.
<i>Cinq Romances, trad. de l'Espag.</i>	210



JOURNAL ETRANGER.

S T O R I A

DELLA vita , e geste di Sisto
Quinto , sommo Pontifice , dell'
ordine de' minori conventuali di
santo Francesco ; scritta dal P.
Maestro Casimiro Tempesti , Es-
Segretario generale del medesimo
Ordine , ed ora Guardiano nel
Convento di S. Croce in Firenze ,
tra gli Arcadi , Carmisio Cana-
tense : in Roma 1754 , a spese
de' Remondini di Venezia , con
licenza de' Superiori , e privi-
legio.

Ottobre.

A

HISTOIRE de Sixte-Quint ;
Souverain Pontife , de l'Ordre
des Freres Mineurs Conven-
tuels de S. François ; par P.
maître Casimir Tempesti , Ex-
Secretaire général du même
Ordre , actuellement Gardien
du Couvent de sainte Croix à
Florence, & de l'Académie des
Arcades ; à Rome , 1754 , aux
dépens des Remondini de Ve-
nise , avec la permission des
Supérieurs , & avec privilege.

CETTE HISTOIRE est divisée en
deux tômes ; le premier con-
tient vingt-cinq livres , com-
mence par la Généalogie de
Sixte-Quint , & se termine à la fin de la
troisième année de son Pontificat ; le se-
cond distribué en vingt livres , qui em-
brasse la quatrième année du Pontificat
de Sixte , & la cinquième jusqu'au vingt-
quatre d'Août , terme de la vie du Pape

& du travail de notre Auteur, présente des événemens dignes de l'Histoire.
L'ouvrage a été imprimé à Rome aux dépens de Messieurs Remondini de Venise : les Lettres initiales, les marges, le papier, le caractère, la gravure, la correction, tout prouve que rien n'a été épargné de ce qui pouvoit contribuer à perfectionner l'édition. On voit en taille-douce sur le frontispice du premier tome, le portrait de Sixte, copié au naturel d'après l'excellent original qu'on admire dans la célèbre bibliothèque du Vatican, bibliothèque qui est un des effets de la magnificence de ce Pape.

La Préface est judicieuse, sagement pensée, & ornée de toute l'érudition dont elle étoit susceptible. Quand on a saisi l'art avec lequel elle est tissée, on croit avoir lieu de présumer que l'Académicien va courageusement au-devant de quelque critique annoncée, il prévoit tout avec précaution, & il répond à tout avec vigueur. . . . Il voudroit qu'un Historien qui a à traiter un grand sujet, connût par expérience les intrigues des Cours; qu'il eût la capacité que requierent les affaires embarrassantes; qu'il sentît la force que communique aux différens

matériaux l'ordre qui les place convenablement ; qu'il fût versé dans le Droit Civil ; qu'il sçût semer à propos des réflexions naturelles ; qu'il possédât le talent d'établir entre les parties & l'ensemble d'un corps historique la corrélation qui doit les unir ; qu'il observât les règles austères d'une critique aussi modérée que sçavante ; & qu'enfin son travail n'eût pour mobile ni la puérile vanité , ni la fougueuse passion , ni le frivole amusement : mais qu'il fût produit par une cause d'un genre supérieur , par la gloire des Héros qui ne sont plus, qu'il se proposeroit d'éterniser , & par l'avantage qu'il chercheroit à procurer aux hommes qui existent. . . . Il expose ensuite les difficultés que lui a présentées à vaincre l'histoire à laquelle il a consacré sa plume ; il les réduit à deux especes. La première est une suite des actions mémorables de Sixte-Quint , qui par leur célébrité , par leur nombre surprenant , par la magnanimité qui les caractérise , par la magnificence qui les décore , le montrent toujours noble , toujours généreux , toujours l'un & l'autre au même degré. Il dit qu'il n'a dû ni les exagérer par excès, afin qu'on ne l'accusât point d'une par-

tialité orgueilleuse ; ni les exagérer par défaut , afin qu'il ne se rendît point redevable de l'éclat qu'il leur auroit dérobé ; ni en faire une description languissante ; parce qu'il auroit manqué les traits qui peignent leur sublimité , & ceux qui conviennent à l'histoire. . . . La seconde espèce de difficulté est suscitée par la variété des Auteurs qui ont écrit sur cette matière ; il assure qu'il n'en est aucun qui soit indubitablement exact , & il range ces Ecrivains en trois classes : Ecrivains foibles , Ecrivains ennemis du Vatican , Ecrivains dévoués aux promoteurs des brigandages qui désoloient la ville de Rome. Les premiers accablés par l'abondance de leur sujet, comme par un fardeau trop lourd , travaillant dans un temps défavorable, ou n'ayant pas des forces proportionnées à la gravité de leur objet , nous ont transmis peu de mémoires ; des mémoires bornés par un intervalle peu considérable , & des mémoires d'une brièveté défectueuse. Les seconds, animés par leur haine, quelquefois secrète , quelquefois ouverte pour le Siège Apostolique , se sont déchaînés contre celui qui l'occupoit , & ont fabriqué des Romans aussi ridicules que blâmables , qui mériteroient d'être

tre ajoutés au Décameron de Bocace, si la barbarie de leur style étoit un peu moins révoltante. Les troisièmes, traversés dans leurs odieux attentats par le zèle deffenseur de la tranquillité publique, ont allégué infidèlement plusieurs Manuscrits, les uns Italiens, les autres Latins, les uns plats, les autres élégans, tous propres à faire abhorrer Sixte, & tous imposteurs. Il démontre enfin par une progression naturelle deux vérités qui découlent des réflexions précédentes. 1°. Combien il en coûte pour détruire les préjugés établis contre Sixte. 2°. Combien il importe d'indiquer la source empoisonnée où l'on a puisé les différentes calomnies qui ont été employées pour le noircir. . . . Il s'agit de décréditer, non Gregorio Lėti que notre Auteur ne nomme même point, parce qu'il ne lui paroît pas digne d'être cité dans une histoire qui étincelle d'illustres personnages; mais certaines pièces créées par la fourberie, accueillies depuis un siècle & demi par la prévention, gardées soigneusement dans les bibliothèques publiques de Rome, comme les oracles de l'histoire la plus conforme à la vérité; & passant encore aujourd'hui pour des originaux autenti-

ques à la faveur de quelques notes & de quelques corrections éparées dans les marges , notes & corrections où l'on prétend reconnoître l'écriture de Sixte , quoi qu'en effet ce ne soit qu'une écriture imitée, pour donner au mensonge l'air de la réalité. Sixte poursuivit impitoyablement les voleurs qui infestoient la ville ; il sévit contre les plus puissants protecteurs de la scélératesse ; il fit cesser toutes les vexations qui engraissoient des particuliers du sang du peuple & de la substance de l'Etat : la licence réprimée voulut se venger , & inonda le public de tout ce que la détraction peut inventer de plus scandaleux... Le P. Tempesti réfute solidement tous les libelles que la malignité enfanta. Pour ne laisser à personne le moindre prétexte de révoquer en doute la fidélité de sa narration , il désigne les monumens où il a pris les faits qu'il avance , comme les lettres de Saint Charles , les Archives du Capitole , celles de la Grotte à Mace, celles de Montalte , celles du R. P. Gen. des F. M. Conv. la vie du Cardinal de Sainte Severine , la Nonciature de Morosini : *Vita Sixti V. brevis enarratio , vita Sixti V. Anonimo Vallicellano MS. Ephemerides Guidi*

Gualterii, &c. Ce qui lui donne aussi lieu de décrire succinctement les plus célèbres Bibliothèques qui lui ont été ouvertes; telles que la Bibliothèque Barberine, celle de Vallicelli, celle du P. Consul-
teur du saint Office, celle de Chigi & celle du Vatican.

Les Fables chimériques qu'on a débitées sur la naissance de Sixte, sur ses Ayeux & sur son éducation, s'évanouissent à la vue des Archives de Montalte, pays où Sixte naquit; elles tomberoient encore démenties par des mémoires qui se conservent dans la Bibliothèque pontificale de Chigi; ces instrumens servent entre les mains du P. Tempesti à réveiller dans l'esprit de ses Lecteurs ce goût naturel qui nous porte tous vers la nouveauté, goût qu'il convient lui-même d'avoir éprouvé, en faisant ces deux découvertes.. plus exact & mieux instruit que ceux qui gratuitement ont représenté Sixte persécuté dans plusieurs différentes positions, notre Auteur ne parle que d'une seule persécution que son Héros eut à essuyer dans le Cloître & dans le monde. Resserrant dans de justes limites la partie de sa vie antérieure à toutes ses dignités; après avoir démontré combien son talent pour

la Chaire l'avoit fait estimer du peuple qui accouroit en foule pour entendre ses discours, des Sçavans de son temps les plus distingués, qui n'avoient pas moins d'empressement pour le suivre, & de ces hommes d'une éminente vertu que l'Eglise a canonisés dans la suite, Philippe de Néri, Félix de Cantalice, Ignace de Loiola qui lui prédirent son exaltation au souverain Pontificat; il raconte les actions éclatantes par lesquelles se signala Sixte, comme Supérieur de son Ordre, comme Vicaire Apostolique, comme Evêque, comme Cardinal, dans un recueillement continuel, partagé entre les devoirs du Cardinalat & de la Prélature, malgré son infatigable application à vérifier & à constater les écrits des Saints Pères, à corriger les ouvrages d'Averroës & d'Avicenne, & à travailler sur le décret de Gratien. L'histoire tragique de François Peretti son Neveu, victime infortunée de la plus noire trahison, à qui on ne pouvoit reprocher d'autre crime que celui d'être uni par les liens du mariage à Victoire Accorambuoni de Gubio, la plus belle femme de toute l'Europe; l'horrible inhumanité avec laquelle Accorambuoni fut égorgée par l'ordre de Louis

des Ursins ; la mort méritée que subirent , frappés par un arrêt du Conseil suprême de Venise , & Louis & les barbares assassins dont il avoit excité les mains forcées , forment un grand tableau dans cet endroit de l'histoire, où notre Auteur achevant de dévoiler la fausseté des indécentes déclamations que le mensonge a imaginées pour déprimer l'origine de Sixte , retrace les vertus qu'il allia à la pourpre Romaine dont il étoit revêtu , les tendres soins que la Providence divine eut de récompenser sa fermeté en l'élevant au souverain Empire du Vatican , & le sort funeste qui termine toujours la carrière des traîtres.

.... Pour mettre dans tout son jour la vie du Cardinal de Montalte , assis sur le trône de l'Eglise , notre Auteur dénote préliminairement l'état où se trouvoient au temps de l'élection de Sixte , & lors de son administration , toutes les Cours tant celles de l'Europe que celles qui n'y sont point comprises. Il peint les Grands de ce siècle avec les plus vives couleurs ; il balance avec une profonde maturité leurs intérêts politiques respectifs ; il entre avec une sage pénétration dans les secrets mystérieux des cabinets , & il

énonce avec une liberté entière la vérité, qu'il a soin de tempérer par la plus respectueuse circonspection.

A cette description succède le portrait de Sixte qui n'est point flaté. Le P. Tempesti lui donne les qualités du héros sans lui ôter les défauts de l'homme; il dit & il prouve d'une manière très-persuasive, que les imperfections qui sont l'apanage ordinaire de l'humanité étoient avantageusement rachetées dans Sixte, par les sublimes vertus qui couronnent toujours l'héroïsme.

Rome & l'Etat Ecclésiastique étoient en proie aux ravages de l'iniquité la plus odieuse, quand Sixte prit en main les rênes du Gouvernement. La peinture des désordres qu'il trouva à arrêter, précède dans cet ouvrage la narration des particularités de son règne, dont le P. Tempesti développe les diverses circonstances à son Lecteur, de manière qu'en le faisant passer successivement d'un fait à l'autre par une route simple & unie, il irrite sans cesse dans son esprit curieux un desir ardent de s'instruire encore de l'événement ultérieur, jusqu'à ce qu'il l'ait enfin conduit au terme qu'il s'étoit proposé.

Le Cardinal Morosini, d'abord Nonce, ensuite Légat en France, est après Sixte le principal personnage de cette histoire. Il avoit du mérite, il eut des jaloux, il fut calomnié, & se vit obligé de démasquer l'imposture en faisant lui-même son apologie, apologie qui lui rendit la confiance que Sixte avoit en lui; apologie lumineuse qui se termine ainsi. » Je proteste devant Dieu & devant Jésus-Christ que j'ai cru fermement & constamment, que je crois encore & que je croirai toujours que le Pape est sur la terre le Vicaire de Jésus-Christ, le légitime Successeur de Saint-Pierre Prince des Apôtres, le grand Prêtre & le Chef de l'Eglise Catholique; que quiconque n'est point en elle, avec elle, & pour elle est contre Dieu; que quiconque ne recueille point dans son sein, dissipe; & que les voyes du salut sont fermées au Chrétien qui refuse de lui obéir. Je jure & je promets, avec la grace de Dieu, de répandre mon sang & de sacrifier ma vie plutôt que de renon-

» cer à la confession de foi que je viens
 » de faire. Si, dans la nécessité d'une
 » justification légitime, il m'est arrivé de
 » donner atteinte à la vérité par la
 » moindre altération, je consens & je
 » veux que la vérité éternelle s'arme
 » pour vanger sa cause, & qu'elle appé-
 » lantisse sur ma tête le châtiment qu'é-
 » prouverent Ananie & Saphire pour avoir
 » menti à Saint-Pierre. J'espère, au
 » reste, que ma sincérité m'ouvrira plutôt
 » les trésors de la Miséricorde divine.

On remarque les mêmes sentimens
 de tendresse & de fermeté dans la con-
 duite que Sixte tint avec tous les Prin-
 ces, avec le Roi d'Espagne, avec l'Ele-
 cteur de Cologne, avec l'Archiduc d'Au-
 triche, avec l'Empereur. Il écrivit plus
 d'une fois au Roi d'Espagne de penser
 à appaiser la colère du Ciel, en lui disant
 que le péché du Roi est le fleau des su-
 jets. Il existe une de ces lettres célèbre
 parmi toutes les autres: elle commence
 par ces mots, » vos désordres ont arra-
 » ché de nos yeux un torrent de lar-
 » mes, & nous ont fait prosterner aux
 » pieds du Père des Miséricordes, pour
 » lui demander votre conversion. . . . »
 Il engagea Ernest de Bavière Electeur



de Cologne à réformer le genre de vie qu'il menoit, & lui envoya vingt mille hommes de troupes auxiliaires sous le commandement d'Alexandre Farnèse pour recouvrer le Fort de Nutz, dont une trahison avoit facilité les approches aux hérétiques qui l'occupoient.... Il obtint seul par la médiation du Cardinal Aldobrandin son Légat, ce que ne purent point obtenir les efforts réunis des Princes de toute la Chrétienté, la liberté de Maximilien Archiduc d'Autriche détenu prisonnier par le Roi de Pologne.... Il donna à l'Empereur Rodolphe des conseils qui excitèrent l'étonnement & l'admiration des deux Ambassadeurs extraordinaires que Rodolphe avoit à Rome. Ceux-ci eurent de la peine à revenir de la surprise que leur causèrent l'aisance, la concision & la supériorité avec laquelle Sixte discuta en leur présence certains articles relatifs à l'Empire & à tous les Princes de la Maison d'Autriche. De tous les sages avis qu'il communiqua aux Ambassadeurs, afin qu'ils les rendissent à leur Maître, nous en insérons ici un que nous prenons au hasard. » L'Amour paternel que nous avons pour l'Empereur



„ & ce que nous devons à notre place ,
 „ nous font desirer que Sa Majesté pense
 „ sérieusement combien il importe qu'elle
 „ établisse la succession à la couronne
 „ Impériale , ou en se mariant , ou au-
 „ trement , s'il est un autre moyen qui
 „ puisse convenir davantage à sa Ma-
 „ jesté. Il est écrit que notre vie & no-
 „ tre mort sont entre les mains de Dieu.
 „ Nous prévoyons que si César passoit
 „ du temps à l'éternité sans avoir déclaré
 „ un Roi des Romains , des troubles af-
 „ freux ébranleroient toute l'Allemagne ,
 „ & qu'une élection ne pourroit se faire
 „ qu'après beaucoup d'effusion de sang ,
 „ l'autorité durant l'interregne se trou-
 „ vant partagée entre l'Electeur de Saxe
 „ Vicaire de l'Empire , Chef des Con-
 „ fessionnistes , & entre le Chef des Cal-
 „ vinistes , qui est l'Electeur Palatin. Rap-
 „ pellez-vous dans cette circonstance le
 „ Père de l'Empereur Maximilien d'heu-
 „ reuse mémoire , qui crut avoir rendu
 „ au monde entier un grand service en
 „ faisant élire son successeur Roi des
 „ Romains , malgré les obstacles que l'un
 „ opposoit la discorde. En cas que l'Em-
 „ pereur se déterminât à se marier , il
 „ me semble qu'il ne tiendrait qu'à lui

» d'imiter dans cette occurrence Freder-
» ric III. Celui-ci allant épouser Léo-
» nore de Portugal vint en Italie & se
» fit couronner par Nicolas V. notre
» prédécesseur. Epousât-il l'Infante d'Es-
» pagne, l'Empereur pourroit également
» sortir d'Allemagne pour aller au-de-
» vant d'elle se faire imposer la cou-
» ronne par le Vicaire de Jesus-Christ,
» & démentir ainsi les protestations des
» Princes hérétiques qui prétendent que
» les Papes ne feront désormais le cou-
» ronnement d'aucun Empereur. Quoi-
» que nous ayons touché là un point
» délicat, nous n'en avons pas moins
» dit ce que devoit faire l'Empereur ;
» car comme le but des Hérétiques est
» de diminuer la gloire de l'Empire en
» l'aliénant peu-à-peu de la sainte foi ;
» ne faudroit-il pas que l'objet de sa
» Majesté fût de combattre les vœux de
» ces hérétiques. & de les employer pour
» cette même raison le moins qu'elle
» pourroit dans les négociations publi-
» ques. Soyez persuadés que nous sça-
» vons très-certainement que le Turc ,
» oui le Turc même , blâme dans votre
» Gouvernement ce mélange de Mini-
» stres catholiques & hérétiques qu'on y

» voit. Vous avez sans doute entendu
 » parler de ce qui arriva à Constanti-
 » nople à deux Ambassadeurs hérétiques
 » qui y moururent ; parmi les Schisma-
 » tiques Grecs il ne se trouva personne
 » qui voulût leur donner la sépulture ,
 » ce qui fournit un sujet de dérision aux
 » Turcs, & particulièrement aux Chré-
 » tiens Apostats. » *L'amor paterno che*
portiamo à Cesare, e l'obbligo di nostro
grado ci stimolano à desiderare che sua
maestà pensi quanto altamente importi
stabilir la successione dell' Impero , o col
prender moglie , o in altera maniera che
possa sembrare più conveniente alla Maestà
sua. E scritto che la vita e la morte sono
in mano di Dio ; onde se Cesare andasse
all' eternità senza lasciar dichiarato il
rè de' Romani, prevediamo disturbi altissi-
mi nella Germania , e cimenti sanguinosi
per l'elezione , rimanendo l'Impero in mano
del capo de' Confessionisti il Vicario di
Sassonia, ed, l capo de Calvinisti il Palatino.
Rammentatori in questo proposito del pa-
dre di Cesare Massimiliano di felice me-
moria , il quale si protestò di aver fatto
al mondo un gran beneficio col fare eleg-
gere da' capi tanto discordi il suo suc-
cessore rè de' Romani. In caso che Cesare

determinasse di prende moglie, pare a noi che potrebbe imitare in questo Federico terzo, il quale siccome quando si sposò con Leonora di Porto galla venne con tal propizia occasione in Italia, e si fece coronare dal nostro predecessor Nicolò V. così potrebbe. Egl'ancora quando si resolvesse a sposar l'Infanta di Spagna, muoversi di Germania per incontrarla, farsi coronare dal Vicario di Cristo, e così smentir le proteste de' principi eretici che nessuno Imperatore deva essere mai più coronato da' Papi. Abbiamo toccato un tasto geloso, ma abbiamo detto quello che Cesare dovrebbe fare perchè in quella guisa che gli eretici tendono a diminuire il decoro dell' Impero con alienarlo a poco a poco dalla santa fede, così sua maestà deve smentirli, e con ugual ragione deve servirsi quanto sia meno possibile di loro ne' maneggi pubblici; e vi assicuriamo saper noi di certo che il Turco, il Turco medesimo biasima nell' Imperio questa mescolanza di ministri Cattolici ed eretici. Vi sarà pur noto quello che seguì in Constantinopoli di due Ambasciatori eretici quali essendo morti colà, non si trovò tra Greci Scismatici che volesse dar

*loro sepoltura , con beffe de' Turchi e
specialmente de' Rinnegati , &c.*

Nous ne finirions point si nous voulions orner cet extrait de tous les faits & de tous les discours qui ornent l'histoire que nous crayonnons. Lorette, Montalte, Civita-Vecchia, Rome annoncent la magnificence de Sixte aux yeux enchantés de tous les embellissemens qu'il ajoura à ces différens endroits, de la symétrie des obélisques, de la délicatesse des colonnes, de la régularité des palais, de la somptuosité des basiliques, de la commodité des aqueducs, de la richesse des hôpitaux, effets permanens de son industrieuse libéralité. Toujours semblable à lui-même, toujours le premier lorsqu'il s'agissoit de donner l'exemple en ce qui concernoit le culte divin, toujours courageux pour refuser ce que sa conscience ne lui permettoit point d'accorder: *Quello che non potiamo per giustizia, giudichiamo assolutamente non potere.* » Nous nous croyons les mains entierement liées » par rapport à ce que l'équité nous défend. » Il travailla à perfectionner tous les arts, à augmenter l'amour des lettres, à extirper l'hérésie, à rétablir les

usages de la naissante Eglise, à sanctifier les institutions prophanes, & à réformer les mœurs de tous les états.

Nous n'étendrons pas davantage cette analyse ; il nous semble qu'elle suffit pour donner une idée de l'ouvrage du P. Tempesti, qui s'est plus attaché aux choses qu'aux mots ; & qui uniquement attentif à penser, a même oublié quelquefois qu'il eût à s'exprimer. Il a dédaigné les entraves de la grammaire, peut-être d'après ce que nous lisons dans le Dante son compatriote.

*Opera naturale è ch'uom favella,
Ma così, o così, natura lascia
Poi fare a voi secondo che vi abbella.*

Il est naturel à l'homme de s'énoncer ; mais il ne l'est pas moins qu'il reste le maître de choisir à son gré la manière qui lui plaira le plus. Nous restons les maîtres de faire un choix, il est vrai, & il l'est également que nous sommes forcés d'en faire un qui soit judicieux.

*In verbis etiam tenuis, cautusque serendis
Hoc amet, hoc spernat. Art poët. Hor.*

Un Historien est un Peintre; un Peintre ne l'est qu'à demi, s'il ne sçait point colorier, quoiqu'il dessine parfaitement. Le dessein est l'essenciel fondamental, le coloris est un essenciel qui frappe. . . . Nos loix, que Sixte V. & son Historien paroissent ignorer, ainsi que les bornes de la puissance spirituelle, portent que nos Monarques tenant leur pouvoir de Dieu seul, la Religion qu'ils professent quelle qu'elle soit, ne sçauroit leur ravir ce pouvoir divin dans son origine; indépendant dans son exercice, & inadmissible dans tous les événemens imaginables, de sa source même découle sa perpétuité,



SUITE des Réflexions sur la vanité des hommes; par Matthias Aires Ramos da Silva de Eça, Portugais. Lisbonne, chez François-Louis Ameno, imprimeur de la Patriarchale, 1752. in-8°.

„ **Q**UEL EST le sentiment ? continue M. de Eça, toujours si indigné contre les faux sçavans, qu'il comprend quelquefois les véritables dans son animadversion, „ quelle est la doctrine : Quel est le système dont les „ sçavans soient d'accord ? Tout est incertain en eux, & ils n'ont que leur „ vanité de bien assurée.

Pour prouver cette grande vérité, il rapporte fort au-long les diverses fortunes qu'ont eues les œuvres d'Aristote : il auroit peut-être mieux fait de ne s'en pas donner la peine. Quel est l'homme qui ne soit point au fait des revers de la doctrine du Prince des Philosophes ? Plusieurs auteurs se sont appliqués à nous en transmettre l'histoire. En l'année 1747,

l'auteur d'un très-bon livre Portugais , intitulé : *véritable méthode d'étudier*, nous les avoit détaillés ; c'est dans la lettre huitième qui traite de la Philosophie ; M. de Eça auroit dû se dispenser d'écrire tout ce que la crainte des répétitions nous fait omettre dans son ouvrage depuis la page 262 jusqu'à la page 269 : si quelqu'un pouvoit ignorer quelque chose là dessus ; Moréri, à l'article Aristote, s'étend suffisamment sur le sort varié de sa Philosophie , qui a été tantôt reçue avec de grands applaudissemens , tantôt condamnée avec mépris.

Nous ne nous arrêterons donc point avec l'Auteur à montrer que la vanité des Lettres est plus grande que la vanité des armes il suffira de rapporter ce qu'il dit, p. 270.

» Le péril n'est pas tant où il se montre
 » qu'où il se cache ; cela est sur-tout vrai
 » dans la carrière des Lettres & dans celle
 » des armes. Celles-ci ne font que du
 » bruit , celles-là causent la ruine ; les
 » armes font le mal & finissent avec lui ;
 » le mal que font les Lettres est éternel.
 » L'épée ne peut souvent user de force ,
 » ni de trahison , la plume au contraire
 » peut toujours être traîtresse & perfide.»

Monfieur de Eça est toujours emporté

par son zèle contre la fausse science ; la colère seroit bien mieux placée, si elle ne tomboit que sur ceux qui abusent de leurs lumières. Les sciences éclairent l'esprit & perfectionnent le cœur ; ce sont ceux qui en abusent , qui sont les pestes de la société & les ennemis du genre humain. Confondre la science avec l'abus qu'on en fait , ce seroit confondre le vice avec la vertu , Titus avec Néron : seroit - ce raisonner conséquemment que de dire , le vice se sert souvent du voile de la vertu pour séduire les hommes & les tromper ; rien de plus pernicieux que ce qui trompe & séduit ; donc la vertu cause les plus grands désordres , donc elle est pernicieuse. Il y auroit presque autant d'inconséquence à conclure que la science est dangereuse , de ce que quelques-uns en abusent ; mais continuons.

» Ceux , qui dans les Lettres cherchent
» la science , sont rares ; ce qu'ils cher-
» chent, c'est l'utilité, ce sont les applaudis-
» semens ; ceux-ci sont l'objet de la vanité,
» celle-là l'est de l'ambition. D'autres ne
» cherchent pas seulement l'intérêt , la
» louange , l'approbation des hommes ;
» mais ils prétendent acquérir une espe-
» ce de souveraineté sur leurs semblables.

Les

„ Les Lettres sont les armes avec les-
 „ quelles ils se flattent d'obtenir sur le
 „ reste des hommes un droit de conquê-
 „ te ; cette idée , ou cette espérance ,
 „ semble naître & croître avec eux. Ils
 „ sont à peine aux élémens des premiers
 „ Arts , qu'ils se proposent déjà ce but
 „ & y dirigent leurs pas. Ils ne suivent
 „ que les vices ou les vertus qui puissent
 „ les conduire à cette fin , & ne sont
 „ point vertueux ou vicieux par nature ,
 „ mais par occasion. Ils sont tou-
 „ jours prêts à abandonner la vertu pour
 „ embrasser le vice , & à dompter le vice
 „ pour couronner la vertu : pourvû que
 „ leur fortune en dépende ; trahison fi-
 „ délité , religion , hypocrisie , tout leur
 „ est égal. Ils regardent les vertus & les
 „ vices comme des instrumens , dont un
 „ Artiste habile sçait se servir , selon les
 „ occasions & l'ouvrage. Pour que per-
 „ sonne ne puisse les suivre , ni les at-
 „ teindre , ils cachent & renversent les
 „ degrés à mesure qu'ils les montent ; ils
 „ ne se font voir qu'au dernier , mais la
 „ foudre à la main ; ce ne sont plus alors
 „ des gens de petite conséquence , ce sont
 „ des constellations formidables & fu-
 „ nestes. A une si haute élévation l'encens

Octobre.
B

» le plus subtil ne peut parvenir , le
» respect le plus profond ne les flatte pas,
» ce qu'ils exigent est le silence & l'adora-
» tion : encore faut-il que ce soit de loin
» qu'on les honore ; ils pensent que ce se-
» roit un sacrilège que de les approcher.

» Les Sçavans heureux font aîles de
» tout & même des choses les moins pro-
» pres à voler : c'est pourquoi les crimes
» les plus énormes sont pour eux une
» action juste ; comme dans les autres une
» faute légère est un forfait atroce. . . .

» Superbe , ambi-
» tion , grandeur sont les trois Poles où
» ils s'établissent & se fondent : ce sont
» les Dieux auxquels ils sacrifient , &
» dont ils sont en même-temps les por-
» traits , les originaux , les idoles & les
» idolâtres ; Narcisses de leurs propres
» actions & surtout de leur science , ils
» sont les premiers à s'admirer. »

La colère de M. de Eça contre les mauvais sçavans lui fournit des traits bien forts , il faut en convenir ; il seroit assez difficile d'analyser des idées aussi relevées ; bornons-nous à examiner celles qui se sont plus à notre portée.

» Les sciences ne pacifient pas le monde ; elles n'y causent au contraire que
» troubles , que dissensions.

» Le but de la vanité n'est pas de dé-
 » couvrir la vérité , mais d'étaler une
 » érudition *rabine* , & de démontrer que
 » dans l'Hébreu , par exemple , *Ame*
 » signifie *Vierge*. »

N'avons-nous pas un peu raison de
 dire que notre Auteur ne distingue pas
 assez les choses ? Il n'y a pourtant rien
 de si sensible que la différence qui se trou-
 ve entre un sçavant & un pédant : voici ,
 je crois , comme on les peut définir cha-
 cun selon leur espece particulière. Nous
 allons nous servir des propres expressions
 de *M. de Van-essen* , dans le discours
 douzième du tome premier de son *My-
 fantrope* ; sa double définition est claire ,
 précise & juste. *Celui qui mérite véritable-
 ment le nom de sçavant* , dit-il , *est un
 homme qui sçait un grand nombre de choses
 utiles , lesquelles digérées par la médi-
 tation peuvent fortifier son raisonnement ,
 le rendre plus éclairé sur ses devoirs , en
 un mot , lui faire passer sa vie avec agré-
 ment & avec sagesse. Celui qui n'est en
 possession que du titre de sçavant , c'est-à-
 dire le pédant , s'est embarrassé l'esprit sans
 discernement & sans choix des plus inu-
 tiles vetilles de l'antiquité ; il sçait donner
 une Généalogie à chaque mot ; chez lui*

tout terme est Arabe , Chaldaïque , Phénicien ; enfin il s'efforce d'apprendre ce qu'un homme raisonnable est en droit d'ignorer , pour se faire un mérite d'être instruit de ce que peu de personnes sçavent , & que tout homme de bon sens voudroit oublier, s'il l'avoit appris.

Nous ne rapportons que ce peu de mots de cet excellent discours ; on pourra y recourir pour voir au naturel le portrait du pédant , contre lequel M. de Eça est si justement irrité.

Nous trouvons à la fin de la page 281 un portrait si bizarre de la science & des sçavans , que nous allons en donner ici une ébauche. Nous sommes persuadés que l'Auteur à voulu s'égayer & qu'il ne trouvera pas mauvais que nous nous amusions avec lui de son ingénieux grotesque

» Le sçavoir humain est semblable à
» la toile d'un théâtre. On y voit peint
» avec art des hiéroglyphes , des médail-
» les , des inscriptions & toute sorte
» d'attributs ; la vue se plaît à contem-
» pler cette variété d'emblèmes & de de-
» vises. L'esprit une fois frappé , le cœur
» se laisse aisément pénétrer de respect ,
» d'admiration & de terreur. Mais s'il se

„ trouve un impatient ou un indiscret
 „ qui monte sur le théâtre & lève la toile ,
 „ il ne voit plus qu'un lieu ténébreux
 „ plein d'embarras , sans ordre ni propre-
 „ té : il voit une foule d'acteurs & d'ac-
 „ trices. Parmi les acteurs , les uns sont
 „ encore tout couverts de haillons & dans
 „ une oisiveté libertine ; les autres en-
 „ dossant des habits superbes & prenant
 „ le sceptre en main , se rappellent à
 „ la clarté d'une lumière pâle les paroles
 „ d'un rôle insipide , dont leur mémoire
 „ se charge avec peine ; pendant que
 „ d'autres devant un miroir obscur exer-
 „ cent en cadence leurs gestes , leurs
 „ pas & leurs mouvemens , & s'appli-
 „ quent à contrefaire , tantôt la gayeté
 „ ou la tristesse , tantôt l'air de la ma-
 „ jesté , de la valeur ou de la justice. Par-
 „ mi les actrices, les unes, aussi soigneu-
 „ ses & inquietes que les acteurs, s'occu-
 „ pent à se décorer de la parure la plus
 „ recherchée ; d'autres tentent & s'effor-
 „ cent , mais en vain , de réparer par
 „ les miracles de l'art les ravages que le
 „ temps a faits à leur beauté ; semblables
 „ aux serpens , elles cherchent aussi à se
 „ renouveler ; elles ont la même inten-
 „ tion de nuire , mais elles n'ont pas le

» même bonheur à se *régénérer*; on les voit
» continuellement la glace à la main ,
» étudier l'amour , le dédain , la sévé-
» rité , la joye & l'art des larmes. Le
» miroir , ce maître muet & fidele , leur
» enseigne la propriété , l'art & les gra-
» ces de chaque mouvement ; mais inu-
» tils efforts : l'air est vain , la grace
» trompeuse , la propriété fausse & la re-
» présentation mensongère. Dès que la
» scene commence , on ne voit jusqu'à
» la fin qu'une feinte d'actions & de fi-
» gures ; celui qui exprime le mieux ce
» qu'il ne sent pas , & qui imite le mieux
» ce qu'il n'est pas , c'est celui qui se dis-
» tingue le plus. L'art ne consiste pas dans
» l'imitation , mais dans l'adresse à mieux
» contrefaire. Sur un plus grand
» théâtre se donnent des scenes plus
» distinguées , où se représentent les va-
» nités du monde , & surtout la vanité
» des sciences. »

Ce ne sont certainement ici que les
exagérations volontaires d'un homme
d'esprit , dont l'indignation enfle le style.
M. de Eça en veut bien aux sçavans ; » il
» s'en faut de beaucoup , selon lui , qu'ils
» ne soient les plus propres pour gouver-
» ner la terre. Les Républiques qu'ils ont

„ fondées ou gouvernées , se sont anéan-
 „ ties. Nous les connoissons par le récit
 „ de ce qu'elles ont été, & non pas par ce
 „ qu'elles sont. Rome date la décadence
 „ de sa gloire , du temps où les sciences se
 „ sont élevées chez elle au plus haut degré.
 „ Jules-César , héros fameux , sçavant
 „ capitaine , porta dans les champs de
 „ Pharsale les derniers coups à la liberté
 „ de sa Patrie & s'en rendit maître.

„ Rome toujours victorieuse & invin-
 „ cible cessa de l'être , dès qu'elle trouva
 „ dans un fils ingrat un sçavant armé....
 „ Les plus grandes cruautés furent tou-
 „ jours exercées ou conseillées par les
 „ sçavans. Ils persuadent le mal avec
 „ tant de véhémence & si efficacement ,
 „ qu'on le pratique comme par enthousi-
 „ asme. La science enseigne la cruauté ,
 „ non qu'elle soit cruelle en soi , mais
 „ parce que la férocité même qui peut
 „ être utile, reçoit de la science, à ce titre,
 „ des ornemens qui diminuent l'horreur
 „ qu'elle cause naturellement.. » Arrê-
 „ tons-nous ici, & essayons d'appaîser notre
 „ Auteur par une espece d'Apologie des
 „ sçavans.

Quelles sont donc les Républiques ou
 les Monarchies, que les sçavans ayent

fondées ? Monsieur l'Abbé le Moine prétend , à la vérité , *que Romulus étoit un ſçavant ; qu'il avoit été élevé dans toutes ſortes de ſciences convenables à ſon rang ; que Numa ſon ſucceſſeur étoit non-ſeulement philoſophe , mais auteur en même-temps.* * Mais, d'un autre côté, il eſt certain que les Romains dans le commencement de leur République étoient des gens groſſiers , qui ne connoiſſoient que leur épée & le ſoc de leur charue : il eſt certain encore qu'ils reſtèrent dans l'ignorance juſqu'à la fin des guerres Puniqueſ , & ce ne fut qu'après la ruine de Carthage qu'ils commencèrent à connoître les ſciences & les arts.

Les premiers Grecs n'étoient liés entre eux par aucunes loix ; ils erroient de contrées en contrées , & ne vivoient que de rapines. La Grèce diviſée en différentes Républiques , qui toutes avoient des mœurs & des coutumes particulières , ne parvinrent que peu à peu à ce degré de puiffance où elle ſ'eſt élevée ; & ce ne fut qu'inſenſiblement que les arts & les ſciences y prirent racine ,

* Conſidérations ſur l'origine & les progrès des Lettres chez les Romains.

& donnèrent un plus beau lustre à sa gloire. Mais les Lettres ne furent point cultivées également dans toutes les parties de la Grèce. Athenes fut le berceau & le séjour des arts ; Sparte, l'empire de Mars.

Si l'Auteur des réflexions avoit lû les observations sur les Grecs , par M. l'Abbé de Mably , il n'auroit pas sans doute appuyé ses raisonnemens sur d'aussi foibles principes.

» Les sçavans ne sont pas les plus propres à gouverner. » Cette reflexion n'est pas plus vraie que les autres ; Licurgue & Solon furent deux sçavans , deux sages ; & ce furent leurs loix qui affermirent davantage la gloire de Sparte & la grandeur d'Athenes. Mais , sans chercher des exemples dans l'antiquité , il n'y a qu'à lire l'histoire de Louis XIV. on verra que la France ne fut jamais plus puissante , plus formidable , plus respectée , que lorsque M. de Colbert en étoit le premier Ministre. La Moscovie ne s'est retirée des ténèbres de l'ignorance & de la barbarie où elle étoit abîmée , que lorsqu'elle a eu pour Souverain un Prince sçavant.

Personne jusqu'à présent n'avoit accusé les sciences d'être cause de la décadence de l'Empire Romain , de celui des Perses

& des Grecs. On en a toujours accusé la corruption des mœurs, la désobéissance aux loix, le dérèglement du peuple, sa grandeur, sa richesse, sa puissance. On en a accusé sur-tout la mauvaise éducation des Princes, qui est la source de tous les désordres.

Jules-César n'affervit point sa Patrie parce qu'il étoit sçavant, mais parce que c'étoit un ambitieux qui ne vouloit ni de Maître, ni d'égal; d'ailleurs le plus beau siècle de Rome fut le siècle d'Auguste, siècle d'or des Lettres, dans lequel elles arrivèrent à leur perfection, & la gloire de Rome prit un nouvel éclat. Tibere fut le premier auteur de leur décadence; il détruisit les arts en persécutant les sçavans.

Si l'Auteur, avant que d'avoir tracé ses réflexions sur le papier, avoit lû l'excellent ouvrage de M. Tiron du Tillet sur les honneurs rendus aux sçavans, il auroit vu que les plus grands Rois les ont toujours regardés comme les oracles de la divinité & comme les précepteurs du genre humain; il n'auroit pas avancé *que les sçavans ont exercé ou conseillé la cruauté*. Tant que Néron déféra aux sages conseils de Burrhus & de Senèque, Rome

ne voyoit naître que des jours heureux. Le plus renommé des Conquérans regardoit Homère comme un maître qui lui apprenoit à bien régner : *ce grand Poète*, ajoute M. Bossuet dans ses réflexions sur les Perses, les Grecs, & les Macédoniens, *n'apprenoit pas moins à bien obéir qu'à bien commander*. Nous invitons notre Auteur à lire avec attention les considérations sur les causes de la grandeur des Romains & de leur décadence, par M. de Montesquieu ; les observations sur les Grecs, par M. l'Abbé de Mably ; l'ouvrage de M. l'Abbé le Moine, que nous avons déjà cité ; & les réflexions de M. Rolin sur les causes de la décadence de l'Empire des Perses. Nous croyons qu'après ces lectures, il pourra se repentir d'avoir trop suivi son premier mouvement contre les faux sçavans, & d'avoir voulu imputer aux sciences mêmes tout le mal qu'ils ont fait : hélas ! au contraire, tous les malheurs qui sont arrivés dans l'univers, n'ont été causés que par le refroidissement des esprits pour les arts & les sciences.

Voici ce que M. de Eça pense sur la vanité par rapport à l'histoire ; nous sommes assurés qu'il va nous parler avec zèle.

B vj

» L'Histoire est une preuve dont la va-
» nité s'étaye , & qui sert d'autorité à la
» Noblesse ; preuve incertaine , douteu-
» se , feinte & quelquefois fausse. On y
» rencontre souvent des faits , des ac-
» tions , des combats , des victoires &
» des noms , que ces mêmes actions ont
» annoblis & illustrés. Mais de combien
» de combats , de combien de victoires ,
» qui ne sont jamais arrivées , de combien
» de noms qui n'ont jamais existés , l'Hi-
» stoire fait-elle mention ? Il n'est pas
» facile de découvrir la vérité des événe-
» mens par la narration de l'Histoire. On
» écrit souvent après plusieurs siècles écou-
» lés , d'où il suit que l'antiquité devient
» un nuage obscur & impénétrable , où la
» vérité se perd & se cache. Si on écrit
» l'histoire des Héros pendant leur vie ,
» la crainte la corrompt , la jalousie la
» diminue , la flatterie l'augmente & l'em-
» bellit. Pour être bon Historien , il faut ,
» comme il a été dit si souvent , n'avoir
» point de religion , n'être d'aucun pays ,
» d'aucune profession , & , s'il étoit possi-
» ble , n'être point homme. Celui qui se
» flatte d'apprendre la vérité des faits par
» la lecture de l'Histoire , se trompe assu-
» rément : tout ce qu'il pourra apprendre

» dre , c'est l'histoire des Auteurs qui
» l'ont écrit.

» Les Historiens font tous leurs efforts
» pour se peindre eux-mêmes & pour
» faire connoître dans leurs écrits, leurs
» perfections & leurs inclinations. L'ora-
» teur déclame sans cesse ; le guerrier
» ne parle que de combats ; il décrit
» des batailles qui ne se sont ja-
» mais données , il marque l'heure
» à laquelle elles ont commencé, le temps
» qu'elles ont duré, les divers incidens
» qui sont survenus , le nom des Géné-
» raux , le plan de la bataille, les fautes
» qu'on a faites d'un & d'autre côté,
» comment on les a réparées , de quelle
» manière on en a profité , & ce qui a
» fait remporter la victoire. Tous ces dé-
» tails sont ridicules ; car dans un vrai
» combat , comment est-il possible que
» l'Historien ait appris des circonstances
» infinies , qui , ayant été momentan-
» nées, n'ont pû être remarquées, ni
» distinguées par aucun des combattans.
» Si l'Historien est Jurisconsulte , il ne
» parle que de loix , de Législateurs,
» du droit des gens & de celui de la guer-
» re ; à chaque pas il trouve matière à
» discuter , & abandonne l'histoire pour

„ montrer son caractère : c'est ce qui
„ fait que Saluste a rempli ses ouvrages
„ de Morale ; Tacite , de politique ; &
„ Tite-Live , de superstitions.

„ L'envie de conter des choses admi-
„ rables , & la vanité de montrer qu'on
„ est au fait des secrets, font que les Histo-
„ riens inventent & écrivent souvent des
„ fables. L'inventeur de faits merveilleux
„ & d'événemens surnaturels attribue à
„ son mérite personnel l'admiration qu'il
„ fait naître dans l'esprit d'un lecteur
„ crédule. La variété des opinions en ma-
„ tière d'Histoire , fait que cette partie de
„ Littérature est la moins certaine, la plus
„ douteuse , & souvent la plus remplie
„ d'impostures & de faussetés. Cicéron
„ appelle Hérodote , qui passa pour le
„ meilleur historien , Auteur de fables.
„ Diodore traite de faiseurs de contes
„ tous les écrivains qui l'ont précédé , &
„ Vivès leur fait à tous le même reproche.
„ Les Commentaires de César ne sont
„ pas moins suspects ; Asinius Pollio les
„ traite de peu véridiques ; & Vossius fait
„ mention d'un écrivain qui prétend
„ prouver invinciblement que César n'a
„ jamais passé les Alpes , & que tout ce
„ qu'il a écrit de la guerre des Francs
„ est faux.

» Les Historiens ne se contredisent pas
 » seulement les uns les autres ; mais ils
 » se contredisent souvent eux-mêmes.
 » Procope, dans son histoire, prodigue les
 » plus grands éloges à l'Empereur Justi-
 » nien , à Théodora sa femme , à Béli-
 » saire , à Antoine ; & dans ses Anecdotes,
 » il les déchire cruellement.

» Les marbres & les bronzes ne servent
 » point de preuves infailibles à l'Histoire.
 » Les monumens les plus anciens ont
 » fait commettre souvent les plus lourdes
 » fautes. Les premières conjectures , bien
 » ou mal fondées , ayant acquis avec le
 » temps l'autorité de l'Histoire , ont passé
 » à la postérité comme des faits certains.
 » Nous en avons un exemple dans l'inscription
 » gravée sur l'arc de triomphe de Titus.
 » On y lisoit qu'avant cet Empereur
 » personne ne s'étoit rendu maître de Jérusalem ,
 » ni n'avoit entrepris de l'assiéger , quoique
 » sans avoir recours à l'Histoire Sacrée ,
 » qui pouvoit n'être pas bien sçue des Romains ,
 » nous sçachions que cette Ville fut une
 » des conquêtes de Pompée , &c. »

Il ne seroit pas juste de laisser établir
 tant de griefs contre l'Histoire , sans opposer
 au moins une légère résistance , &c

sans faire voir que l'Auteur des réflexions ne sera pas difficile à dépersuader , puisqu'il paroît n'aimer & ne chercher que le vrai.

L'Histoire , suivant M. Ramos da Silva de Eça , est une source incertaine , où nous prétendons envain puiser une connoissance parfaite des actions des hommes ; envain , selon lui , espérerions-nous y apprendre la manière dont les Empires se sont établis , par quels degrés & par quels moyens ils sont arrivés à ce point de grandeur que nous admirons en eux , ce qui a fait leur solide gloire & leur véritable bonheur ; enfin les véritables causes de leur décadence & de leur chute.

Ce n'est pas l'Histoire qu'il faut condamner ; il ne faut critiquer que les gens qui se sont érigés en historiens , sans en avoir les qualités , & qui par une trop grande crédulité ont mêlé beaucoup de fables dans leurs écrits , ou qui par une basse flatterie n'ont cherché qu'à pallier les faits & à exalter leurs héros : ceux qui sont tombés dans ces défauts , ne doivent pas être mis au nombre des historiens ; ce ne sont que des romanciers : qu'importe que Saluste moralise , & que Tacite remplisse ses ouvrages de politique ? Ce

font deux écrivains qui font profession d'une scrupuleuse sincérité , également exempte d'amour & de haine , d'espérance & de crainte. Il est vrai que Cicéron accuse Hérodote , une seule fois je pense , d'avoir donné dans la fable ; mais n'en dit-il pas autant de bien que de mal , lorsqu'il l'appelle à plusieurs reprises le Père de l'Histoire & le Prince des Historiens ?

Monsieur de Cordemoi, entre les modernes , le propose pour modèle à tous ceux qui veulent écrire l'Histoire ; on a beaucoup critiqué Hérodote ; mais lui a-t-on toujours rendu justice ? Qu'on le lise avec beaucoup d'attention , on verra qu'il appuye par de bonnes preuves ce qu'il avance comme vrai ; qu'il donne pour douteux ce qui l'est en effet , en ajoutant ordinairement , ou que c'est tout ce qu'il a pû apprendre , ou qu'on lui a dit les choses comme il les rapporte , ou qu'il ne les a écrites que sur la foi des Prêtres.

Parce que Vivès & Bodin prétendent que Diodore n'a pas toujours été armé du flambeau de la critique , faut-il les en croire sur leur parole ? Pline dit positivement que Diodore est le premier d'entre

les Grecs qui se soit abstenu d'écrire des bagatelles, & Photin loue son style comme fort clair & très-propre à l'Histoire. Pourquoi ce sentiment ne prévaut-il point? Si l'on peut reprocher quelque chose à Diodore, c'est son peu d'exactitude dans le calcul des années.

C'est à tort qu'on veut faire suspecter les commentaires de César; qu'on nous permette de rapporter le jugement qu'en fait Cicéron. * *Commentarios quosdam scripsit rerum suarum valdè probandos; nudi enim sunt, recti & venusti, omni ornatu orationis tanquam veste detractâ:*

* Cicéron in Brut. cap. LXXIV. dont voici le passage traduit. César a écrit ses commentaires ou ses mémoires particuliers qui méritent toute sorte d'approbation: car ils sont pleins de candeur, de justesse & de graces; ils négligent entièrement les ornemens de l'éloquence, il y fait voir la vérité toute nue: il est vrai qu'il conseille à ceux qui veulent écrire l'histoire, de se précautionner auparavant de tous les matériaux nécessaires; & ce conseil judicieux dont les mauvais Historiens voudroient se prévaloir pour autoriser l'affectation de leur style, décourage absolument les bons Ecrivains, qui sentent bien que, comme il n'y a rien de plus satisfaisant que d'écrire l'histoire avec autant de justesse que de précision, il n'est rien aussi de plus difficile.

*sed dum voluit alios habere parata unde
sumerent qui vellent scribere historiam ,
ineptis gratum fortasse fecit qui volunt
illa calamistris inurere , sanos quidem ho-
mines a scribendo deterruit : nihil enim
est in Historiâ purâ & illustri brevitâte
dulcius.*

Quoique tout ce que nous venons de
dire soit très- suffisant pour justifier les
Historiens cités , nous prenons enco-
re la liberté de renvoyer M. de Eça au
tome troisième de la nouvelle édition du
Menagiana, page 157. & au Dictionnaire
de Bayle , article de César, lettres G. & S.
il y pourra voir les divers jugemens qu'on
a portés sur les Commentaires de ce Sça-
vant Empereur ; & il rendra très-certai-
nement son estime à un ouvrage aussi
excellent.

Il est vrai que Procope dans plusieurs de
ses ouvrages comble de louanges Justinien
& Théodora son épouse , & que dans ses
Anecdotes il les critique avec affectation ;
mais qu'en peut-on conclure contre l'Hi-
stoire ? On ne doit blamer que Procope ,
qui , comme un malhonnête homme , a
été , selon l'occasion , ou un flatteur ser-
vile , ou un médisant outré.

Les défauts de l'Historien ne sont point

ceux de l'Histoire ; c'est au contraire la partie de la littérature la plus utile aux hommes, quand elle réunit toutes les qualités que lui désirent , tant M. Morelli dans son essai sur l'esprit humain , que le Jesuite Rapin dans ses reflexions sur ce sujet. Il est donc des Histoires auxquelles on peut ajoûter foi ; on doit y croire surtout les faits, qui sont prouvés par les médailles , les inscriptions & les autres monumens. Ce sont ordinairement les dépositaires les plus fidèles , que puissent choisir les Princes dans les Monarchies , & les Magistrats dans les Républiques, pour conserver à la postérité les diéts remarquables & les faits illustres de leur tems. La sincérité de M. de Eça est si grande qu'il paroît réprouver tous les moyens , dont les hommes abusent , pour blesser cette vertu favorite des ames droïtes ; ces moyens cependant n'en sont pas moins bons en eux-mêmes ; leur seule destination dans leur origine étoit de transmettre la vérité & non le mensonge à la postérité : ils n'en ont jamais eu d'autres.

Nous ne ferons point ici l'éloge des médailles , ni des inscriptions ; nous n'exagérerons point les grands avanta-

ges que l'on en peut tirer pour expliquer l'histoire. Ce ne seroit qu'une répétition des louanges, que tant d'auteurs du premier ordre leur ont données. Il est certain que l'histoire n'a pas de plus solides fondemens pour établir la vérité de ses événemens. Nous dirons plus : elles lui en fournissent encore quantité de très-singuliers, dont aucun livre n'a conservé la mémoire. Si les médailles & les inscriptions ont induit quelquefois en erreur, n'en doit-on pas accuser l'ignorance ou la précipitation de ceux qui les ont expliquées ? D'ailleurs les belles connoissances ne se sont point présentées à l'esprit des hommes toutes à la fois, ni toutes en même-temps, ni toutes à une même personne, ni toutes assez clairement développées, pour se trouver d'abord dans la dernière perfection, à laquelle on ne parvient que par succession de temps.

M. de Eça ne paroît pas convaincu de tout ce que nous disons, & il accuse l'histoire d'avoir plus d'une fois empiété sur les droits de la fable ; & ne perdant point de vue l'objet primitif de ses réflexions, il insiste sur ce que la vanité de l'histoire est la même que celle

de la fable ; & pour le prouver il accumule les traits d'érudition les plus curieux : il rapporte même fort au-long tous les sentimens des Auteurs sur le siège de Troye , sur le cheval des Grecs , sur Hélène , sur Enée ; il se pare de l'opinion de Métrodore de Lampsaque , & comme lui il affecte de douter de l'existence des héros d'Homère ; il approuve & cite tous les Auteurs qui , au rapport de Moréri , ont révoqué en doute tout ce que l'on a dit des Fondateurs de Rome : il n'oublie pas de parler des Amazones , & de rapporter les divers sentimens sur l'existence ou la fausseté de ces femmes guerrières. Il conclut enfin par nous assurer qu'il n'y a de certitude sur rien , & que l'histoire profane semble n'avoir pas été faite pour instruire , mais pour tromper. C'est pousser le Pirrhonisme un peu trop loin ; c'est faire usage de l'érudition contre elle-même en quelque façon. Que M. de Eça modère un peu le zèle dont il est animé pour la vérité ; qu'il tienne le milieu conseillé par Horace ; & la République des lettres aura en lui un auteur très-judicieux & très-utile.

Il termine ses réflexions sur la vanité

en général , par celles qu'il fait sur la vanité de la Noblesse; sa critique a toujours le même feu & la même abondance; il se mocque de la vanité des Scithes, des Phrygiens, des Perses & des Egyptiens, qui faisoient remonter leur origine jusques bien avant que le monde fût habité. Il n'épargne pas les Chinois & leurs Dynasties. Les Héros de l'antiquité qui se faisoient descendre des Dieux ne sont point exempts de sa censure: enfin il répète tout ce que plusieurs auteurs avoient dit avant lui sur ce sujet connu, & parvient enfin au bout de sa carrière.

Il est temps que nous finissions aussi; & nous croyons ne le pouvoir mieux faire que par un jugement sur tout l'ouvrage.

Il y a de très-bonnes choses dans les réflexions de M. Matthias-Aires-Ramos da Silva de Eça: elles sont bien écrites en général, & tout le monde convient que plusieurs pensées sont parfaitement exprimées; mais on trouve dans plusieurs endroits cette *luxure* d'expressions & de termes dont parle Cicéron. En voici un exemple. » Qui croiroit (page 325.) » que l'obscurité des ténèbres pût se

» faire sentir où préside la lumière ;
» qu'à la vue de la beauté, la laideur
» pût avoir des Autels ; qu'une voix
» rauque & discordante ne causât point
» de désordre dans le concert de l'har-
» monie ; qu'entre les pierres précieu-
» ses, la brute pût être estimée ; que le
» métal le plus grossier pût égaler en
» prix le métal le plus précieux ; qui
» croiroit enfin que dans un Temple
» consacré à la Divinité, l'Idole pût
» avoir un culte ?

On trouve souvent, dans le cours de cet ouvrage, cette fertilité que les critiques appellent *redundance* de choses, & qui ne satisfait pas à beaucoup près autant qu'une succession d'idées nouvelles. Les censeurs de Lisbonne ont trouvé que M. de Eça faisoit quelquefois des mots un usage un peu trop hardi ; ils ont été frappés entr'autres de cette phrase-ci, qui se trouve à la page 175. *les eaux se brisent entre-elles & se mettent en pièces* ; ils prétendent qu'un fluide qui se brise & se met en pièces est une métaphore bien peu exacte dans un ouvrage comme celui des réflexions ; selon eux les expressions suivantes n'ont qu'une fausse élévation.

Les plus hautes montagnes ne s'admirent que parce qu'elles coûtent à monter. Le lustre d'un argument vient de sa contradiction : on les lit à la page 215. Plus de Philosophie, disent toujours les Censeurs de Lisbonne, eût empêché M. de Eça de faire éclore tant de pensées trop hardies, & lui eût sauvé la comparaison que plusieurs critiques Portugais ont fait de lui avec le Geai de la fable; ces gens de mauvaise humeur prétendent que, si chacun des Auteurs qu'il a imités revendiquoit ce qui lui appartient, il ne lui resteroit qu'un blanc-signé, & quelques opinions singulieres qui ne donneroient pas une grande idée de ses connoissances. Cette critique est trop sévère, n'en déplaît aux censeurs Portugais : il y a dans l'ouvrage de M. de Eça d'excellentes réflexions, qui appartiennent en propre à son bon esprit, & qui doivent lui faire, comme elles lui font, beaucoup d'honneur. Il y a plusieurs choses, à la vérité, qu'on avoit dit avant lui, mais il les a répétées d'une manière assez neuve : on en conviendrait aisément, si nous citions ici tous les ouvrages où il a puisé; mais nous nous contenterons de transcrire quelques pensées

Octobre.

C

dont il s'est servi, & qui se trouvent pour le fond & l'essence dans le traité de l'Orgueil.

« Les mourans ne sont pas exempts de
» l'orgueil, il n'éclate que trop dans les ordres qu'ils donnent pour leurs funérailles, auxquelles d'ailleurs il est ridicule de penser, dans le temps où l'on a d'autres choses bien plus importantes à faire. (a)
» L'orgueil commence & finit avec la vie. (b)

» Aucun sexe, aucun âge, aucune profession, aucun ordre n'est à couvert de l'orgueil. (c)

» L'orgueil ne se contente pas de commencer la vie & de la finir, il en fait le tissu, & il est certain que c'est le principe le plus général de nos actions. (d)

» Il n'y a pas de péché qui se cache plus subtilement & plus adroitement que l'orgueil. (e)

» Les autres vices sont détruits & anéantis par les actes des vertus contraires;

(a) Page 92.

(b) Page *idem*.

(c) Page *idem*.

(d) Page 93.

(e) Page 100.

» les actes même de l'humilité font sou-
 » vent naître l'orgueil. (a)

» L'orgueil se rétablit par sa propre
 » ruine, & sort du sein de l'acte même
 » qui le détruit. (b)

» L'amour propre s'attache en pre-
 » mier lieu à nous persuader que nous
 » n'avons pas de grands défauts, & que
 » le nombre en est petit. C'est à quoi il
 » réussit d'un côté, en nous empêchant
 » de faire attention à plusieurs de ceux
 » que nous avons en effet ; & d'un au-
 » tre en ne nous faisant convenir que de
 » ceux qu'on ne peut se dissimuler, &
 » qui se comparent comme d'eux-mêmes
 » avec un grand nombre d'autres qu'on
 » ne se reproche point, mais qu'on re-
 » marque dans la conduite d'une infinité
 » de personnes. (c)

Que l'on substitue au mot orgueil celui
 de vanité, on trouvera à-peu-près les mê-
 mes pensées dans l'ouvrage de M. de Eça :
 Cela ne doit point surprendre ; on a tant
 écrit sur la Morale & sur les passions,
 qu'il est presque impossible de dire aujour-
 d'hui rien de nouveau sur ces matières.

(a) Pag. 99.

(b) Pag. 100.

(c) Pag. 62.

Monsieur de Eça aime trop la vérité, pour ne pas nous sçavoir gré de la lui avoir ditte : la droiture de son cœur l'a conduit dans sa satyre contre la vanité ; ce sont des louanges plutôt que des excuses qu'il mérite , pour avoir peut-être un peu trop exagéré les illusions & les erreurs de cette passion frivole. C'est donc avec tout l'empressement possible que nous rendons hommage ici à la vivacité de son esprit & à la multiplicité de ses connoissances : il ne doit paroître que fort estimable de consacrer comme il fait ses veilles à l'instruction de ses compatriotes ; & tous ceux qui aiment le bien public doivent lui en sçavoir tout le gré possible. Nous l'exhortons à donner à sa Patrie les traductions de Quinte-Curce & de Lucain, qu'il annonce dans la préface de ses réflexions sur la vanité, comme déjà faites & toutes préparées pour l'impression : sa modestie ne doit pas lui faire garder plus long-temps dans son cabinet deux ouvrages d'autant plus intéressans , que M. de Eça parle très-bien la langue Portugaise qui est sa naturelle.

NOUVELLES expériences faites par M. le Docteur Jean-Benjamin Boehmer, Professeur d'Anatomie & de Chirurgie dans l'Université de Leipzig, sur les effets que produit la Garance, *rubia tinctorum* dans le corps des animaux.

L'USAGE de la garance dans la teinture n'a point été ignoré des anciens; Pline * & Vitruve ** nous apprennent même qu'ils la faisoient entrer dans la composition de la couleur du pourpre : mais on ne trouve pas qu'ils ayent également connu la vertu qu'a sa racine de teindre les os des animaux, auxquels on l'a fait servir de nourriture. Il paroît qu'Antoine Mizaud, dans son ouvrage imprimé à Paris en 1567, & intitulé *memorabilium utilium & jucundorum centuria novem*, a été le premier qui ait fait mention de

* *Hist. mundi lib XXXV. cap. 6.*

** *Archit. lib. VII. cap. 14.*

cette dernière vertu ; quoique d'ailleurs ce qu'il a rapporté à ce sujet soit entremêlé de beaucoup de faussetés. Il n'y a qu'environ vingt ans que Jean Belchier, Chirurgien Anglois, & Membre de l'Académie de Londres, renouvela cette observation en mangeant un jour chez un teinturier, qui fit servir du porc, dont les os étoient rouges.

Cette découverte ayant été publiée dans les transactions philosophiques, au n°. 442. Messieurs Matthieu Bazarus en Italie, & Duhamel en France, firent insérer, le premier dans le II. tome des Commentaires de l'Institut de Bologne, & le second dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris pour l'année 1739. les expériences qu'ils venoient de faire avec la même garance. M. Boehmer, dont l'Allemagne regrette beaucoup la mort prématurée, & qui s'est fait connoître par sa *Flora Lipsiensis*, & une très-bonne traduction Allemande de la Chirurgie latine de feu M. Platner, voyant que ces savans hommes lui avoient encore laissé bien des choses à observer sur une racine qui produit des effets si singuliers, & dont on se sert même dans la médecine, entreprit de faire

les expériences dont nous allons rendre compte, & qui méritent également l'attention du Physicien & du medecin.

On ſçait que, pour observer les effets de cette racine ſur le corps des animaux, on la réduit en poudre, qu'on en fait une pâte avec de l'eau ou avec du lait; que même, ce qui la rend plus traitable, on y mêle du ſon ou de la farine, & qu'après l'avoir préparée ainſi on la donne à manger aux animaux & même à la volaille, à qui on enfonce à force dans le gozier de petites boules que l'on fait avec cette pâte; ce qui ſouvent contribue beaucoup au prompt ſuccès des expériences. M. Boehmer a remarqué que l'extract aqueux de la garance & même le gommeux & réſineux, mêlés avec le manger des animaux, produiſent ſur eux, ſurtout ſur la volaille, les mêmes effets que cette racine réduite en poudre; que les animaux jeunes ſont plus propres à ces expériences que les vieux; que tous ne ſ'accoutument point à une nourriture ſi étrange; que pluſieurs en meurent; que ceux même qui ſ'y ſont, perdent ordinairement beaucoup de leur gayeté, mais qu'ils la repren-

nent ainsi que leur embonpoint, dès qu'on les remet à leur nourriture ordinaire. Des poules & des pigeons, que notre Observateur a forcés pendant un ou deux mois d'avaler la garance toute pure le matin & le soir, & auxquels il a donné la nourriture ordinaire le reste de la journée s'en sont très-bien trouvés. Comme de tous les animaux les cochons aiment le plus la garance & qu'ils la supportent même mieux que les autres, M. Boehmer en choisit deux de trois mois, principalement pour voir si la garance ne teindroit pas d'autres parties de leur corps que les os; il en mourut un en convulsions au bout de quatre mois, après avoir mangé environ quinze livres de cette racine pulvérisée; & l'autre qui se portoit encore bien, lors de la mort de son camarade, mourut deux mois après lui, pour avoir aussi mangé environ vingt livres de la même racine en poudre.

M. Boehmer a observé constamment que cette racine n'a jamais teint, ni les plumes ou les becs de la volaille, ni les poils ou les soies des quadrupèdes; qu'elle ne communique presque point de couleur aux ongles; qu'elle ne chan-

ge ni l'état, ni la couleur naturelle de la peau & des membranes; & qu'elle ne teint point les glandes. Mais, d'un autre côté, il a vû que les pigeons & les poules nourris avec de la garance avoient presque toujours la gorge gonflée, tendue & remplie de leur mangeaille; qu'extérieurement cette même gorge avoit sa couleur naturelle, tandis qu'intérieurement elle étoit rouge, surtout quand en place de la garance en poudre on en avoit employé l'extrait aqueux. Le ventricule de ces animaux ne prit presque jamais la moindre teinte, ni de la poudre, ni de l'extrait de la garance; il en fut de même de la chair musculieuse de ce viscère; mais les parties cartilagineuses se teignirent d'un rouge assez beau. Dans les autres parties intérieures du ventre, aussi bien que dans celles du thorax & de la tête, il ne se trouva jamais rien d'extraordinaire, ni quand on les considéroit crues, ni quand on les avoit fait bouillir dans de l'eau.

En suivant ces expériences, M. Boehmer avoit jetté dans un plat le foye, la rate & les roignons du Cochon qu'il avoit fait tuer. Par distraction, il mit ce plat dans un coin d'une de ses chambres, où il

l'oublia pendant quelques mois , au bout desquels il lui retomba entre les mains. Il vit que les viscères qu'il y avoit mis ne s'étoient aucunement corrompus & qu'ils paroissoient aussi frais que si on venoit de les ôter de l'animal. D'abord cette singularité ne frappa pas beaucoup notre observateur ; car quoiqu'il ne se rappellât pas que les auteurs eussent rapporté des exemples que la rate & les roignons pouvoient résister à la putréfaction , il sçavoit que Pline avoit déjà dit , que le foye étoit *maxima vetustatis patiens* , & que Jean Riolanus rapporte dans son *Anthropographia* , lib. II. cap. XI. pag. 123 *operum* , edit. Lutet. Paris. qu'il a vu un foye conservé depuis long-temps. Mais sa surprise fut très-grande , lorsqu'en examinant ces viscères de plus près , il les trouva tellement endurcis qu'on les auroit crus pétrifiés ; & il est en effet très-singulier que depuis ce temps-là ils se soient conservés sans le moindre vestige de corruption , malgré l'affectation de Monsieur Boehmer à les exposer tour à tour à l'air pendant des mois entiers , & à les renfermer ensuite dans des boîtes de bois.

Ce qu'il y a de bien plus remarquable encore que la conservation du foye , qui

s'est préservé de toute altération sans aucun secours de l'art , & qui même s'est changé , pour ainsi-dire , en pierre ; c'est que notre observateur a trouvé toute la superficie de ce viscère couverte d'une infinité de petits grains sensibles à la vue & au tact , & d'une couleur rouge tirant sur le noir. Un des lobes ayant été cassé , on a vû que toute la masse du foye n'étoit qu'un amas d'une infinité de ces petits corps comprimés & figurés de différentes manières , & liés entr'eux par des fibres & des petites membranes blanchâtres , qui font peut-être une espece de texture cellulaire. Après avoir considéré attentivement les grains dont nous parlons , M. Boehmer a cru qu'ils pouvoient servir à faire connoître la structure intérieure du foye ; & ayant coupé des lames minces du viscère endurci , il a trouvé avec le secours du Microscope que leur tissu favorisoit beaucoup le sentiment que M. Ferrein a exposé autrefois dans l'histoire de l'Academie des sciences de l'année 1733 , à la page 51.

M. Boehmer n'a observé rien de particulier dans le chyle des animaux nourris avec la garance ; mais leur sang , celui des veines sur-tout , étoit toujours

d'une couleur plus vive qu'à l'ordinaire ; soit qu'il fût fluide, soit qu'il fût coagulé. Le serum même séparé avec précaution du sang étoit d'un rouge clair , & il y avoit lieu de croire que cette couleur lui venoit de la garance plutôt que du sang ; car il étoit d'une très-belle transparence & ne dépoſoit pas le moindre ſédiment , au bout même de pluſieurs jours. En écrivant ou en tirant des lignes ſur du papier blanc avec ce ſerum il en reſta des lettres ou des lignes rougeâtres. Ce même ſerum ayant été coagulé , ſoit par l'eſprit de vin rectifié, ſoit par l'eau bouillante , reſta rouge , alors même que la putréfaction venoit de le diſſoudre de nouveau.

Notre obſervateur a encore remarqué que l'urine des chiens & des cochons , nourris avec la garance , étoit ſouvent rougeâtre , & paroiſſoit être entremêlée de ſang.

La grandeur , la couleur rougeâtre & le gonflement aſſez conſidérable du fiel du cochon fixèrent d'abord l'attention de M. Boehmer , & l'engagèrent à l'examiner de plus près. Il l'ouvrit ſur un verre ; mais au lieu d'une bile jaune , il en ſortit une liqueur ténue , qui étoit d'un rouge aſſez beau ; & lorsqu'enſuite il fendit en-

tièrement la vésicule , il trouva que toute la superficie intérieure étoit couverte d'une pituite rougeâtre qui laissa des tâches aussi rougeâtres dans le linge avec lequel elle fut essuyée. Quoique la vésicule du fiel du cochon tué au bout de six mois , bien loin de paroître extraordinairement gonflée , fut plutôt toute flasque ; elle n'en contient pas moins une bile dont la couleur étoit beaucoup plus vive & plus belle que celle du premier.

Quand on écrivit avec cette bile , il en resta des lettres plus rouges encore que celles qui avoient été formées avec le serum du sang. Le vinaigre distillé , l'esprit de nitre , l'huile de tartre par défaillance , l'esprit de sel ammoniac avec la chaux vive , l'esprit de vin rectifié & l'eau de fontaine pure furent versés dessus en différens verres , & ne produisirent pas seulement la moindre marque d'effervescence ou de mouvement intérieur. Cependant celle sur laquelle on avoit versé du vinaigre distillé qui l'avoit rendue plus tenue & d'un rouge plus clair , déposa peu de temps après une mucosité légèrement coagulée. L'esprit de nitre changea d'abord la rougeur de la bile en une couleur légèrement livide ; & ensuite on vit

descendre au fond des particules , qui étoient ramifiées de toute sorte de façons, dont la couleur livide tiroit au commencement sur le rouge , & qui devenoient blanches bientôt après. L'huile de tartre par défaillance au contraire , & l'esprit de sel ammoniac , ne précipiterent rien de la bile , pas même au bout de plusieurs jours ; & bien loin de détruire sa couleur, ils la rendirent insensiblement plus transparente & plus belle. L'eau & l'esprit de vin ne produisirent d'autre changement que celui de délayer la bile & d'en rendre la couleur plus claire.

La couleur ne fut pas dans cette bile le seul sujet de surprise pour M. Boehmer; il sçavoit que celle des cochons, qui n'ont pas été nourris avec de la garance, se pétrine au bout de trois jours; il vit donc avec étonnement que celle qui lui étoit restée de ses expériences, & qu'il conservoit dans un petit vaisseau de verre, ne rendoit point de mauvaise odeur, ni ne donnoit aucun autre signe de putréfaction; mais qu'elle restoit pendant plus d'un an toute aussi fraîche qu'elle l'avoit été, lorsqu'on venoit de l'ôter à l'animal; jusqu'à ce qu'enfin ses parties les plus ténues s'étant dissipées petit à petit, elle

s'épaissit & forma au fond du verre, en se desséchant entièrement, une croute dont la couleur étoit d'un rouge noirâtre.

Cette observation donna occasion à M. Boehmer de faire l'expérience suivante. Il infusa de la racine de garance réduite en poudre avec la bile fraîche d'un cochon, qui n'avoit mangé que sa nourriture ordinaire : le lendemain cette bile parut saturée & fut teinte d'un beau rouge. Après avoir été décantée & filtrée au travers d'un papier gris, elle fut conservée pendant plusieurs mois sans souffrir la moindre corruption.

L'axonge des articulations étoit d'un rouge fort agréable, dans les cochons nourris avec la racine en question, & l'on pouvoit s'en servir pour écrire & pour peindre. Au reste, sa couleur tenoit, pour ainsi-dire, le milieu entre celles du serum & de la bile, desquelles la première étoit plus claire, & l'autre plus foncée.

Dans toutes les expériences que M. Boehmer a faites, il a observé constamment que les periostes & les cartilages gardoient leur blancheur autant qu'ils conservoient leur nature; mais à l'égard des os mêmes il a trouvé qu'il ne fai-

loit que trois ou quatre jours pour donner une couleur de rose à ceux des pigeonneaux & des poulets, & cela en ne leur faisant avaler pendant ce temps que deux ou trois gros de racine de garance; que les os des animaux vieux se teignoient plus lentement & moins que ceux des jeunes; que les dents dont la racine prend une couleur de pourpre ne se colorioient que très-peu à la couronne; que les os prenoient à leurs parties extérieures une teinte plus forte qu'aux intérieures; qu'en cessant de nourrir les animaux avec de la garance les os perdoient petit-à-petit leur rougeur; qu'en calcinant les os rougis par le moyen de cette racine on les réduisoit en une chaux toute blanche; qu'en les faisant bouillir dans de l'eau pure, soit en entier, soit après les avoir réduits en poudre, leur rougeur ne diminuoit pas; qu'elle résistoit même à l'esprit de vin rectifié, au savon dissoud dans l'eau, à l'huile de tartre par défaillance, à l'esprit de sel ammoniac; mais qu'ayant trempé pendant quelques jours dans de l'eau sale & croupissante, leur rougeur perdoit extérieurement quelque chose de sa beauté.

Pour voir si des os rougis ainsi produiroient quelque effet sur les animaux, il en réduisit en poudre, & en donna à un pigeonneau pendant l'espace de 17. jours jusqu'à douze gros; mais ses os n'en prirent pas la moindre teinte, & l'on voyoit même du vivant de l'animal qu'il rendoit cette poudre sans qu'elle eût rien perdu de sa couleur.

M. Boehmer voulut encore sçavoir si l'on pourroit parvenir à teindre les arêtes des poissons; il en choisit donc de ceux qui supportent le mieux les eaux salées, & les mit dans des vaisseaux de verre remplis d'une décoction de racine de garance: il réitéra même l'expérience plusieurs fois, mais il trouva toujours les poissons morts le lendemain.

Il ne fut pas plus heureux lorsqu'il voulut voir s'il n'y avoit pas moyen de teindre les œufs de la volaille. L'une des poules, sur lesquelles il fit cette expérience, discontinua tout de suite de pondre, & une autre pondit encore pendant l'espace de quatre jours trois œufs, dont les deux derniers eurent quelques nuances rouges; mais au bout de ce temps elle discontinua aussi pendant trente jours, au bout desquels elle pon-

dit encore un œuf blanc ; & lorsqu'après cela elle fut tuée se portant bien, & étant toute grasse, on lui trouva un nombre considérable d'œufs de toute sorte de grandeur, dont les plus grands s'étoient rétrécis & consumés pour la plus grande partie.

Au reste, M. Boechmer a trouvé que la racine de la *cruciata*, *longifolia*, *glabra* *bacca gemella laevi* (voyez *Ammanii stirpium rariorum in imperio Rutheno in sponte provenientium Icones & descriptiones*, numer. 21, p. 6. édit. Petropolitana) produit le même effet que la garance ; & nous remarquons que M. Jean-Etienne Guettard a déjà observé dans son ouvrage intitulé *Observationes de plantis*, que le *Radix Gallii flore albo & luteo*, comme aussi les *Aparines* avoient la même vertu, à quoi il ajoute qu'il lui paroît probable que d'autres plantes de la même classe, telles que sont la *crucianella*, l'*asperula*, & la *Shérardia* peuvent donner, à-peu-près & plus ou moins, la même couleur aux os des animaux.

Dell' origine e de' progressi dell' istituto delle scienze di Bologna, e di tutte le Accademie ad esso unite, con la descrizione delle più notabili cose, che ad uso del mondo letterario nello stesso istituto si conservano, operetta in grazia degli eruditi compilata de Giuseppe Gaëtano Bolletti, Sacerdote e cittadino Bolognese. In Bologna, nella stamperia di Lelio dalla Volpe. 1751.

Suite de l'Histoire de l'institut de Bologne, &c. par Joseph Gaëtan Bolletti, prêtre & citoyen de Bologne.

DANS le premier extrait de cet ouvrage, nous avons raconté les principales circonstances de la vie de M. le Comte de Marfigli; nous avons dit en-

suite comment il forma la société des sciences & des arts. Nous avons rapporté les progrès de ce Corps Littéraire & les divers accroissemens qu'il a reçus. Nous avons donné l'histoire des Académies de Peinture & des Sciences, en marquant les époques auxquelles elles ont été réunies. Il nous reste à parler ici du Palais même de l'institut, de ses différentes sales, de l'usage auquel elles sont destinées, & de tous les effets qu'elles contiennent. Il ne nous est pas possible de suivre l'Auteur dans tous les détails qu'il embrasse : nous ne ferons qu'indiquer les richesses immenses dont Bologne est en possession, & qu'elle doit à la générosité de M. Marfigli, du Pape aujourd'hui régnant, & de quelques-uns de ses citoyens. On renvoie à cet ouvrage digne d'être lû, ceux qui aimeront à connoître toutes ces particularités ; ainsi que l'édifice qui les renferme, dont on voit à la fin de tout l'ouvrage le plan géométral, le plan d'élevation & la coupe.

En entrant dans le Palais de l'institut, on trouve à gauche une Chapelle dédiée à la Sainte Vierge. Elle fut bâtie l'an 1718. & en 1725 Prosper Lambertini, alors Archevêque de Théodosie, ensuite Car-

dinal & Archevêque de Bologne , aujourd'hui Souverain Pontife , la fit décorer magnifiquement. Elle fut dorée & embellie par ses ordres. On plaça sur l'Autel un tableau de l'Annonciation , peint par le fameux Cavalier Marc-Antoine Franceschini. On mit aux quatre angles d'autres tableaux , qui représentent Saint Charles Boromée , Sainte Catherine Vigri , Saint Thomas d'Aquin & Saint Pierre. Vis à-vis la Chapelle à droite , on rencontre la sale des Peintres : on y voit des ouvrages en peinture , en sculpture & beaucoup de portraits. Giampietro Zanotti en a fait une description fort ample. En général tout le Palais est orné de statues & de tableaux des plus grands maîtres. Delà on passe dans trois sales où s'assemblent les Sénateurs , Présidens de l'Institut. On remarque dans la première une belle statue de marbre blanc , faite par Barthelemi Corsini , & dans la troisième , quelques vases d'un très-grand prix. La cour & le vestibule sont ornés de bustes antiques , d'inscriptions , d'un Hercule & de la statue de Benoît XIV , faite par *Angelo Pio* de Bologne : mais ce qui attire principalement l'attention des connoisseurs , c'est le tronçon d'une sta-

tue de marbre couverte d'une cuirasse : cet ouvrage est travaillé avec tant de perfection , qu'on y reconnoît aisément la main des Artistes Grecs.

Nous passons quelques sales, où un curieux pourroit cependant s'arrêter , pour entrer dans le cabinet d'antiquités : c'est ici où l'on a renfermé tout ce que M. Marsigli avoit recueilli avec beaucoup de soin ; des tombeaux , des inscriptions en différens caractères, des lampes sépulcrales, des Idoles, plusieurs vases antiques, des instrumens propres pour les sacrifices & pour d'autres cérémonies de religion , des monumens Etrusques & Egyptiens, chargés de caractères dont on ignore la signification , & dont les sçavans aiment au moins à connoître la forme ; enfin tout ce qui a rapport à l'antiquité. Ce cabinet a reçu une augmentation considérable par ceux d'Aldrovandi & de Cospi qui lui ont été joints. On y voit deux belles statues que M. Andruzzi a prouvé être l'une de Pythagore , l'autre un vœu de Mélante Roi d'Athenes ; on y gardoit sur-tout avec soin la tête d'un Faune de marbre. Ce morceau étoit de la plus grande antiquité , & prouvoit la perfection où les Grecs ont porté l'art de la Sculpture.

Le Sénat en a fait un présent à un Cardinal ami des beaux arts , qui souhaitoit depuis long - temps en être possesseur. L'Auteur a cru devoir parler de ce trésor que sa patrie a perdu , afin qu'elle en conservât au moins le souvenir. *Io' non ho voluto lasciare di rammentarlo , accioche ne rimanga appresso noi almen la memoria.* Benoît XIV , qui a comblé l'Institut de ses bienfaits , a enrichi ce cabinet d'une collection de médailles fort ample. M. Bolletti ajoute que le Saint Pere joignit à ce présent magnifique le livre de M. Vaillant. *A questi scrigni aggiunze pure un insigne libro del Vaillant , nel quale spiegansi le principali medaglie degl' Imperatori.*

Dans un autre appartement , on conserve tout ce qui appartient à la dioptrique & à l'optique, des verres de toutes les couleurs & de toutes les formes , des Télescopes , des Microscopes & des Lunettes d'approche ; on montre entr'autres un objectif dont le foyer est à 105 palmes Romaines , & l'on dit que c'est le même dont M. de Cassini s'est servi pour la découverte des Satellites de Saturne. Ce cabinet avoit été formé par le célèbre Campana , Professeur de dioptrique & d'optique. Benoît XIV l'a acheté de

ses héritiers , & en a fait présent à l'Institut. Le laboratoire pour la Chymie fut commencé en 1723 , & achevé l'année d'après. Comme il manquoit encore beaucoup d'instrumens , la Dame Victoire-Marie Caprara l'en fournit abondamment , en donnant tout ce dont elle avoit hérité de son oncle qui s'étoit beaucoup exercé dans cet art. Elle joignit à ce don un grand nombre de livres qui traitent de la Chymie. Nous nous conformons volontiers à l'intention que l'Auteur a eue de faire connoître tous les bienfaiteurs de l'Institut. Nous allons le suivre actuellement dans les sales supérieures.

La sale d'armes est une des mieux fournies de l'Europe. On y voit non-seulement les armes dont se servent toutes les Nations du monde , mais encore celles qui étoient en usage chez les anciens. Le tout est rangé avec art dans un appartement fort vaste , & on y admire également l'ordre & l'abondance. Nous portons le même jugement du cabinet de Physique : il est composé de quatre pieces remplies de toutes sortes de machines. A cette occasion , M. Bolletti paroît ne pas approuver la trop grande

de étendue qu'on voudroit donner à la
 Physique expérimentale. » On connoît,
 » dit-il, une nouvelle opinion qui s'est éle-
 » vée parmi les Etrangers, & qu'on a vûe
 » ensuite s'établir en Italie. Elle consiste
 » à réduire à la seule Physique toute la
 » Philosophie. Ces sages Modernes n'osent
 » mépriser ouvertement la Dialectique,
 » l'Ethique & la Métaphysique; mais ils
 » montrent le peu de cas qu'ils en font,
 » en ne s'appliquant qu'à la seule Physi-
 » que. Après l'avoir dépouillée des preuves
 » qu'on pouvoit tirer de la subtilité du rai-
 » sonnement, ils l'ont assujettie à un cer-
 » tain nombre d'expériences dans lesquel-
 » les ils renferment toute la Philosophie,
 » & ils donnent le nom de Philosophe à
 » celui qui les a suivies. L'Institut ne de-
 » voit pas être privé des secours qu'on en
 » tire. Cette Méthode est utile pour les
 » Arts, quoiqu'elle ne soit pas suffisante
 » pour embrasser toutes les connoissances
 » philosophiques. Le Pape Benoît XIV. a
 » donc fait construire avec soin les instru-
 » mens qu'on met en usage pour ces sor-
 » tes d'expériences, & on les treuve ici tou-
 » tes rassemblées. (*) », A tutti è nota una

(*) Nous n'avons pas prétendu traduire litté-
 ralement tout ce morceau.

Octobre.

D

„ certa opinione , che divulgatafi prima ,
„ & abbracciata da' forestieri , s'è poi an-
„ che introdotta fra gl' Italiani , per cui
„ credesi dover tutta la Filosofia ridursi
„ alla Fisica ; non già che apertamente
„ disprezzino la Dialettica , e quella par-
„ te che spetta a' costumi , e che tutta
„ nel pensiero consiste ; mà perchè
„ così alla Fisica si appigliano , e quell'
„ una insegnano , & predicano , che ben
„ mostrano di disprezzare le altri parte
„ tutte , ed affaticarsi in la Fisica stessa
„ da ogni sottigliezza , ne lo lasciano
„ andar più oltre di quel , che possano
„ avanzarsi gli esperimenti. Hanno per
„ tanto un certo corso instituito di es-
„ perimenti , e chi questo corso abbia
„ fatto pensano esser Filosofo. E questi
„ hanno stabilito un certo modo , e nu-
„ mero di machine , nelle quali credono
„ tutta la Filosofia contenersi. Non do-
„ vea l'Instituto esser mancante di questi
„ ordigni , imperochè , quantunque in
„ essi non contenga ogni cosa (chec-
„ chè molti ne dicano) pure ha in loro
„ qualche speranza di profitto. Ne in
„ vero può essere alcuna cosa più accom-
„odata alla natura , ed al fine dell'
„ instituto , nè più utile a promuovere

„ le volgari arte, che quella cognizione,
 „ la qual s'acquista coi sensi, e con l'es-
 „ perienze, &c. « Le Souverain Pontife
 a aussi établi un cabinet d'Anatomie,
 formé par *Hercule Lelli*. On pourra ju-
 ger de la perfection, avec laquelle plu-
 sieurs ouvrages en cire sont exécutés, en
 apprenant que ce très-habile Anatomis-
 te étoit en même tems Peintre & Scul-
 pteur.

Nous voici enfin arrivés au Cabinet
 d'Histoire naturelle. Nous passerions les
 bornes d'un extrait, si nous voulions ren-
 dre compte de tout ce qu'il renferme ;
 nous nous contenterons de dire qu'il est
 divisé en six salles toutes également rem-
 plies. La premiere contient les différen-
 tes pierres, les cristaux, les marbres, les
 pierres précieuses, &c. La seconde, les
 terres, les sels, les bitumes, les fossiles,
 les mines, les pétrifications, les métaux,
 &c. La troisième, les productions de
 la mer, les plantes marines, les fossiles
 de mer, les coquillages, &c. La qua-
 trième, les plantes terrestres, les bois
 étrangers, les fruits, les graines, &c.
 La cinquième, des mumies très-bien
 conservées, des mines d'or, d'argent,
 &c. Enfin la sixième, les animaux de

toutes les espèces, de tous les pays, les oiseaux, les poissons, &c. Le Lecteur sera étonné d'apprendre que cette immense collection est presque entièrement l'ouvrage du Comte Marsigli. Dans la seconde sale, on montre des pétrifications de plantes & d'animaux, qu'on dit avoir été formées par le déluge; & dans la sixième, on conserve les côtes d'une baleine qui fut prise dans la mer de Pile, ce qui est fort extraordinaire, puisqu'on ne voit point de ces sortes de poissons dans la Méditerranée; aussi l'Auteur ajoute que celui-ci vint exprès en Italie des pays les plus éloignés, pour accroître les richesses de l'Institut. *Da remotissimi paesi adunque un pesce pelegrino trasferissi in Italia ad accrescere la suppellettile del Instituto.*

En 1724. Marc Sboraglia, homme fort riche & qui venoit d'acquérir une très-grande succession, voulut employer généreusement une partie de son bien pour l'avantage de sa patrie. Il proposa au Sénat de joindre, aux arts & aux sciences qu'on enseignoit dans l'Institut, la Géographie & l'Hydrographie. Il promit de donner une somme pour fonder cette Ecole. Les Sénateurs applaudirent au

projet de ce Citoyen bienfaisant, & assignèrent une salle dans le Palais pour un nouveau Professeur de Géographie & de l'art de la navigation. M. Sboraglia assura des revenus convenables pour son entretien, & lui fournit tous les instrumens dont il pouvoit avoir besoin.

De cet appartement on entre dans la bibliothèque. M. Bolletti n'a pas crû devoir faire un catalogue de tous les livres dont elle est composée; mais il s'est arrêté avec complaisance sur les ouvrages de ses Concitoyens, imprimés ou manuscrits; il en donne une notice courte & exacte, cite leurs Auteurs, & parle de ces écrits en homme de goût & en homme savant. Le livre qui nous occupe, & qu'il n'a composé que pour la gloire de sa patrie, doit tenir une place honorable dans cette bibliothèque. Nous avons ressenti une sorte de satisfaction en apprenant que lorsqu'on commençoit à la former, les Bolonois s'empressoient à l'envie d'aller y déposer les trésors littéraires qu'ils avoient dans leurs maisons. Nous aimons à nous représenter ces Citoyens, portant en foule leurs livres dans le Palais de l'Institut & succombant sous ce poids honorable. Ce devoit être un

spectacle touchant pour les amis du bien public. M. Bolletti, suivant sa Méthode, fait mention de ceux qui ont le plus enrichi cette collection. Il nomme entr'autres, & nous les renommons avec plaisir après lui, Charles-Antoine *Marescalchi*, Vincent *Bargellini*, le Cardinal Sebastien *Tanari*, les Religieuses de Sainte Catherine, François *Simoni*, la Dame Victoire-Marie *Caprara*, Benoît XIV &c. Il n'est pas nécessaire de dire que M. le Comte Marfigli mérite d'avoir la première place parmi tous ces Bienfaiteurs. Bologne lui doit son Institut & en particulier sa bibliothèque. On se ressouvient qu'il donna tous ses livres en 1712; il en fit venir ensuite beaucoup d'Hollande, en envoyant pour échange son Histoire du Danube. Lorsqu'il commandoit les troupes, il cédoit au soldat l'or & l'argent, & ne se réservoir que les livres, les manuscrits & tout ce qui appartient aux sciences. Dans les Villes prises, il alloit fouiller lui-même dans toutes les maisons, & achetoit ce qu'il n'étoit point en droit d'enlever. On comprend que ces effets lui étoient facilement accordés. Les ennemis étoient étonnés de voir un Officier Général qui ne leur demandoit

que ces sortes de contributions. Cette bibliothèque est fournie de livres rares & de très-belles éditions. On y trouve beaucoup de manuscrits latins, François, Italiens, Hébreux, Persans, Turcs, Arabes, &c.

L'observatoire de l'Institut est construit sur une tour fort élevée, qu'on commença à bâtir en 1712. Plusieurs circonstances retardèrent les travaux, & elle ne fut achevée qu'en l'année 1725. L'Auteur décrit amplement cet édifice & tous les instrumens qu'on y trouve. Ils sont en grand nombre, & il paroît qu'on a pris beaucoup de précaution pour les avoir bien travaillés & bien finis. On a employé la main des Anglois, dont on connoît l'adresse & l'habileté pour ces sortes d'ouvrages. Les Astronomes ont dans l'Observatoire de Bologne tous les secours & toutes les commodités possibles pour leurs observations. Le Sénat a destiné à la partie de l'Astronomie une grosse somme d'argent, que Clement XII. Souverain Pontife avoit laissée à l'Institut. On sçait que l'amour des beaux arts est une vertu héréditaire dans la maison des Corsini.

L'Auteur a placé dans un Chapitre

Div

particulier quelques nouveaux dons de Benoît XIV. Ce Pape qui édifie le monde par sa piété, qui l'éclaire par ses lumières, & qui mérite l'amour des hommes de lettres & des savans, par les bienfaits dont il les a comblés, & par la protection qu'il accorde aux sciences, a enrichi considérablement l'Institut de Bologne. Nous sommes fâchés de n'avoir pu indiquer qu'une partie des présens qu'il lui a faits.

Dans le dernier Chapitre on nous apprend les noms des personnes attachées à l'Institut, des Professeurs, des Démonstrateurs, des Substituts, &c. Nous ignorons s'il est arrivé quelque changement depuis 1751. tems auquel cet ouvrage a été imprimé.

Pour la Chymie, Jacques-Barthelemi *Beccari*, Président, aujourd'hui Professeur de Chymie; Eraclite *Manfredi* Substitut; Jacques *Zanoni* Aide (*Ajuante*).

Pour l'Architecture Militaire, Gregoire *Casali*, Professeur.

Pour la Physique, Gusman *Galeazzi*, Professeur; Paul *Balbi*, Substitut.

Pour la Géographie & la Navigation, *Abbordio-Collina*, Professeur.

Pour l'Astronomie, Eustache *Zanotti*,

Professeur ; Petrone *Mattenucci*, Substitut.

Pour la Bibliothèque , Louis *Montefani Caprara*.

Pour la Secrétaire , François-Marie *Zanotti* ; Ignace-Marie *Scandellari*, Substitut.

Pour la Médecine & la Chirurgie , Paul *Molinelli* , Médecin-Chirurgien de l'Hôpital de sainte Marie *Della vita*, Professeur & Démonstrateur.

Pour l'Anatomie , Hercule *Lelli* , Démonstrateur & Garde du Cabinet de Dioptrique. Ces deux derniers sont nommés par le Souverain Pontife , & ont le titre de Secrétaires.

L'Institut est ouvert depuis le commencement de Novembre jusqu'à la mi-Août. Il n'y a qu'un jour d'exercice dans la semaine , & c'est le jour où les autres écoles sont fermées. Les Professeurs de l'Art Militaire , de Physique & d'Histoire Naturelle , donnent leurs leçons le matin , & ceux d'Astronomie , de Géographie & de Chymie , l'après-dîner. Ils logent tous dans le Palais de l'Institut , chacun dans le quartier de la science qui lui appartient. On croit voir , dit M. de Fontenelle , l'*Atlantide* du Chancelier Bacon , le songe d'un savant réalisé.

L'Histoire de l'Institut de Bologne dont nous venons de rendre compte , forme un petit volume in-douze de 126. pages d'impression ; *In tenuitate copia.* On trouve à la fin deux tables raisonnées pour expliquer les plans qui y sont joints. Au reste , s'il nous est permis de porter un jugement sur le style de cet ouvrage , il nous a paru écrit élégamment & avec une noble simplicité. Les Lecteurs pourront en juger par les différens morceaux que nous avons rapportés. M. Bolletti n'a pas donné plus d'étendue à son sujet , parce qu'il avoit déjà été traité en partie par le Docteur François Zanotti dans ses Commentaires (*), & par Giam-Pietro Zanotti son frere. Il renvoye souvent à ces deux Auteurs , ceux qui voudront connoître plus particulièrement cette Académie & les grands Hommes qu'elle a produits.

Les objets qu'embrasse ce second extrait , paroissent peu intéressans par eux-mêmes ; mais il est des Lecteurs pour qui ces détails ne sont point indifférens. Ceux qui voyagent aiment qu'on leur in-

(*) Les Commentaires si souvent cités sont les mémoires de l'Institut , rédigés par François-Marie Zanotti , Secrétaire de cette Académie.

dique d'avance les raretés qu'ils doivent voir, & les endroits qui les renferment : & pour ce nombre de Citoyens attachés à un lieu de la terre, par devoir ou par l'impossibilité de satisfaire leur curiosité, c'est au moins une consolation de pouvoir juger dans l'éloignement des richesses des autres pays.



MOYEN de se garantir de la foudre, proposé dans une lettre écrite en Allemand, que M. Jean Gottlob Kruger, Professeur de l'Université de Helmstadt, a fait insérer dans la Gazette littéraire de Hambourg.

C'EST point sans affliction, Monsieur, que j'ai appris dans les feuilles publiques, que ma prédiction a été accomplie, & que M. Richmann a été tué par la foudre, en travaillant à renforcer l'électricité du tonnerre. Autant je plains son sort, autant il est certain que cet accident a immortalisé son nom. Il a souffert la mort pour la découverte d'une vérité, & ce qui est remarquable, d'une vérité qui peut-être procurera un jour au genre humain des avantages très-réels. M. Richmann étoit Physicien, il connoissoit l'électricité, il sçavoit que le tonnerre n'est autre chose que l'électricité de l'air; il n'ignoroit pas avec combien de vitesse l'électricité se propage; il étoit donc impossible

qu'il ignorât les dangers qu'il couroit , en augmentant la force du tonnerre par la limaille de laiton , dans le temps même où il étoit encore fort éloigné de ce phénomène ; il est donc mort en vrai martyr de la vérité. Or , comme d'un côté son exemple doit nous avertir de prendre plus de précaution dans ces expériences , & de faire éclater les étincelles électriques sur les corps en plein air ; comme , par exemple , M. Winckler de Leipzig l'a fait en renforçant l'électricité ; je suis persuadé , de l'autre , que l'on abandonnera enfin l'erreur où l'on est , de croire que le tonnerre peut être attiré & conduit dans la terre par des barres de fer pointues. Jusqu'ici on a mis ces barres dans des matieres qui ne propagent point l'électricité , & par un raisonnement trop précipité on a conclu qu'à cause qu'ils s'électrifoient du tems du tonnerre , ils détourneroient la foudre. Mais faut-il donc attirer la matière du tonnerre , pour en être garanti ? A mon avis , c'est faire approcher l'ennemi que l'on craint ; & l'observation de M. Lessler , qui nous apprend dans le Magasin * de Hambourg , que pendant le

* Ouvrage périodique , qui s'imprime à Leip-

tonnerre il a apperçu des flammes autour de la pointe de fer d'un clocher, n'auroit-elle pas dû nous faire voir le contraire? Mais, comme par des chûtes réitérées nous apprenons enfin à marcher; ainsi nous trouvons la vérité après avoir épuisé toutes les erreurs. Il est certain qu'en considérant que la foudre tombe si souvent sur les clochers & très-rarement dans les maisons basses, on auroit dû songer depuis longtemps à abolir l'usage de construire des clochers pointus & élevés.

Au reste il seroit très-étonnant, si, après tant de découvertes, que des expériences, multipliées pour ainsi dire à l'infini, nous ont fait faire à l'égard de la nature de l'électricité, on ne trouvoit pas le moyen de nous garantir de la foudre. Je mets en fait que la foudre tue les hommes de la manière & par la même raison que l'étincelle électrique ôte la vie à un oiseau. Démontrer cette supposition ne seroit autre chose, que répéter les expériences que les Physiciens de l'ancien & du nouveau monde ont fait de nos jours sur le tonnerre & zig, sous la direction de M. le Professeur Kaestner.

sur l'électricité. Je ne prétends pas établir ici une hypothèse aussi naturelle ; mais je crois pouvoir en conclure que tout ce qui met l'homme dans l'état où il ne peut point jeter d'étincelles électriques frappantes doit le garantir de la foudre. Lorsqu'il se forme une étincelle électrique à la superficie du corps de l'homme, ce corps est ou électrique, ou non-électrique. S'il est électrique, il ne peut point jeter d'étincelle frappante, dont il est uniquement question ici, qu'en touchant un corps non-électrique, ou au moins un corps dont l'électricité est moindre que la sienne, auquel cas le coup même est beaucoup plus foible que dans le premier, étant proportionné à la différence de l'électricité des deux corps. Si l'homme n'est point électrique lui-même, il est impossible qu'il sorte de son corps une étincelle électrique frappante, à moins qu'il ne touche un corps électrisé, ou qu'il n'en approche. Or c'est de ces deux cas possibles, que je tire la conséquence, qu'un homme éloigné de toutes les matières capables de propager l'électricité ne peut point être tué par la foudre. Car, si dans ce cas il n'est point électrisé par

le tonnerre, il n'a rien à craindre ; & s'il l'est, il n'en risque pas davantage, l'éloignement des corps non-électriques empêchant qu'il ne se produise une étincelle frappante. Pour se garantir donc du tonnerre, il ne faut que se tenir tout isolé sur une matière, qui ne propage point l'électricité, telle que sont la soye & la poix; n'étant alors entouré que de l'air électrique, on n'aura rien à appréhender. Ceux pour qui il seroit trop pénible de se tenir debout pourroient se mettre sur une chaise, qui fut toute couverte de soye, & où il n'y eût rien de métallique ; il faudroit encore qu'elle fût toute isolée, & qu'on posât les pieds sur un carreau de soye. Pour cet usage, la soye bleue seroit préférable à celle de toute autre couleur. Au reste, une personne assise ainsi auroit à se garder de toucher une matiere propageante, ou une personne qui ne se tint pas également sur de la soye. Ceux qui souhaiteroient un moyen moins couteux n'auroient qu'à se mettre sur une planche suspendue avec des cordes de chanvre attachées au plafond avec des cordons de soye bleue ; & ceux qui desireroient une disposition plus commode, & qui

ne les obligent pas à se tenir tranquilles , pourroient faire couvrir d'un tapis de soye bleue les murs d'un cabinet aussi bien que le plancher & le plafond , mastiquer les vitres avec de la poix , & ne mettre dans ce cabinet que des meubles de verre , de soye , d'ambre & d'autres matières qui ne propagent point l'électricité. On dira peut-être que pour être en sûreté , on n'auroit qu'à mettre des bas de soye bleue , & se garder de toucher des corps non électriques ; mais comme la soye propage l'électricité dès qu'elle devient humide , & que cela peut arriver par la sueur des pieds , je ne crois pas que l'on doive s'y fier. Je prie ceux qui trouveront peut-être des difficultés dans ma démonstration , quoique je n'en prévoye aucune , de considérer que tous les hommes , qui jusqu'ici ont été tués par la foudre , ont touché la terre ou d'autres matières non-électriques ; ne seroit-on pas autorisé à présumer , que ceux qui éviteront cet attouchement par les moyens proposés , seront garantis des effets du tonnerre ?

*RACCONTO Storico-Filosofico
del Vesuvio , e particolarmente di
quanto è occorso in quest' ultima
eruzione , principiata il di 25.
Ottobre 1751 , e cessata il di 25.
Febbrajo 1752. al luogo detto
l'atrio del Cavallo ; dell' Abbate
Giuseppe Maria Mecatti , Pro-
tonotario Apostolico ; Napoli ,
1752. 4.^o pag. CCCCXI.*

*DESCRIPTION Historique &
Philosophique du Mont Vésu-
ve , & particulièrement de sa
derniere éruption , commencée
le 25. Octobre , 1751. & cessée
le 25. Février 1752 , &c. par
M. l'Abbé Joseph-Marie Me-
catti , Protonotaire Apostolique.
A Naples, 1752. in-4.^o. 411. pag.*

PLUSIEURS Savans ont écrit sur
le Vésuve & sur ses éruptions terri-
bles. Giambattista Mascolo , Antonio

Santotelli, Giulio-Cesare Bracini, Pietro Castelli, & beaucoup d'autres, de qui Morhossius fait mention (Polih. lib. 11. part. 2. cap. 26. 9. 1.) ont traité cette matiere ; mais aucun ne s'en est acquité avec autant d'intelligence & d'exactitude que l'Abbé Mecatti.

1^o. Nous nous écarterons, dans l'extrait que nous allons donner de son livre, de l'ordre qu'il a observé en le composant, la confusion qui y régne pouvant empêcher nos Lecteurs d'en bien sentir tout le prix. Son discours sur l'origine, l'antiquité & la situation du Vésuve (p. XCVII.) fixe d'abord notre attention. L'Auteur pense, avec assez de fondement, que tous les environs de Naples étant un pays rempli de matieres combustibles, il doit se trouver quelque ouverture par où ces feux enfermés dans les entrailles de la terre puissent s'échaper & s'élancer dans l'air avec d'autant plus de véhémence qu'ils étoient plus comprimés. C'est pourquoi il est vraisemblable que dans les siècles passés, le Royaume de Naples avoit, outre le Vésuve, plusieurs autres volcans dont nous n'avons pas connoissance. Notre Auteur cependant demeure d'accord que de tous ces volcans le

plus furieux a toujours été le Mont appelé *Ejbio*, par *Trécolfo*, par Suétone *Vesebio*, *Bebio* & *Vesvio* par *Xiphilin*, & de plusieurs différens noms encore, par d'autres Auteurs, quoique son nom le plus ordinaire ait toujours été le *Vésuve*, que les Poètes pour l'harmonie du vers peuvent bien avoir quelquefois changé en *Vesero*. Ces différens noms ont donné lieu à l'Abbé Mécatti d'étaler une foule d'autorités qui ne rendent pas fort certaine l'étymologie que l'on souhaiteroit connoître. Il entreprend ensuite de nous décrire la situation charmante de cette Montagne; & dans une planche qu'il en donne, il nous fait voir ce qu'elle étoit auparavant l'éruption de 1631. & l'état dans lequel cette affreuse éruption l'a laissée. Il démontre en même-tems comment les feux continuels qu'elle vomit, rendent l'air qui l'environne extrêmement pur & favorable à la santé, toutes les horreurs de son sommet & de ses entrailles étant bien compensées par les charmes & l'utilité de ses dehors. Il nous fait voir aussi, qu'au lieu que ce sont aujourd'hui deux Montagnes, il est bien plus vraisemblable qu'anciennement ce n'en étoit qu'une; & il finit par

prouver que ce volcan est sujet à des mutations continuelles. Pour se former une idée juste de la figure de cette montagne, on peut faire usage de deux lettres du Comte Catauti, qui se trouvent p. LV. & LVIII. Notre Auteur, dans le discours 11. p. CXXXVII. raisonne en Philosophe sur les matières renfermées dans le Vésuve, sur leur liquéfaction, sur leur soulèvement, & enfin sur leur éruption. D'abord il demande par quel moyen s'opère l'embrâsement d'une aussi énorme quantité de matières, & voici comment il répond à cette question : Ainsi que le feu, dit-il, s'attache dans l'air à ces parties de nitre qui s'élèvent de la terre, & qui s'éclatent en foudres aussi-tôt qu'elles sont saisies du feu, il peut de même se jeter sur les parties de soufre & de nitre qui sont cachées dans la terre, & il les saisit encore bien plutôt si ces parties-la sont en mouvement & ont quelque communication les unes avec les autres. L'air a aussi beaucoup de part aux embrâsemens qui s'opèrent de la sorte ; M. Francesco Geri, dans une lettre à l'Auteur rapportée pag. XLV. observe qu'il vient de la mer un vent qui pénètre dans la Montagne ; en effet le

bruit qui se fait entendre dans certaines cavités , comme s'il passoit un torrent par dessous , cesse tout aussi-tôt que les vents de terre y entrent, & on s'apperçoit en même-tems que les exhalaisons de la bouche du Vesuve deviennent beaucoup moins considérables. Au lieu que lorsque le vent vient de la mer , ce bruit , semblable à un torrent , recommence , ainsi que les exhalaisons de flammes & de fumée. On ne parvient pas aussi facilement à concevoir comment depuis tant de dégorgemens & d'évaporations de fumée & de feux , tant d'éruptions de cendres , de pierres & de métaux calcinés , la matière d'un incendie si continu ne se soit pas encore tarie & consumée. Notre Auteur , p. CXLI. donne à ce sujet quelques éclaircissmens. L'opinion de l'Antiquité étoit , comme on peut le voir dans Procope (*de Goth. bello lib. 3.*) qu'il y avoit dans cette Montagne des abîmes immenses , & que de même que les fleuves viennent de toutes parts se rendre dans la mer , les feux souterrains viennent pareillement se décharger & se réunir dans cette vaste fournaise.

L'Abbé Mécatti croit aussi que les

eaux de la mer s'insinuent dans la montagne, tantôt en grande, tantôt en petite quantité, ayant remarqué qu'il est arrivé plusieurs fois à ce volcan de rendre en même-temps de la cendre & de l'eau.

Cette opinion a été approuvée de M. Geri, dans la lettre dont nous avons déjà parlé, & du Docteur Giovanni Morena dans une autre lettre, page XLIX. Elle a en même-temps essuyé plusieurs objections de la part d'un ami que l'Abbé avoit à Florence, page LXXVIII; mais il les a si heureusement combattues, page LXXX, que son ami a été obligé de changer d'avis, page XCIV.

Ainsi donc les eaux que l'on suppose s'écouler continuellement de la mer dans la montagne, s'y étant réunies avec les feux souterrains, toutes ces matières prennent feu aussi-tôt & s'embrasent; à mesure qu'elles augmentent de volume, il leur faut plus d'espace; elles ne peuvent se dilater qu'en travaillant à se faire une issue: si l'endroit vers lequel tendent leurs efforts y fait une résistance trop obstinée, elles refluent sur elles-mêmes, & les côtes de la

montagne qui se trouvent plus foibles donnent passage à leur impétuosité. Les principales matieres que vomit le Vesuve sont de trois sortes, des cendres, des petites pierres appellées *Pietruzze* ou *lapilli*, & des laves. Notre auteur raisonne avec beaucoup de sagacité sur ces trois espèces de matieres, & il s'étend plus particulièrement sur les laves, en plusieurs autres endroits de cet ouvrage, où on peut voir en même-temps les observations qu'il a faites sur la dernière éruption.

On compte un grand nombre de ces éruptions extraordinaires du Vésuve qui ont répandu la terreur dans tous les environs. L'énumération chronologique qu'en a donné M. le Comte Catanti est très-exacte; l'Auteur l'a inférée, page CLXIII. Mais de toutes ces éruptions, les deux plus célèbres sont celles qui ont suivi, l'une l'année 81, l'autre l'année 1631. L'Abbé Mécatti parle de ces deux éruptions épouvantables dans le discours 3, page 172. & suiv. Il avance qu'il est fort vraisemblable qu'il y en a pu avoir d'autres avant celle de 81, éruption terrible dans laquelle, outre la ruine de tant de pays & de bourgades,

gades, les deux fameuses villes *Pompèi* & *Ercolano* ont été entièrement abimées; c'est ce que l'Abbé nous rapporte dans les propres termes de Pline. Il en remarque ensuite quelques autres arrivées depuis; celle, dont Marcellino Conte, fait mention, ainsi que Procope (*lib. 2. de Bell. G.*) celle de 510, dont le Roi Théodoric nous a laissé la description dans une lettre à *Fausto* qui se trouve dans Cassiodore (*lib. VI. Variar. Ep. 50.*) Une autre dont Platine parle dans la vie de Benoît II, & dont Naucier a aussi fait mention; une autre encore de 1036, que l'anonyme de Cassin a rapportée dans le Chronicon. Sur toutes ces éruptions & sur beaucoup d'autres qui sont encore arrivées depuis, notre Auteur ne fait que passer légèrement; mais il s'attache plus particulièrement à celle du 10 Décembre 1631. qui se signala par des éclats affreux & des retentissemens qui se firent entendre dans la montagne. Quoique l'Abbé Mécatti se soit étendu raisonnablement sur les plus considérables éruptions du Vésuve en général, néanmoins le fort de son livre roule sur différentes observations, dont plusieurs particularités de la der-

Octobre.

E

niere éruption lui ont fourni le sujet, & qu'il nous a données en forme de Journal de tout ce qui s'est passé depuis le 23 Octobre 1751, jusqu'au mois de Février 1752. Ces observations comprennent aussi le temps qui s'est écoulé depuis l'éruption cessée jusqu'à la fin de Juillet. L'état des pertes supportées par les propriétaires des terres par où a passé la lave qui sortoit du Vésuve, est non-seulement une preuve de la grande exactitude de celui qui a pris la peine de faire ce calcul, mais aussi du tort infini que cause aux pauvres Napolitains le voisinage d'un pareil fleau. Nous trouvons de plus dans l'ouvrage dont nous donnons ici l'extrait, une digression contre le Gazetier de Florence, au sujet des deux villes *Pompei* & *Ercolano*, dans laquelle l'Abbé Mécatti accable ce Gazetier de traits aussi foudroyans que ceux qui partent du Vésuve dans ses plus terribles éruptions. Ce morceau particulier contient deux lettres sur la ville d'Ercolano, qui ont déjà été ci-devant répandues dans le monde. Le Gazetier s'obstine à soutenir qu'Ercolano n'est point la Ville qu'on vient de découvrir auprès de Naples.

& notre Auteur fait tous ses efforts pour établir que cette Ville nouvellement découverte ne peut être qu'Ercolano. L'histoire naturelle feroit des progrès merveilleux, si tous les événemens qui y sont relatifs tomboient toujours en partage à des gens accoutumés à écrire avec cette intelligence & cette exactitude qui rendent l'ouvrage de l'Abbé Mécatti si recommandable; & la Géographie ancienne paroîtroit enfin dans le plus beau jour, si tous les Ecrivains modernes s'attachoient au sens des anciens, & puisoient dans leurs écrits autant de lumières, que notre Auteur en a tirées de cette lettre fameuse de Plin le J. sur l'éruption terrible du Vésuve qui ensevelit un si grand nombre de pays circonvoisins.

Les cahiers de ce livre de l'Abbé Mécatti se sont vendus séparément & successivement les uns après les autres, ainsi que se débitent les Journaux & les feuilles périodiques; & à la fin on en a fait un volume.

Cette opinion est exactement la même, que celle de l'Anglois Ray.

M. de Buffon, qui combat le sentiment de M. Ray, dans sa théorie de la terre

t. I. p. 161 & dans les preuves de cette théorie, t. II. art. XVI, p. 161. prétend que ces eaux sont des eaux de pluie : mais notre Auteur, p. 35. entreprend de démontrer qu'il est impossible que cela soit vrai ; & on peut dire que son système est aussi ancien que Saint Isidore de Séville, lui-même, qui explique de la même manière que lui dans son livre *de natura rerum*, ch. 46. édition de Madrid, le feu continuel du Mont-Etna.

Il est fâcheux que ni l'Abbé Mécatti, ni son antagoniste n'aient pas vu le livre de M. de Buffon. Cet Auteur oppose des difficultés assez graves au système qui donne à la montagne une si vaste profondeur ; nous désirons que l'Abbé Mécatti s'applique à les examiner.



AN essai ou Milton's use and imitation of the moderns in his paradise lost ; grand in-8° A Londres.

Essai sur la maniere , dont Milton a employé & imité les modernes dans son Paradis perdu ; grand in-8°. *A Londres.*

L'AUTEUR de cette critique imprimée aux dépens de Payne & Bouquet s'appelle M. Guillaume Lauder , à qui quelques admirateurs zélés de Milton ont donné le nom de Zoile de l'Homère des Anglois. Avant de publier cet ouvrage , il fit insérer dans le Journal intitulé *the Gentleman's Magazine* , différens essais sur la manière dont Milton s'est servi des Auteurs modernes dans la composition de son Paradis perdu , où il s'étoit proposé de montrer , que c'étoit pure rodomontade de la part de Milton , & ignorance ou mauvaise

foi de la part de ses admirateurs, de prétendre, que dans le Paradis perdu il y a des descriptions d'une infinité de choses que personne n'a entrepris de décrire avant lui, soit en prose, soit en vers. Ces essais, où l'Auteur tâchoit de constater tout ce qu'il avançoit par les preuves les plus évidentes, ayant été bien accueillis par les sçavans impartiaux, M. Lauder, qui peut-être de tous les critiques de Milton porte le coup le plus funeste à la réputation de ce Poëte, forma le dessein de les réunir tous, ce qu'il a fait dans le traité que nous annonçons. De la maniere dont notre Auteur expose les choses, l'imagination vaste, élevée & pleine de feu, ou bien monstrueuse, comme quelques critiques l'ont prétendu, disparoît dans Milton, & il ne lui reste qu'une mémoire prodigieuse. Au lieu d'être créateur, il n'est qu'un compilateur, un plagiaire; & l'Uranie qu'il prétend lui avoir inspiré des choses cachées aux hommes, n'a été qu'une bonne bibliothèque poétique où il a puisé ce qui pouvoit convenir à son sujet. Partout il se pare avec des plumes étrangères; son éclat n'est pas à lui, & sa majesté n'est qu'empruntée. Les originaux de

ses comparaisons, de ses descriptions, de ses discours & de ses autres ornemens se trouvent dans d'autres Poètes modernes, que l'Auteur du Paradis a ou copiés, ou imités d'une manière qui tient du plagiat. M. Lauder va même jusques à avancer, que peut-être, sans faire injustice à Milton, on pourroit dire, que dans tout son Poème il ne se trouve pas une seule idée, dont il soit l'inventeur; & que pour le composer, il n'a fait qu'arranger les idées des autres conformément à son but & les mettre en bon Anglois; en quoi il seroit encore à souhaiter qu'il eût été plus circonspect, & qu'il n'eût pas fait entrer souvent dans son Poème les idées, les images, & par conséquent les défauts de ses originaux. Notre Auteur vérifie ces reproches par le parallèle d'un grand nombre de passages de Milton avec les endroits des Poètes modernes qui ont écrit avant lui. La Nation Germanique doit sur-tout sçavoir bon gré à M. Lauder, de lui avoir restitué ce que Milton, que quelques Allemands peu au fait des originaux comment à imiter à son tour, avoit dérobé à Masenius, à Grotius, & à Taubmann. Dans ses deux premiers livres, par exem-

ple, il suit très-exactement les deux premiers livres de la *sarcotis* de Masenius. Ce Jésuite lui a incontestablement fourni les idées du *Pandamonium*, de l'habillement & du char de Lucifer & du combat des Anges. Le discours, que Satan prononce au quatrième livre du Paradis perdu en voyant la félicité des hommes, est emprunté du même Auteur, de même que celui qu'il adresse à son conseil assemblé. La description de la frayeur & du desordre qui se répandit dans toute la nature après la chute des hommes, s'y trouve encore; & Milton en a traduit dans son dixième livre des lignes entières mot pour mot. Masenius est pareillement Auteur des comparaisons avec Pandore, Xercès & Charlemagne. Milton en a usé de même avec Grotius. La Tragédie que ce dernier a faite sous le titre d'*Adamus Exul* lui a fourni beaucoup de matériaux. C'est, par exemple, d'après le second acte qu'il a fait l'entretien d'Adam avec l'Ange sur la création du monde, qui se trouve dans son septième livre. Il a encore tiré de cette même Tragédie la description du serpent qui séduisit Eve, la belle prière qu'Eve adressa à Adam après sa chute, pour n'en pas être

abandonnée ; & la sortie de celui-ci du Paradis. Dans la composition du sixième livre du Paradis perdu , qui est regardé comme le plus sublime de ce poème , Milton a tiré grand parti du *Bellum Angelicum* de Taubmann , Professeur de Wittemberg en Saxe , à qui il doit beaucoup de beaux endroits , de même que l'invention des armes à feu parmi les diables. Nous passons sous silence ce qu'il a pris à du Barras , Poète François assez peu estimé , & à ses propres compatriotes , sçavoir à Barlaeus , à André Ramfey dans les *Epica de creatione rerum* , de *felicitate hominis in primigenia integritate* , de *lapsu protoplastæ* ; &c. qui ont été insérés dans les *Delicia Poetarum Scotorum* , à Alexandre Rosse dans le *Virgilius evangelizans* , à Gaspard Staphorst dans le *Triumphus pacis* , & à nombre d'autres Auteurs. En un mot , M. Lauder ôte à Milton tout ce qui constitue véritablement un Poète , en faisant voir que les endroits les plus vantés par ses admirateurs ne sont que des ornemens d'emprunt ; & tout ce que , selon lui , on peut accorder à ce versificateur admiré jusqu'ici comme Poète , c'est d'avoir quel-

E v

quefois exalté un peu les idées & les inventions de ceux qu'il a pillés.

The Gentleman's Magazine, Janvier
1747. pag. 24.

Magazin de la Noblesse Britanique ;
Janvier 1747.

Preuves qui démontrent, que Milton a tiré son Poëme du Paradis perdu, de celui que Jacobus Masenius Jésuite a composé en latin.

IL y a quelques années que l'on publia un essai sur la manière dont Milton avoit imité les anciens, qui fut favorablement reçu du public ; ce qui m'a encouragé à publier les observations qui suivent sur la manière dont il a imité les modernes ; ayant dernièrement trouvé quatre ou cinq Poëmes latins, que Milton, comme il y a tout lieu de le croire, a consultés dans la composition de son excellent Poëme du Paradis perdu. Je ne prétends pas cependant diminuer la gloire ou le mérite de ce grand Poëte, qui sera toujours très-digne de loüanges pour avoir élevé un édifice si admirable & si beau, en supposant même que tous les maté-

ériaux en fussent empruntés. Voici comme *Milton* commence son Poëme.

Chantez, Muse céleste, la désobéissance du premier homme, & le fruit de cet arbre défendu, dont le goût funeste attira la mort dans le monde, & fut la cause de tous nos maux, & de la perte d'*Eden*, jusqu'à ce qu'un homme plus grand vint rétablir notre nature, & nous fit regagner le séjour du bonheur !

Descendez du Ciel, Uranie, & je suivrai votre voix divine par-dessus le Mont Olympien, au-delà du vol de Pegase. J'invoque un Etre réel & non un vain nom ; car vous n'êtes pas du nombre des neuf Muses, & vous n'habitez point l'ancien Olympe ; vous êtes de race divine ; avant qu'il y eut des montagnes ou des fontaines, vous parliez avec la Sagesse éternelle. Soutenu par vous, je pénétrerai les Cieux des Cieux, & descendrai de rechef en terre : gouvernez mon chant, j'implore votre secours, parce que vous êtes toute céleste, au lieu que la poësie n'est qu'un songe frivole : le Ciel ne cache rien à votre vûe.
Paradis perdu, livres premier & septième.

Ne diroit-on pas que ce seroit ici la traduction des beaux vers latins de *Jacobus Masenius*, Professeur de Rhétorique

& de Poësie au Collège des Jésuites de
Cologne , en l'an 1650. dont le Poëme
commence ainsi ?

Principium culpæ , stygiæque tyrannidis or-
tum ,

Et quæ fera premunt miserandos fata nepotes ,
Servitio turpi scelerum , pœnasque malorum
Pandimus. O sacrae moderatrix diva Poësis ,
Quæ citharæ quondam nervos , artemque re-
gebas

Jessiadæ , faciles ad carmina suffice vires.
Non mihi Pieridum lymphæ , Cirrhæque re-
cessus ,

Nec Phœbea placet laurus , nec oliva Minervæ ,
Pegaseusve liquor , priscorum somnia vatum.
Pro musis divina patens , pro culmine Cirrhæ
Major Olympus erit , fundet mihi dulcior
undas

Gratia , Palladium vincet sapientia numen.
Tu captis , o diva ! fave , nostrosque labores
Dirige , inoffenso per sæcula pristina cursu.
Quome cumque rapis , sequar impiger ; omnia
namque ,

Te ductrice , patent ; rerumque occulta tueris ,
Prima opifex , nostræ spectatrix prima ruinæ.

Après cet exorde & quarante-deux

vers, d'une beauté achevée, *Masenius*
continue ainsi :

Tu mihi tantarum interpres sapientia rerum !
Tam duros hominum casus , tot in orbe labo-
rum

Principium memora , causasque evolve malo-
rum.

Umbrarum princeps , & opaci Rector averni
Antitheus , quondam æternas damnatus ad um-
bras ,

Proscriptusque polo , cum cæco Marte tonantem
Infelix peteret , superosque laceraret audax ,
Ærea concussis laxavit vincula claustris ,
Carceribusque pedem rursus extulit ore mi-
naci ,

Armataque manu , nascenti tristia mundo
Bella movens , latamque ferens toto orbe rui-
nam.

Invida livoris rabies , mentisque venenum
Ambitio , tantos potuit concire furores
Antitheo , tantos bellorum extollere fluctus.

Le Poète Anglois a copié mot pour
mot , ou du moins dans les principaux
endroits , la description du Paradis Ter-
restre du Poète Latin. La voici ; le Lec-
teur en pourra juger.

Est locus auroram propter, roseumque cubile
Tethyos, & nati clara incunabula Phœbi;
Protopatri natale solum, quo primus in agro
Lusit, & innocuæ libavit gaudia vitæ.
Hortorum decus hîc, & amœni gratia ruris
Vernat inoffenso nunquam spoliata decore.
Quidquid Achæmenio nares demulcet odore,
Blanditurque oculis, verisque meretur honorem,

Hoc Charites posuere loco; domus ipsa favoni
est,

Plaudentes levibus per aprica silentia pennis.
Exsulat omnis hiems. Nullis vexata procellis
Hic rosa succumbit; nullo expallescit ab Euro
Nascendo moriens; non sîrius ardor anhelam
Decoquit, aut raptò flaccescit languida succo.
Inviolatus honos violæ est, & tota juventus
Chloridis æterno pandit labra florida risu.
Nullus Hyperboreo Boreas glacialis ab axe
Infestas ventorum acies, niviumque procellas
His infundit agris, nullis hic cana pruinis
Arva rigent, nullo coalescunt frigore limphæ.
Aurea perpetui surgunt palatia veris.
In medio laxatur humus; fontemque perennis
Spirat aquæ, lateque sinum telluris inundat,
Infundens avidis felicia balnea pratis.
Flumine quadruplici manat fons, divite ripa;

Quem vehit illimes.complectens alveus undas.
 His fecunda vadis , atque obstetricibus auris ,
 Tellus lata parit ; nullisque exercita rastris ,
 Respuir agricolas , & duri vomeris usum ,
 Naturæ contenta bonis , zephyrique favore.
 Pomiferis latè silvis , & fructibus omnem
 Implet ager campum , nec marcescente vigore
 Poma sub æternis nutant argentea ramis.
 Blanda voluptatis concessaque munera , vitæ
 Præsidium , facilisque neci medicina fugandæ
 Hic indulta Diis , verum mortalibus arbor
 Interdicta viret ; pulchros habet aurea fructus ,
 Prælagosque malique , bonique , omnisque fu-
 turi.

Heu ! comperta nimis memoro , dudumque pro-
 bata.

Posteritas mihi testis erit , magnusque paren-
 tum

Ordo docet. Tantis etenim pulcherrima campis
 Sarcothea , infelix virgo ! & lacrymabile no-
 men !

Sarcothea his præerat custos , hæresque pe-
 rennis ,

Ni malè consultas pandisset fraudibus aures ,
 Hostibus auscultans , & fœdera pacta relin-
 quens.

Hanc consanguineam terræ , massamque vi-
 bentis

Informem limi , primo sapientia rerum
Artifici finxisse manu formamque dedisse
Creditur ipse suam , disque immortalibus
unam
Æquasse , ut dignam patriæ transcriberet aula.

Voici comme Milton copie Masenius dans ce beau tableau. Le Paradis terrestre étoit un Jardin situé à l'Orient , ouvrage particulier de Dieu , charmante perspective , qui réjouit les cœurs avec tous les délices du Printems ; les doux Zéphirs , battans leurs aîles odoriférantes , remplissent l'air des parfums , & disent tout bas d'où ils ont pris les dépouilles embaumées. Dans ce lieu charmant , Dieu fit sortir de la terre toutes sortes d'arbres , pour contenter la vûe , l'odorat , & le goût ; au milieu s'élevoit l'arbre de la vie , avec son fruit doré & divin ; & tout près l'arbre de notre mort , l'arbre de la connoissance du mal & du bien ; connoissance chèrement achetée. Une source jaillissoit de la terre si abondante , que ses eaux se divisant formoient quatre fleuves qui arrosoient le jardin , & conservoient la verdure des arbres garnis de fleurs & de fruits également agréables à la vûe , à l'odorat & au goût. . . .

Deux autres créatures d'une taille droite & élevée , portoient dans leur air , dans leurs regards & dans leurs mines l'Image Majestueuse de leur Créateur. *Paradis perdu* , liv. quatrième.


Il est aisé de voir que Milton a imité ou plutôt copié Masenius ; c'est une autre langue , mais c'est le même sens , les mêmes idées, la même imagination ; quel dommage d'avoir perdu ce beau Poëme du savant Jésuite ! On lui rendroit ici toute la gloire qui lui est due. Pour dédommager le Lecteur curieux , voici le sommaire des matières qu'a employées le Jésuite , avec les endroits de Milton qui s'y rapportent.

Propositio, invocatio numinis. Milton les a imitées dans le livre premier & dans le 7^e. *Orbis & eorum quæ in orbe universim geruntur , descriptio ; Paradisi descriptio : hominis primi , creatio ejusque descriptio ; comparatio figuli cum creatore Deo ; comparatio floris cum nascente homine ; Rationis imperium.* Milton a imité tout cela dans le livre quatrième. *Formæ pulchritudo ; virtutes homini adjunctæ ; forma rara* , imités par Milton dans le livre douze. *Prætorum delicia inter flores & fructus ; oratio Luciferi invidi & indignantis ob homines*

sibi in felicitate pralatos. Concilium inferorum, sive Pandemonium, imités dans le livre premier. Mors, senectus, cura, labor, luctus, paupertas, fames, dolus; oratio Luciferi Demones adversus homines inflammantis, imités dans le livre second. Inferno erumpentes furia; oratio doli esum fructus vetiti suadentis, imités encore dans le livre second. Profanatio vetiti pomi per serpentem; item per sarcotheam. Orbis concussio, atque elementorum mutatio, post peractum fatale flagitium, imités dans le livre neuvième. Dei hortum ingredientis, ac serpentem & sarcotheam increpantis oratio. Dira in serpentem; item in sarcotheam; sarcothea ex paradiso exterminatio, imités dans le livre onzième. Luciferi habitus & currus. Gigantomachia; &c. imités dans le livre sixième.

Après toutes ces citations, il seroit aussi ridicule de dire que *Milton* n'a jamais vû ni entendu parler de l'ouvrage de *Masenius*, que d'assurer qu'un Peintre peut faire un portrait exactement conforme à l'original, sans avoir jamais vû la personne; ce qui est absurde & impossible.

Signé, N. L.

 On ne peut guère tenter à *Milton*

de procès plus grave ; on veut le dépouiller de cette belle imagination, dont la fécondité hardie lui faisoit tant d'honneur ; à-t-on tort ou raison d'en faire revendiquer les richesses par le P. Masenius ? Cette cause qui a déjà été plaidée à Londres sans être jugée, trouvera sans doute les avis bien partagés dans tout l'Univers sçavant : nous ne sommes nous-autres que rapporteurs, & nous ne le sommes que sur les pièces qui nous ont été fournies par les Anglois mêmes ; nous ne prenons parti ni pour Milton, ni pour Masenius, nous admirons l'un & l'autre, sans dire notre avis sur le fond de la contestation. Également enchantés des vers latins & de la Poësie Angloise, nous sommes persuadés que nos Lecteurs nous sçauront gré de les avoir mis à portée de faire par eux-mêmes un parallele aussi intéressant que celui de deux imaginations, qui se sont aussi heureusement rencontrées, ou aussi admirablement imitées. Au reste tout le risque que court le célèbre Milton, c'est de partager avec un excellent Poëte latin la gloire immense des magnifiques productions d'un Poëme, qui fera toujours l'éloge de l'esprit humain, qui que ce soit qui en ait été l'inventeur.

*Riflessioni Diverse Politiche e Morali.**Diverses Réflexions politiques & morales.*

*Quidquid praecepis , esto brevis**Que vos préceptes soient concis. Hor. art. P.*

ON ne sçauroit pousser trop loin l'horreur que doivent inspirer les prétendus esprits forts , parce que le plus grand malheur qui pourroit affliger un Etat , ce seroit que l'impiété & l'erreur mises en systême , combinassent leurs funestes efforts pour altérer la foi , attaquer la Religion , opprimer la vertu , combattre l'Eglise , détruire la subordination , éluder les loix , & égarer la raison. Pour faire sentir les suites fatales d'une pareille calamité , ce seroit à la désolation à couvrir jusqu'aux murs des Cités de tentures lugubres , à l'exemple

des Carthaginois , qui exprimoient ainsi leur désespoir dans les tristes jours de leur adversité.

Quand un Etat perd son crédit , tout , jusqu'à ses meilleurs établissemens , tourne à son préjudice ; quand il le maintient , tout jusqu'aux objets les plus préjudiciables tourne à son avantage , il n'est rien qui ne cède à la force du crédit.

Un Auteur moderne qui cherche à élever sa réputation sur les ruines de celle des hommes les plus illustres , semble n'avoir travaillé lui-même qu'à réfuter ses calomnies , en disant que la douceur & la modération sont les vertus d'un bon Citoyen & les vices d'un grand Ministre. Les maximes de Machiavel comparées à celle-ci sont les maximes de Marc-Aurele. Pour enfanter des volumes de cette nature , il suffit d'avoir une figure humaine , un esprit faux , & un cœur dépravé.

Je souffre assez volontiers tous les maux politiques , excepté l'esprit de parti ; celui-ci même ne trouveroit pas en moi un intolérant , s'il n'éteignoit point l'esprit de société , s'il ne rendoit pas inabordables les lieux ou la sympathie conduit les personnes de mérite , &

où l'émulation les engage à une communication réciproque de lumieres.

L'éducation, soit bonne, soit mauvaise, ne détruit jamais en nous les passions dominantes que nous tenons de la nature. Après avoir approfondi le caractère de Côme troisième de Médicis, avoit-on lieu de croire que dans son séjour en Angleterre, il pût avoir avec Hobbes une suite de longs entretiens ? Vous avez entendu parler dans les Chambres haute & basse de Londres, les Membres du Parlement, qui, dans la vûe de conserver les droits de la liberté, les prérogatives du commerce, l'esprit de propriété, discutent les intérêts de l'Europe avec tant de sagacité, avec tant de justesse, avec tant de vigueur ? Croiriez-vous que ces mêmes hommes, que vous avez admirés dans une occupation si essentielle, lui aient fait succéder pendant leurs voyages le soin frivole de protéger une inutile actrice ?

*Il est de la nature du droit des gens, dit un Auteur respectable, * de faire en tems de guerre le moins de mal que l'on peut, & en tems de paix le plus de bien*

* M. le Président de Montesquieu.

qu'il est possible. Je voudrois que, comme les préceptes des Sages de la Grece se lisoient autrefois sur le Frontispice du temple de Delphes, cette maxime, que le cœur a dictée bien plus encore que l'esprit, fut gravée en lettres d'or sur la porte des cabinets de nos Souverains.

Vous sçavez, écrivit Philippe à Aristote, lorsqu'Alexandre nâquit, vous savez que j'ai un fils; je rends grâces aux Dieux, moins de me l'avoir accordé, que de me l'avoir accordé de votre vivant; j'ai lieu de me promettre que vous formerez en lui un successeur digne de moi, & un Roi digne de la Macédoine. En lisant ces paroles à l'âge de dix-sept ans, voilà, me disois-je à moi-même, le modèle d'une lettre qu'il conviendrait qu'écrivit à un Génie de nos jours, qui vaut mieux qu'Aristote, un Monarque que Philippe ne valoit certainement pas.

Si plusieurs gros ouvrages qui traitent de la politique & de la morale venoient à se perdre, on en retrouveroit avantageusement toute la substance & tout l'esprit dans un petit nombre de maximes; dans celles qui suivent, par exemple; Dans les affaires, au lieu de se livrer entièrement aux prétentions personnelles, savoir

se prêter un peu aux prétentions des autres. Dans les emplois , ambitionner plutôt de descendre de son rang que de monter à un rang supérieur. Dans la société , agir avec ses amis & avec ses ennemis , comme si on étoit sûr de perdre incessamment la bienveillance des premiers & d'encourir la haine des seconds. Dans la conduite , distinguer les nuances qui différencient le bien & le mieux , le mal & le pire , qualité qu'exaltoit tant Retz en Richelieu.

Les Souverains, dont la puissance consiste plus dans une force relative, *c'est-à-dire, qui prend sa source dans les Etats circonvoisins*, que dans une force réelle, *c'est-à-dire, qui prend sa source dans le centre de leurs propres Etats*, ne s'occupent d'ordinaire personnellement que des négociations qu'ils ont avec d'autres Souverains ; ils se reposent du soin de l'administration intérieure sur les lumières de la magistrature , sur le zèle du ministère , & sur la sagesse des loix. C'est pourquoi ils sentent les embarras de la Souveraineté, sans en éprouver les avantages. C'est aussi pour cette raison , qu'ils rentrent dans la condition d'hommes privés , dans un état d'égalité qui leur ravit le plaisir que
la

la supériorité donne ; car un Souverain par rapport à un autre Souverain , est comme un particulier par rapport à un autre particulier. De-là vient encore que les Souverains ont , plus que d'autres , les occasions de faire voir leurs dispositions naturelles & acquises ; les talens se manifestent le plus souvent dans les affaires qui se décident d'égal à égal ; ils se laissent rarement appercevoir dans celles , qui se terminant de supérieur à subalterne , ne réussissent que par les impressions de la crainte ou par l'empire de l'autorité.

La plûpart de ceux qui tracent les portraits des Ministres , peignent de profil seulement leurs plus éminentes qualités , & de face leurs plus légers défauts. . . . Je suis du sentiment de Cicéron * , qui disoit en faisant l'Apologie de la puissance *Tribunicienne* : » Vous qui me mettez » toujours devant les yeux les inconvé- » niens du Tribunat , considérez bien » attentivement qu'en matière d'examen » & de délibération , la plus grande de » toutes les injustices , c'est de taire ce » qui est bon pour ne parler que de

* Des Loix.

» ce qui est mauvais , & pour s'appesantir précisément sur les seuls vices qui affectent l'essence d'un objet ; le Consulat même ne seroit point à l'abri de vos reproches , si on se bornoit à faire l'énumération des défauts des Consuls qu'il ne dépend point de moi de corriger ; je conviendrai volontiers que cette puissance qui allume votre indignation n'est pas irrépréhensible en tous sens : mais l'anéantir sous prétexte qu'elle est défectueuse à certains égards , ce seroit renoncer à plusieurs avantages marqués dont nous lui sommes redevables. «

Un Ministre qui veut aggrandir sa maison , & un Bourgeois qui cherche à anoblir sa famille sont dans des positions analogues ; ils ont la constance de se consumer l'un & l'autre pour des ingrats. L'élévation de ses successeurs que le Ministre envisage , le lustre de sa postérité pour laquelle le Bourgeois travaille , les exposent tous les deux aux traits de la censure , du ridicule & de la calomnie.

Un habitant de Pékin se plaignoit à un Européen de la décadence de l'Empire Chinois : Tout , disoit-il , est menacé dans cette partie immense de l'Asie ,

d'une ruine prochaine ; à peine reste-t-il quelques vestiges de nos anciennes Dynasties. On a osé mettre des bornes aux richesses de nos Bonzes , quoiqu'on les respecte toujours ; cela en a fait décroître le nombre qui étoit prodigieux. Les nouveaux réglemens ont pourvû à l'affermissement de la tranquillité des familles ; il est vrai que cela forme la base de notre gouvernement ; mais cette tranquillité solidement établie frustre une infinité de Mandarins des ressources qui les faisoient subsister. On a supprimé tous les privilèges exclusifs qui menoient rapidement tant de sujets à la plus brillante fortune. Il est des cantons qui ont été entièrement désertés , depuis qu'on a pratiqué de nouvelles routes & creusé les canaux qui manquoient pour la commodité des voyageurs & pour la facilité des transports. Plusieurs hommes qui autrefois vivoient aisément des fonds que leurs peres leur avoient laissés , à la charge de ne pouvoir les aliéner , périroient de faim aujourd'hui s'ils étoient oisifs , parce que de pareilles dispositions sont abrogées. Le commerçant ne fait plus de ces gains exorbitans , parce que les nouvelles loix lui défendent d'arbitrer lui-même

le prix de ce qu'il débite. L'argent ne circule plus dans les maisons, dans les spectacles, dans les divertissemens publics, parce qu'on a réduit le peuple toujours appliqué à l'impossibilité de donner dans la fainéantise; & ce qu'il y a de plus facheux, c'est que nos pauvres qui erroient autrefois librement dans les chemins, & à qui on y fournissoit gratuitement de quoi se nourrir, gagnent maintenant leur pain à la sueur de leurs visages & dans des espèces de prison où ils sont renfermés. Je ne suis plus étonné, dit l'Européen au Chinois, d'avoir vu parmi nous un Médecin, un Militaire & un Criminaliste, à qui la cessation de la peste, la discontinuation de la guerre, & la rareté des assassinats arrachent des plaintes amères.

Un autre Chinois vanitoit devant un Européen les maximes politiques & morales des Auteurs Classiques de sa nation, il citoit celle-ci entr'autres: *sous une timide Dynastie, le comble de la folie, c'est de s'immiscer dans les grandes entreprises, parce que tous les yeux sont ouverts aux inconvéniens qui y sont attachés, & fermés aux avantages qui en résultent. Au moindre soupçon du plus léger péril, la cause*

principale s'enveloppe dans les ombres du mystère & dans le silence de la dissimulation ; tous les risques sont pour la cause instrumentale , qui loin d'être secourue , est sacrifiée à l'animosité , à l'envie & à une vengeance d'autant plus formidable, qu'elle frappe ses coups sans quitter le masque des formalités de la justice : le premier mobile vous invite à nâger , pour ainsi dire , avec lui ; il vous prend par la main , il vous conduit jusqu'aux bords du fleuve & du rivage , où il reste spectateur tranquille , il vous voit céder à l'impétuosité du torrent , & périr au milieu des flots irrités. Les grandes vérités sont de tous les tems & de toutes les nations , dit ici l'Européen au Chinois ; il y a plusieurs siècles , qu'un de nos Auteurs a énoncé en quatre mots la maxime que vous venez de développer , *inertia pro sapientiâ fuit* ; * ne point agir , c'étoit avoir de la sagesse.

On ne voit , dit-on un jour à Colbert , on ne voit que la sanglante Satyre qu'Hénaut a eu l'audace de faire contre vous , & dont les copies multipliées inondent tout Paris : *Est-elle injurieuse au Roi ?* ré-

* Tacit. Vit. Agr.

pondit-il, elle ne seroit capable de m'émouvoir qu'autant qu'elle l'offenseroit. Vorrei, ajoute notre Auteur, Vorrei che i Sovrani, quando sono attaccati da' malcontenti, dicessero l'istesso: Alcuno de' miei subditi o degli affezionati a me son Egli-no meco offesi? quanto a me perdono tutto, non perdono già le offese fatte ad altri, voglio che, gl' offensori sieno puniti con l'ultimo rigore come rei di Leza Società. Se costoro sono abbastanza impudenti per vomitare ingiurie contro il trono, cosa non oseranno contro gl' uguali. Il trono è troppo elevato, perche vi arrivino i colpi di questi insensati: ma un uguale cosa non deve temere da chi ardisce insultare il sovrano che è quanto dice rompere il legame più forte della società civile... » Il seroit à
» souhaiter qu'un Souverain, quand il
» est attaqué par les mécontents, s'exprimât de la même façon: L'offense qu'on
» prétend me faire, devroit-il dire, est-elle capable de nuire à quelqu'un de
» mes sujets, ou de ceux qui me sont
» affectionnés? Je pardonne tout ce qui
» me regarde; ce qui peut préjudicier
» aux autres, je ne le pardonne pas également; mon intention est que les
» agresseurs soient punis avec la dernière

» rigueur comme coupables de leze
 » société ; si leur impudence va jusqu'à
 » leur faire vomir des injures contre le trô-
 » ne, que n'oseront-ils point contre leurs
 » égaux ? Le trône est trop élevé, pour
 » que les coups de ces insensés puissent
 » y atteindre : mais un égal, que n'a-t-il
 » pas à redouter de quiconque est assez
 » audacieux, pour insulter son Souve-
 » rain : une pareille témérité ne rompt-
 » elle pas le lien le plus fort de la société
 » civile ?

Les Maréchaux de Saxe & de Lowen-
 dhal originaires d'Allemagne, Saint Se-
 verin originairement Italien, chargés
 des intérêts de la France en qualité d'*ar-
 bitres de la guerre & de la paix* d'un
 côté ; & de l'autre, Botta, Christiani,
 Pallavicini, Genoï, chargés des inté-
 rêts de la Reine de Hongrie en qualité
 d'arbitres de la guerre & de la paix en
 Italie ; voilà des causes si étrangères à
 leurs effets, que leur admirable réunion
 offre peut-être le monument le plus ca-
 pable d'éterniser la mémoire de ces hom-
 mes célèbres, l'éloge le plus parfait des
 mœurs de notre siècle, & le plus bel
 exemple de la fidélité que l'on doit à son
 Prince.

Celui qui fait profession de la vie ascétique a tort, j'en conviens, d'estimer peu les éminentes qualités d'un Ministre, parce qu'elles n'ont pour objet que le bien de l'Etat : mais un homme d'Etat a encore plus de tort de mépriser un Sectateur de la vie ascétique, parce que les vertus sublimes de celui-ci ne se rapportent point principalement au bien politique du gouvernement.

Le moyen d'apprécier exactement le mérite d'autrui, c'est d'envisager plus les circonstances relatives que les circonstances absolues. C'est ainsi qu'on explique la puissance d'un Etat qui est mal gouverné, les succès d'un général d'armée qui a peu de génie, la fortune d'un Commerçant qui manque d'intelligence. La force d'un Etat vient souvent de la faiblesse des Etats circonvoisins ; il n'est pas rare qu'un Général doive son bonheur aux fautes du Général ennemi ; & presque toujours la simplicité de celui qui achete fait la richesse de celui qui vend.

Ce qui contribua le plus à rendre les Romains Maîtres du monde, c'est qu'ils ne balancèrent point à adopter ce qu'ils trouvèrent de meilleur & de plus sage chez les étrangers, lors même qu'ils

étoient leurs ennemis. La vertu , de quel-
que pays qu'elle fût , & quelque habit
qu'elle portât , au lieu d'exciter dans
leurs cœurs les sentimens d'une basse ja-
louse , leur inspiroit la plus noble émula-
tion. Je suis persuadé que c'est à une
semblable conduite que l'on doit attri-
buer la gloire du siècle de Louis XIV.
C'est une vérité dont on a des preuves
authentiques , tant dans l'Académie des
Arts , que ce Monarque établit à Rome
en faveur de ses sujets , que dans les or-
dres qu'il donna à ses Ministres de recher-
cher dans toutes les Cours étrangères où
il les enverroit , les hommes à talens dis-
tingués , & de leur offrir des pensions de
sa part.

Les expressions me manquent pour
tracer le plaisir que je sentis un jour dans
un port de mer. On appareilloit pour un
grand trajet plusieurs vaisseaux destinés à
transporter une jeunesse nombreuse &
de bonne extraction ; elle alloit naviguer
pour la première fois , & elle paroissoit
attendre avec une extrême impatience le
moment qui devoit la dérober à nos re-
gards. J'en fus pénétré d'une si grande
joye , qu'un an après je voulus être le
témoin de son retour , comme je l'avois

été de son départ. Je ne fus point le maître de contenir mon allégresse ; elle éclata malgré moi , & elle surprit plusieurs des spectateurs ; d'autant plus qu'ils la crurent sans fondement , parce que les vaisseaux étoient allés , & revenoient encore dépourvus d'argent ainsi que de marchandises. « Etendre le génie des citoyens ,
» *dis-je à ceux que j'étonnois* , n'est-ce
» point le plus précieux trésor d'un Etat ?
» Cette nouveauté présente à mes yeux
» l'image & l'époque de la révolution la
» plus heureuse pour la nation entière.
» En effet un pareil usage la rendra , s'il
» s'y introduit , beaucoup plus florissante ,
» que ne peuvent faire les plus riches
» cargaisons des flottes que l'Amérique lui envoie. Que ne puis-je , tel
» qu'un Camoens , unir les graces de
» L'Odyssée à la magnificence de l'Enéide ,
» de , pour célébrer ce voyage fortuné !
En donnant des louanges , on n'a point le plus souvent pour objet le mérite de celui qu'on loue ; on se propose de blâmer quelque personne qui a du rapport avec celle qui est louée. Deteste-t-on un Ministre ? On exalte pompeusement la clémence du Souverain. On vante la liberté d'une nation , non pas parce

qu'elle est réellement libre, mais parce qu'on veut faire contraster la servitude où gémit la nation voisine. On affecte d'élever un Ministre successeur quoiqu'encore novice, afin que l'éclat dont on environne celui qui gouvernera un jour, éclipse celui qui gouverne actuellement. Quelqu'un, entendant faire un éloge singulier de Titus, dit, *qu'à s'en tenir aux termes du discours, & s'il n'eût pas pénétré les intentions de l'Orateur, il n'auroit pas hésité de croire que le Panégyriste parloit de Néron.* Ce que je dis des louanges est également applicable à la Satyre; on se déchaîna avec fureur contre Fouquet, parce qu'on ne se rappelloit qu'avec horreur la mémoire de Mazarin.

A la Cour on se nuit d'ordinaire sans se haïr; cette pernicieuse maxime est l'explication de tous les mystères les plus incompréhensibles, & le développement de toutes les contradictions.

Un Chinois qui voyageoit en Europe se trouva dans l'antichambre d'un Monarque des plus puissants. Il vit parmi la foule un homme doué d'une physionomie heureuse, couvert d'un superbe habit, décoré de plusieurs marques de distinction, seul, triste & délaissé malgré

son empressement à prévenir tout le monde. *Quel est celui que je vois ?* demanda le Chinois étonné à un Européen ? *C'est*, lui répondit-on, *un des plus grands personnages de tout le Royaume, il a commandé une brillante armée, & il est aujourd'hui Gouverneur d'une des plus vastes Provinces.* Pourquoi, répliqua le Chinois, pourquoi lui tourne-t-on ainsi le dos ? Si la Cour n'a aucune commisération pour lui, qu'elle en ait du moins un peu pour le peuple de son gouvernement, qu'il ne manquera point de traiter avec hauteur, pour se venger du mépris qu'il se souviendra d'avoir essuyé ici.

Parler beaucoup du grand nombre d'affaires qu'on a, c'est prouver évidemment qu'on a peu de talens, & qu'ils sont des plus médiocres. Quand les vrais génies exécutent les entreprises les plus laborieuses, à peine en parlent-ils ? Voici comme Turenne dans une lettre faisoit part d'une des plus signalées victoires qu'il eut remportées : *Les ennemis sont venus nous attaquer, nous les avons battus, Dieu en soit loué ; j'ai eu un peu de peine, je vous souhaite le bon soir, je me mets dans mon lit.*

Rien de plus propre à faire sentir le

ridicule de certains petits esprits qui soupçonnent toujours une grande raison d'état dans les démarches les plus indifférentes du ministère, que ce qui courut imprimé dans une feuille périodique d'Angleterre, lorsque l'Ambassadeur de France différa les fêtes qu'il avoit à donner pour la naissance du Duc de Bourgogne: *Il n'importe ni à l'une ni à l'autre Cour, disoit l'Auteur, que les réjouissances se célèbrent demain, ou que la célébration en soit renvoyée jusqu'à la fin du monde.*

Rien de plus capable de déconcerter la prudence humaine, que les causes de la fortune d'Alberoni, & celles de la disgrâce de Marlbourough. Un ragoût de champignons éleva Alberoni au faite des honneurs; une paire de gands que la Duchesse de Marlbourough refusa à la Reine Anne, & un verre d'eau qu'elle répandit sur la robe de Madame de Mafham, précipitèrent dans la disgrâce la plus marquée l'illustre Marlbourough, qui étoit l'arbitre du destin de l'Europe.

Un Hollandois se trouvant au Japon, censuroit le faste qui lui sembloit régner à la Cour de cet Empire. Le faste, disoit-il, est selon nous une petitesse qui n'affecte que les âmes viles. Celui qui est à la tête de nos

affaires en Hollande n'est pas vain au point de faire quelque cas de ces petits riens qui sçavent séduire tant de monde ; il ne s'en estime pas moins , il en est même plus orgueilleux ; en effet quoique souvent tout son cortège ne soit composé que d'un seul serviteur & d'une seule servante ; quoique confondu avec la populace il aille constamment à pied , son nom n'en est pas moins mêlé avec les noms des plus puissans Monarques dans les plus importantes négociations de l'Europe.

Les grands revers font tomber plusieurs hommes dans un accablant desespoir. L'homme , qui a un esprit & un cœur , tombe ; mais il sçait profiter de sa chute ; elle lui dicte les leçons les plus utiles & les plus sûres pour l'avenir ; les plus sûres , parce qu'elles sont fondées sur l'expérience ; & les plus utiles , parce qu'elles sont les plus sûres.

Nous sommes dans un temps où on ne se fait plus un plaisir du carnage ; que le Ciel nous préserve de faire le mal de sang froid & par des voyes détournées ! veuille ce même Ciel que nous n'imitions point la conduite de Tibere , qui , au rapport de Xiphilin ,

quand il faisoit fournir des alimens à Gallus, vouloit qu'ils fussent de telle nature & en telle quantité qu'ils pussent, non lui donner du plaisir ou lui renouveler les forces, mais seulement l'empêcher de mourir !

Dans la vue d'inspirer à ses concitoyens de l'horreur pour le gouvernement républicain, Hobbes traduisit Thucydide qui dépeint les inconvéniens de cette sorte de constitution. Je ne sçais pas pourquoi les partisans du gouvernement républicain ne traduiroient point Tacite. *Tibere*, dit cet Historien, *ne manifestoit jamais ses sentimens, & ne disoit jamais rien de ce qu'il pensoit. Ses discours étoient si opposés à ses pensées, que ce qu'il souhaitoit le plus, c'étoit toujours ce qu'il sembloit souhaiter le moins. Il paroissoit brûlant de courroux, quand il n'avoit pas la moindre inquiétude ; il avoit l'air tranquille, lorsqu'il étoit agité par les plus violens transports. Il tenoit le langage de la tendresse & de la compassion à ceux qu'il châtoit avec la dernière cruauté ; il parloit avec une dureté inouïe à ceux sur qui il versoit ses grâces. Il regardoit d'un œil favorable ses plus irréconciliables ennemis, comme s'ils*

eussent été ses amis les plus intimes ; tandis qu'il ne laissoit tomber que des regards irrités sur ses amis , qu'on eût dit qu'il ne sçavoit point distinguer de ses ennemis. Sa maxime étoit que le cœur doit être impénétrable. Celui qui devenoit les mouvemens de son ame étoit celui qui lui déplaisoit davantage ; & il fit condamner à la mort plusieurs personnes , à qui il ne pouvoit reprocher d'autre crime que d'avoir eu malheureusement assez d'esprit pour pénétrer son secret. Ainsi pour vivre bien avec Tibere , il étoit nécessaire de réunir deux qualités qui souvent sont incompatibles , une profonde pénétration pour découvrir ses pensées , & une haute prudence pour ne point se vanter de les avoir découvertes. Il faut ici rendre hommage à notre religion , aux maximes qui sont suivies parmi nous , à l'esprit philosophique qui regne , aux mœurs de notre siècle , qui nous prescrivent d'accorder notre amour à ceux à qui nous devons notre obéissance.

Demosthene se glorifioit avec raison de ce que , dans le moment des succès qui arrivoient aux puissances ennemies , on ne l'avoit pas vu comme d'autres , se

promener dans la place publique, la satisfaction peinte sur le front, rendre une main caressante, & d'un ton de congratulation annoncer les heureuses nouvelles du jour, à ceux qui les faisoient passer d'abord dans la Macédoine avec laquelle on étoit en guerre. » Personne ne pourra avancer, *disoit-il*, » qu'au récit des avantages remportés » par nos troupes, j'aie été aperçu pâle, » le, tremblant, inondé de pleurs, » plongé dans la consternation, tel que » ces sacrileges traîtres qui, par leur » perfidie, diffamant la République & » se couvrant d'opprobres eux-mêmes, » ne s'appliquent qu'à exagérer nos » pertes, à déprimer nos triomphes, & » à augurer défavorablement, charmés » de ce qui devoit les attrister, & affligés » de ce qui devoit les réjouir. Qu'auroit ajouté Démosthène à ce tableau, s'il eût voulu dépeindre les excès fanatiques que l'antipatriotisme a causés dans nos villes durant ces dernières guerres ?

En décrivant les mœurs des Gaulois, César étoit surpris, & avoit lieu de s'étonner, de ce que ces peuples délibéroient souvent avec inconsideration sur les objets les plus importants, dès leur pre-

mier entretien, avec un homme qu'ils ne connoissoient point & que le hazard leur avoit fait rencontrer ; imprudence que le repentir suivoit bientôt après. Certains caractères propres & distinctifs des Nations sont indestructibles. Ce que César observoit il y a environ dix-huit siècles, s'est vérifié dans Vendôme par rapport à Alberoni.

La diversité des climats influe beaucoup sur la diversité des mœurs & sur celle de l'organisation. L'éducation peut l'emporter sur l'influence du climat relativement aux mœurs, l'organisation est invariable, d'où je conclus que chaque Nation, bien loin de suivre les modes des pays étrangers, devroit avoir un habillement adopté à l'habitude commune des corps. Tacite, dans les voyages qu'il fit en Allemagne, remarqua que les Germains portoient des habits fermés, parce que les habits ouverts leur paroïssent moins propres à accompagner convenablement la taille avantageuse des peuples septentrionaux *veste stricta & singulos artus exprimente*. Cyrus est loué par Xenophon de ce qu'il s'habilla à la manière des Medes, & de ce qu'il exigea que toute la Noblesse l'i-

mitât ; les habits longs lui sembloient commodes pour cacher les défauts du corps , pour ajoûter à la hauteur d'un homme, & pour le faire paroître plus beau que ne l'est naturellement un Persan.

Quelques-uns trouvent ridicule qu'Homere exalte ses Héros , parce qu'ils agissoient avec dextérité ; que Cornelius-Nepos admire Epaminondas , parce qu'il dansoit avec grace ; que Salluste loue Pompée , parce qu'il sautoit avec adresse. Homere , Cornelius-Nepos , Salluste ne considèrent ces objets que comme des qualités accessoires , qui servoient seulement à relever les qualités essentielles de ces grands hommes. Combien plus ridicules doivent nous paroître ceux qui prodiguent les louanges à certains Héros de nos jours ; Héros par l'accessoire , non par l'essentiel ; héros par leurs manières , & non par leurs actions.

L'ascendant que la Maréchale d'Ancre prit sur l'esprit de Marie de Médicis passa pour un sortilège ; ce n'étoit réellement que le pouvoir qu'ont les ames fortes sur les ames foibles. Aujourd'hui les femmes gouvernent communément les plus grands esprits , de sorte qu'on peut dire avec raison que c'est le moment

où les ames foibles ont du pouvoir sur les ames fortes ; ce pouvoir existe , & ce n'est point au sortilege qu'on l'attribue ; cela prouve que nous sommes plus éclairés que nos Peres , cela prouve encore que nous sommes plus foibles qu'eux.

Une table ruineuse , un jeu outré , des dettes énormes , des domestiques insolents , qui d'un air d'importance vendent la chimérique protection de leurs maîtres , & leur recommandent , sous les belles apparences de la justice & de la compassion , les intérêts des scélérats les plus avérés ; un Secrétaire enfin qui se sert d'un style aussi vuide de sens que plein de phrases , de complimens , & de formules outrageantes : voilà les qualités essentielles qui constituent la plûpart des grands Seigneurs d'aujourd'hui.

Le péril le plus à craindre pour celui qui est emporté continuellement par un tourbillon d'affaires successives , c'est l'excessive envie de montrer de l'esprit. Cette envie tient à la vanité , la vanité est voisine de l'indiscrétion , & l'indiscrétion laisse transpirer les secrets les plus importants. Un homme possédé par

L'envie de montrer de l'esprit ressemble à ce Roi de Lidie , dont Justin fait mention ; il aimoit éperdument sa femme , il en parloit à tout le monde comme de la beauté la plus parfaite qui eût jamais existé , & il la faisoit voir toute nue à ses confidens.

J'ai toujours cru dans mes voyages que les pays où j'étois forcé de monter des mulets ou des chameaux étoient incultes , & je ne me suis jamais trompé. Je ne sçais pas pourquoi le plus souvent les bons établissemens ne viennent qu'après que quelque grand malheur est arrivé. Quelques Payfans obligés de traverser des rochers escarpés & de franchir des précipices , auroient souhaité que leur Souverain eût été dans la nécessité de tenir la même route , & d'y courir même quelque risque : *il ne manqueroit point d'ordonner* , disoient-ils , *qu'on tracât un chemin praticable.*

La preuve la plus convaincante de la grossièreté des Cappadociens , c'est que la liberté leur ait paru insupportable. Si la servitude qu'ils préférèrent étoit cependant de la nature de celle qu'éprouve , selon un Auteur moderne , le canton de l'Italie le plus cultivé & le plus

heureux, leur stupidité apparente seroit la démonstration de leur sagacité réelle; il ne seroit question pour lors que d'un nom stérile qui ne rempliroit point sa signification.

Tacite dit d'Agricola, que chargé de l'administration de l'Etat il sçut donner à sa sagesse la mesure qui lui convenoit, mesure qu'il est si difficile de déterminer, *retinuit, quod est difficillimum, in sapientia modum*; que chargé de faire rentrer dans leurs devoirs les cohortes prétoriennes, il y réussit, de manière qu'il aima mieux donner à entendre par une modération peu imitée qu'il les avoit, non rendues, mais trouvées fidèles, *rarissima moderatione maluit videri invenisse bonos quam fecisse*. Ces deux fragmens seuls suffiroient pour éterniser la réputation de Tacite & d'Agricola.

Je serois inconsolable de ce que Tourreil, Terrasson, Gédoin qui ont honoré le siècle de Louis XIV. sont morts sans nous laisser une traduction de la politique d'Aristote & de la république de Platon ainsi que de ses loix; si le siècle de Louis XV. ne nous présentoit d'autres Gédoin, d'autres Terrasson, d'au-

tres Tourreil capables de nous faire un présent si estimable.

Je n'ai garde de vouloir que le Président de Montesquieu s'occupe à faire des observations sur les écrits des autres : un génie créateur comme le sien est destiné à produire des chefs-d'œuvres originaux pour éclairer le genre humain. Je voudrois seulement qu'un homme de sa Nation, qui auroit un talent décidé, travaillât sous ses yeux à faire des notes politiques sur Polybe pour l'usage des Négociateurs, comme Follard en a fait pour l'usage des guerriers.

Le merveilleux ouvrage d'Ustaritz sur la théorie & sur la pratique du commerce est capable de donner une face nouvelle à toute l'Espagne; la promptitude avec laquelle il a été traduit en Angleterre & en France en garantit l'utilité.

En lisant autrefois dans les écoles les Lettres de Cicéron & celles de Pline, je n'y cherchois que les mots, que les finesse de la latinité : en les lisant aujourd'hui avec la maturité que me donnent l'âge & l'expérience, je m'attache aux choses, à saisir la timidité, la

réserve, les généralités, les équivoques qui frappent dans les lettres de Pline, quoiqu'elles ayent été écrites sous Trajan. J'examine ensuite celles de Cicéron qui ne respirent que la franchise & la liberté, celles même qu'il écrivoit lorsque l'état étoit dans la crise la plus violente. Je compare enfin le style simple, familier, tranquille, égal, modeste, qui caractérise les lettres de Cicéron & celles de ses amis, à l'étiquette, aux formalités, au cérémonial, au néant du commerce épistolaire de nos jours.

Cicéron se troubloit, il est vrai, lorsqu'on lui annonçoit la perte des honneurs, des dignités, des fonctions, du crédit qui l'avoient fait respecter de toute la terre; mais l'inquiétude & l'agitation sont bien plus vives aujourd'hui dans un *Questeur*, qui reçoit une lettre qu'on a commencée trop haut, qu'on n'a point terminée assez bas, dont les deux extrémités sont marquées au coin d'une soumission trop superficielle, c'est-à-dire, qui ne sont pas assez avilissante pour celui qui les écrit... Problème à la solution duquel sera adjugé le prix de l'Académie, la gloire & l'intérêt de l'état demandent

demandent-ils que les lettres adressées aux Questeurs finissent en disant, je suis votre très-humble, &c. ou bien en disant j'ai l'honneur d'être, &c.

Est-il possible que nous soyons réduits à apprendre d'une femme les préceptes les plus admirables de la politique & de la morale ? Une lettre de Madame de Maintenon à la Duchesse de Bourgogne contient en peu de lignes les maximes les plus essentielles qui sont semées dans les immenses volumes des Auteurs anciens & modernes : voici comme elle parle ; écoutons-la, & instruisons-nous.

” Vous ferez malheureuse, si vous
 ” êtes délicate en amitié ; c'est un com-
 ” merce où l'on doit mettre du sien ;
 ” n'examinez point si ces droits sont
 ” fondés, ils sont établis, cela doit vous
 ” suffire. . . . Parlez, écrivez, agissez
 ” comme si vous étiez devant mille
 ” témoins ; comptez que tôt ou tard
 ” tout se sçait ; il est très-dangereux
 ” d'écrire, ne confiez rien de ce qui pour-
 ” roit vous nuire, s'il étoit répété, on
 ” ne garde qu'un temps les secrets qu'on
 ” garde le plus. La Cour est le pays du
 Oïdobre.

» mystère & de l'indiscrétion ; on y
» trouve l'adoucissement de ses peines
» & de sa servitude dans le pouvoir
» qu'on a de rendre service, & de faire
» des heureux. . . . Aimez tous vos Pa-
» rens, mais que la France soit votre
» seule Patrie ; évitez de mettre par-
» tout de l'esprit ; en montrer trop ,
» c'est humilier ceux qui en ont peu ;
» l'esprit prodigué nous attire la haine
» de la multitude , & le mépris des
» Sages.

Est-il possible que le discours d'un Roi pour ainsi-dire encore enfant doive servir de modèle aux discours des plus sages Rois. Rien de plus grand, de plus majestueux , de plus humain que la réponse faite par Edouard sixième à l'Ambassadeur de France, quand au nom du Roi son maître. Celui-ci lui présenta le collier de l'Ordre de Saint Michel , & lui parla des affaires du temps ; *je remercie mon bon frere*, dit Edouard, *de l'Ordre qu'il m'envoie & de l'assurance qu'il me donne de son amitié, dont je ferai toujours beaucoup de cas. Quant aux bruits publics, on ne doit ni les écouter trop aisément, ni refuser opiniâtement*

de les écouter; il est également dangereux de trop croire en cette matière, & de ne croire pas assez. Pour ce qui est des différends qui pourroient survenir entre nous, je serai toujours plus porté à les accommoder selon les conseils de la raison, qu'à les décider par la force des armes, à moins que mon honneur compromis ne me fasse employer ce dernier moyen. Burnet, tome 2, p. 450.

Nous ne nous serions point lassés d'être les interprètes de la production anonyme que nous venons de traduire; si ce que nous exposons ici étoit un Poëme, nous finirions par les paroles qui font le commencement de l'Odyssée:

Dic mihi Musa virum. . . .

Qui mores hominum multorum vidit. . .

Muse, apprenez-nous le nom de l'homme distingué à qui nous sommes redevable de tant d'observations, d'autant plus utiles qu'elles paroissent avoir été faites sans aucune contention d'esprit, & n'en demander aucune pour être entendues.

Sibi quivis

Speret idem, sudet multum

Ausus idem. . . .

Gij

Ce ne font ni des définitions arides, ni des descriptions vagues ; l'Auteur qui nous promet la suite de ces réflexions, & que nous prions de nous tenir sa parole, définit moins qu'il ne décrit. Peu de préceptes, beaucoup d'exemples, une imagination féconde dirigée par un jugement lumineux. Nous croyons que son ouvrage pourroit être lu avec quelque fruit, nous sommes persuadés qu'on le lira avec beaucoup de plaisir.



L E T T R E

*AUX Auteurs du JournalÉtranger
sur le premier & le troisième ex-
trait du Journal d'Août der-
nier.*

Nous ne devrions jamais faire part au Public des lettres qui nous sont écrites par des François sur les matières de notre Journal ; mais celle que nous donnons ici nous a été adressée par une personne d'un nom si distingué, d'un caractère si respectable, & d'un zèle si connu pour tout ce qui s'appelle sciences relevées, que nous croirions manquer aux égards & à la considération qui sont dûs à la naissance & au mérite, si nous ne nous en faisons pas honneur : la voici telle que nous l'avons re-

Gij

que, nous n'y avons pas changé un mot.

AYANT lû, Messieurs, dans votre Journal du mois d'Août dernier l'extrait du système de M. le Comte Barbieri sur l'ame des bêtes, j'ai été surpris de ses détours pour dissimuler l'obligation de leur reconnoître une ame plus que possible, mais actuelle, d'une substance immatérielle, ou incorporelle incorruptible, absolument distincte du corps & indestructible à sa séparation même, par d'autre puissance que celle du Créateur qui l'anéantit alors, après l'avoir unie en la créant.

Par la crainte mal fondée de nuire au dogme de l'immortalité de l'ame humaine, & par le défaut de scrupule pour contredire des textes sacrés & des passages décisifs des SS. PP., qu'il a peut-être ignorés, ou par quelque autre motif inconnu, ne supposer aux bêtes en place d'une telle ame, qu'une ame spirituelle en possibilité, non en réalité, créable, mais créée, néanmoins active & passive jusqu'à recevoir à l'occasion des objets, par l'action divine, les mêmes impressions, que par son existence multi-

pliée en chaque corps de brute, comme si Dieu ne le feroit agir sans ce moyen purement idéal; n'est-ce pas appliquer le miraculisme au néant même? N'en viendrait-on point à dire, que Dieu agit pareillement sur le corps humain par une ame purement possible, ou du moins qui existante, n'y réside pas plus que ce corps en différens endroits tout à la fois? Ne le supposeroit-on pas encore plus aisément & hardiment, qu'on n'a caractérisé l'homme comme la bête, de marionnette divine? N'est-il point aussi dangereux de favoriser ainsi l'opinion du miraculisme, que de l'automatisme?

Sans examiner les inconvéniens où votre excellent extrait m'a découvert que M. Barbieri se jette, en répondant selon son système, aux difficultés publiées en divers temps & lieux pour & contre l'animation des bêtes, & sur l'action mutuelle de l'ame & du corps, sur les idées humaines & sur les molécules organiques; je me contente de vous observer qu'il gagneroit, ainsi que les lecteurs de son ouvrage & de votre extrait, à lire dans les Ephemerides cosmographiques de 1754. cinq paragra-

phes qui en dissertent avec précision & sagesse; c'est ce que j'ai éprouvé en les lisant à l'occasion d'une lettre de leur Auteur, publiée au Mercure d'Août 1754, page 120 jusqu'à 132.

Ces articles établissent philosophiquement & théologiquement la convenance d'admettre dans les bêtes une ame vivante & mouvante, qui existe par création, & périt, en se séparant du corps uni, par annihilation divine: un Philosophe, un Chrétien, un Théologien surtout, ne doit pas hésiter entre les divers systèmes & ce principe qui sauve tous les inconvéniens, & résout toutes les difficultés, étant d'ailleurs autorisé par des raisonnemens fort énergiques, par un chapitre entier du quatrième livre des Dialogues de Saint Grégoire le Grand, dont un passage bien décisif est rapporté, page 51; & par plusieurs textes sacrés exposés, page 52, auxquels tout au moins le verset 9. du chap. 47. d'Ezéchiel, peut être ajouté.

Les mêmes questions & objections, & bien d'autres, étant résolues ou éclaircies, fort différemment que dans le traité de M. Barbieri, le meilleur conseil à donner, après avoir fait si bien connoître

tre son système, c'est de consulter dans ces Ephémérides, que debite Durand, un de vos Libraires, ces articles qui forment un abrégé de saine métaphisique : n'étant point nécessaire pour comprendre en son étendue la doctrine approuvée qui y est répandue, d'être préalablement instruit du plan de l'Univers, ni du système universel de physique, qu'a publié le même Auteur pour manifester dans la nature le minimum de mouvement & la simplicité plus que la moindre quantité d'action, ou enfin pour servir la Religion même, autant que les sciences contre les diverses hypothèses & fictions, qui favorisent la frivolité, le scepticisme & l'irréligion.

Cette dernière intention se manifeste trop bien dans votre Journal, pour n'y pas publier cette lettre que la même vue m'engage d'écrire, & pour ne pas agréer d'observer que le Chevalier Adami, qui pense bien mieux que M. Barbieri sur les bêtes, n'avance rien de neuf, & que de fort plausible dans sa démonstration de l'existence de Dieu, dont j'ai admiré votre extrait, en affirmant que tous les corps se meuvent dans une espace qui n'est point incréé : car c'est une intime

conséquence de la doctrine de l'Auteur de ces éphemerides qui l'a, je le croirois, puisée dans les soliloques de Saint Augustin & dans les élévations d'un Pere moderne de l'Eglise, si elle n'a été dictée par la liaison systématique des vérités qui découlent de l'idée de Dieu exactement suivie dans l'ordre théologique, ou seulement philosophique.

Dieu, pour former le monde & ce qui y est contenu, n'a pas plus trouvé un espace que de la matière, mais certainement a créé l'un & l'autre pour sa formation, & notamment l'espace avant de produire aucune créature même spirituelle, étant essentiellement le seul être existant nécessairement & sans espace ni lieu, & sans en avoir besoin, plus que de toutes les autres choses créées qu'il pourroit anéantir. En ce cas d'anéantissement général, qu'il n'est pas illicite en Philosophe de supposer un instant, comme au Chrétien de le craindre, que resteroit-il ? Dieu seul. Il n'y auroit plus ni espace, ni mouvement, ni temps, ni créature spirituelle, ni aucune matière de même qu'il n'y en avoit point avant toute création ; c'est ce qu'à la terreur des Spinozistes

& des Neutoniens, j'ai lû en plusieurs endroits des Ephemerides cosmographiques.

S'il faut définir cet espace créé & limité, où le monde, selon le système & le tableau brancatien, a été formé comme un globe immense, composé de couches d'éther sans autre mélange que d'électre, pour sa fluidité & sa transparence, qui, comprimées & comprimées graduellement en circonvolution vers son point central, compriment en tous sens; ou en circonscription le volume de tous les astres, mais inégalement de divers côtés & en différentes divisions de leur atmosphère, à proportion que sur ce fluide ambiant & intermoyen plus ou moins résistant, ou cessible, & stable à moins d'en être déplacé, ils exercent l'électricité d'un côté dans la sphere de leur radiation par la réaction des rayons solaires, & par leur interception à l'opposite, la desélectricité, dans l'étendue de leur ombre; je rapporterai ici une partie de la notte qui se trouve à la page 67 & 68 du tome de 1754.

» Un espace vuide de toute matière
» étant incorporel & immatériel; sans

» être spirituel , l'immatérialité ne com-
» porte pas d'être spirituel , mais d'être
» sans matière : le contraire de la ma-
» térialité , c'est l'immatérialité plutôt
» que la spiritualité qui a pour contraire
» l'extension , la composition , la divi-
» sibilité & la corruptibilité. »

J'infere de ce passage & de plusieurs autres plus formels , que cet espace qui ne peut exister sans que Dieu l'ait créé est une étendue immobile , limitée quoiqu'immense , & plus ou moins extensible par le Créateur , divisible mentalement , immatérielle & incorporelle , mais distinctible , pénétrable & occupable par les atômes , les globules , les molécules & les volumes de matière , qui en forment un plus ou moins plein en diverses régions , selon leur mobilité & leur compression modifiée par l'électrisation , ou la déélectrisation graduelle des corps affectés de la lumière.

Après vous avoir informé aussi que l'article de l'action mutuelle de l'ame & du corps présente du neuf & du lumineux sur le mouvement vital , dont vous avez analysé un traité fort curieux , je finis en vous assurant de mon estime pour vos travaux & pour vos per-

sonnes, & que j'ai l'honneur d'être,
&c.

A Paris, ce 20 Septembre. 1754.

Suite des Mémoires d'Elizabeth. (a)

UN mélange fréquent de galanterie & de dévotion, paroît plus naturel aux peuples du Midi que du Nord de l'Europe. La même chaleur d'imagination a pû produire chez ceux-la deux effets différens, que le cœur réunit souvent & confond quelquefois ensemble. Dans ces heureux climats plus que partout ailleurs.

On trouve avec le Ciel des accommodemens. Le génie Anglois, plus tranchant & toujours décidé, connoît peu cet alliage : & la Religion Protestante en diminuant le nombre des œuvres méritoires semble avoir annéanti les compensations. *Un poco di bene, un poco di male.* Cette maxime d'un si grand usage chez quel-

(a) Voyez le Journal précédent Août 1754. pag. 28. & suivantes.

ques nations n'est guère pratiquée en Angleterre. Si le joug incommode on y trouve plus court de le secouer que de l'adoucir.

Elizabeth ne fut jamais une Protestante rigide, sa dévotion douce & liante sçavoit fort bien se concilier avec les petites foiblesses de l'humanité. Pendant qu'elle donnoit à son amant sa flotte & son armée à commander contre les Espagnols. (a) Elle composoit une prière très-édifiante qui devoit être recitée tous les jours sur chaque vaisseau, & une autre à son usage particulier, aussi pour le succès de cette entreprise. Cette dernière est rapportée dans nos Mémoires. (b) Nous traduirons ici la lettre originale de Robert Cecil, Secrétaire d'Etat, (c) au Comte d'Essex, en lui envoyant cette prière.

Ce Ministre & son pere étoient les

(a) En 1596. on trouvera dans l'Histoire d'Angleterre le détail de cette expédition. L'exploit le plus considérable fut la prise de Cadix que les vainqueurs abandonnèrent après y avoir mis le feu.

(b) Mémoires d'Elizabeth tom. II. pag. 18.

(c) Fils du Grand Trésorier Guillaume Cecil Lord Burghley.

deux plus grands & plus dangereux ennemis du Comte. Jaloux de sa faveur ils travailloient sans cesse à la détruire, & ils y trouvoient, par malheur, une grande facilité dans le caractère de ce favori entêté de la guerre, & formant toujours des projets d'expéditions & de voyages; jamais Chevalier errant n'eût plus de penchant à courir les aventures. Cette extrême passion pour le service militaire n'étoit point du goût de la Reine; l'amour propre un peu délicat ne fait pas toujours illusion: & dans les affaires de cœur il éclaire souvent sur des vérités tristes. Elizabeth ne voyoit donc dans les inclinations martiales du Comte d'Essex, qu'un très-grand désir de s'éloigner d'elle, de commander & d'acquérir un surcroît de crédit & de réputation, sous le prétexte usé de la défense de l'Etat, de l'honneur de la nation & de la gloire de la Reine.

Instruits de ces dispositions, les Ministres n'avoient garde de s'opposer aux entreprises lointaines & hasardeuses du favori. Sûrs de gagner par leur assiduité, le terrain qu'il alloit perdre par son absence, ils ne craignoient point son retour. S'il échouoit c'étoit sa ruine; s'il revenoit vainqueur, idole du peuple &

des soldats , enyvré de la vapeur populaire , il ne pouvoit manquer d'être hai à la Cour , craint de la Reine même , & tôt ou tard perdu sans ressource.

C'étoit avec des intentions si amicales que le Secrétaire Cecil adressoit au Comte d'Essex (*comme en bonne fortune*) la priere de sa Maîtresse pour le succès de son expédition. On trouvera dans cette lettre le vrai caractère d'un courtisan flâteur & hypocrite ; peut-être aussi ne sera-t-on pas fâché de voir un échantillon du style épistolaire de ce Ministre si célèbre. C'est pour en conserver l'*originalité* que nous nous renfermons dans une traduction purement littérale.

Mon très-bon Seigneur,

» Je vous envoie ci-inclus un digne
» encouragement pour vous ; mais qui
» nous laisse ici une extrême consolation,
» car il n'est rien de si agréable à l'oreille
» du Tout-Puissant que la priere ; aucune
» priere plus efficace que celle des
» personnes qui en approchent davantage
» par leur nature & leur puissance ,
» ni aucun être qui approche autant de
» sa place & de son essence qu'un ame

„ céleste dans un corps auguste ; & com-
 „ me sa divine Majesté a un œil plus par-
 „ ticulierement attaché sur les actions
 „ des Princes , aussi a-t-elle sans doute
 „ une oreille plus favorable pour écou-
 „ ter leurs prières. Partez donc Milord ,
 „ plein de consolation & de confiance
 „ dans celles de la Reine , ayant vos
 „ voiles enflées de son souffle céleste , au
 „ lieu de vent en poupe , vous nous lais-
 „ sez en elle la prudence pour la sûreté
 „ de l'Etat & la piété (qui est une gran-
 „ de richesse) parfaitement unies dans
 „ son sein Royal..... Si j'ose
 „ vous en faire part ce n'est pas qu'on me
 „ l'ait confié, ce papier m'est tombé entre
 „ les mains par un pur hazard : je pour-
 „ rois à peine me justifier d'y avoir jetté
 „ les yeux , beaucoup moins d'en avoir
 „ pris copie , ayez donc égard à ma posi-
 „ tion , je ne demande que le silence
 „ pour prix de ma hardiesse , & vous me
 „ trouverez toujours , de votre gran-
 „ deur , le très-humble à vous faire ser-
 „ vice. «

Voilà bien du patelinage. Il paroît
 que ce jargon bigot & emphatique étoit
 le ton dominant à la Cour d'Elizabeth.

Plusieurs autres lettres des Seigneurs les plus à la mode sont écrites du même stile , & ils'y mêle souvent de la pédanterie. Aux citations de l'Ecriture se joignent des phrases latines , souvent même du Grec. Les lettres du Comte d'Essex ne sont pas exemptes de ce défaut , qui n'en étoit pas un au goût de ce tems-là ; & jusqu'à une femme (Mylady Bacon) (a) surchargeoit les sciences de ces deux sortes d'éruditions. Enfin son fils lui-même , le grand Bacon (b) sçut triompher des erreurs de son siècle , mais non pas du faux goût qui régnoit alors dans l'éloquence. Le style de ses lettres en général est empoulé , métaphorique , hérissé de *concetti* , en un mot celui de son tems.

Les espérances des Cecils ne furent point trompées. Le Comte après avoir pris Cadix & fait plusieurs descentes sur les côtes d'Espagne , revint triomphant à la Cour , au milieu des acclamations & des vœux du peuple de Londres. La Cour pensoit différemment. On comptoit pour rien des exploits qui n'avoient rien

(a) Anne Cook , veuve de Nicolas , mere d'Antoine & de François Bacon. Voyez le Journal précédent . pag. 36. à la note.

(b) François.

produit. Le public admiroit, mais le Conseil calculoit. Le principal objet de ce grand armement avoit été la prise de la flotte des Indes. On reprochoit au Comte de ne l'avoir point rempli. Les Ministres prirent la Reine par son foible, qui étoit l'avarice. Elle ne vit plus que ce qu'il lui en coutoit, & le Comte fut mal reçu.

Ce ne fut pas le seul inconvénient qui résulta contre lui de l'entreprise de Cadix. L'Amiral *Hawood* & le Chevalier *Walter Raleigh* s'attribuèrent tout l'honneur du combat naval, qui avoit précédé & facilité la prise de cette Ville, & ce fut l'origine d'une haine immortelle entre eux & le Comte d'Essex. Ils se joignirent aux Cecils & au Lord Cobham, & ce parti formé contre le favori n'eut plus d'autre objet que sa perte.

Une si facheuse expérience ne le rendit pas plus sage : rétablis peu-à-peu dans les bonnes grâces de la Reine, à peine eut-il repris son ancien ascendant qu'il proposa une nouvelle expédition. (a)

Les mêmes causes produisirent encore les mêmes effets, & les galions manqués

(a) En 1697. elle se réduisit à prendre & piller les Isles *Terceres* ou des *Açores*, qu'il fallut ensuite abandonner.

une seconde fois augmentèrent le dégoût & la mauvaise humeur de la Reine. Elle avoit compté d'être dédommée avec usure des dépenses de l'armement; obligée de les supporter en pure perte, son chagrin retomba sur l'auteur & le Chef de cet entreprise.

C'étoit sa destinée de regagner par ses agrémens, tout ce qu'il perdoit par ses imprudences; (a) parvenu de nouveau au comble de la faveur, ses galantries même ne pûrent l'en faire déchoir. Il avoit déjà été accusé de plus d'une foiblesse en ce genre, & la Reine en lui marquant son indignation de ses petits écarts, n'avoit jamais manqué de faire servir à sa jalousie le voile des mœurs & de la Religion Ce ton en imposoit. Il devint celui de tout le monde, & nous trouvons

(a) Il paroît que sa méthode étoit de bouder & de garder la chambre lorsqu'il étoit mécontent. Elizabeth s'accoutumoit difficilement à ne plus le voir. Nous trouvons même dans nos Mémoires tome II. pag. 282. Le détail singulier d'une de ces brouilleries. M. White écrit de la Cour à un ami, qu'elle avoit fini par des entrevûes fort mystérieuses; & que le Comte, après avoir gardé le lit une partie de la journée, alloit tous les soirs secrètement chez la Reine.

à ce sujet (a) une lettre singulière de Milady Bacon, au Comte d'Essex. On lui imputoit d'avoir renoué son ancien commerce avec une Dame des plus distinguées de la Cour. C'est un vrai sermon sur la chasteté. Le caractère de la prudence y est empreint fortement dans ces propres mots sur la personne soupçonnée, *plaise au Seigneur, s'écrie la savante bigotte, de la corriger promptement par sa grace, ou de la retrancher de ce monde avant qu'elle soit cause de quelque grand malheur.* A l'appui de ce souhait charitable viennent les textes sacrés contre les Adultères & les Fornicateurs. Le latin, le grec même ornent & terminent cet Epître; le Comte d'Essex y répond avec beaucoup de douceur & d'humilité; mais se conformant à ce style, il cite tour-à-tour Plutarque & l'Evangile; & sans nier le passé, qui sans doute étoit trop public, il se défend ainsi de la nouvelle imputation. *Je proteste devant Dieu que celle-ci est fausse & injuste, & que depuis mon départ d'Angleterre pour l'Espagne, (b) je suis libre de toute accusation*

(a) Mém. d'Elizabeth. Tom. II. pag. 218. & suiv.

(b) Le voyage de Cadix en 1595.

d'incontinence avec aucune femme qui vive.

Si ces protestations étoient sincères , les résolutions ne furent pas durables. Mademoiselle Bridges , l'une des filles d'honneur de la Reine (*a*) fut trop au gré du favori , & il lui plût trop à son tour pour qu'on ne s'en apperçut point dans une Cour aussi jalouse. Le Comte souffrit moins de cette découverte que l'objet de sa nouvelle passion. La Reine la traita fort mal de paroles & s'emporta même jusqu'à la frapper (*b*). La pauvre Bridges & une de ses compagnes furent chassées de la Cour ; mais ce ne fut que pour trois jours (*c*) & il ne paroît pas que leur disgrâce ait eu des suites plus fâcheuses.

C'étoit au milieu de ces petites intrigues que le favori soutenoit dans le

(*a*) *Qui mangeoient des tranches de beuf à leur déjeuner* , dit l'Auteur de la chronique des Rois d'Angleterre. Cette circonstance puérile en soi a été remarquée par plusieurs Ecrivains Anglois pour peindre les mœurs simples & les goûts peu raffinés de ce temps-là.

(*b*) Mémoires d'Elizabeth , tome II. page 380.

(*c*) Lettres de Sidney , tome II , page 38 & 39.

conseil le poids des affaires & les efforts d'un grand parti conjuré contre lui. Le grand Trésorier Lord Burghley vouloit la paix avec l'Espagne : le Comte, toujours avide de guerre, s'y opposoit vivement (a) ; la dispute s'échauffa, & le vieux Ministre trouvant sous sa main une Bible lui montra du doigt ce passage du Psaume 55. v. 23. *Les hommes altérés de sang ne vivront point la moitié de leurs jours.* Prédiction trop justifiée par l'événement.

Mais avant d'arriver à la catastrophe d'une vie si brillante, le Comte d'Essex avoit encore plus d'un incident à éprouver. Il en est peu d'aussi singulier que celui qu'il essuya en 1598. & dont nous allons traduire le détail (b).

» La contestation au sujet de la paix
 » fut bientôt suivie d'une autre sur le
 » choix d'un Lord député d'Irlande. (c)

(a) Il écrivit à ce sujet une éloquente apologie adressée à son ami Antoine Bacon, & qui a été depuis insérée dans les dernières éditions des ouvrages du Chancelier de ce nom.

(b) Mémoires d'Elizabeth, tome II. page 184.

(c) C'est-à-dire, celui qui gouverne ce Royaume à la place ou en la l'absence du Vîce-Roi, ou Lord Lieutenant.

» Elle s'anima au point de produire une
» querelle très-vive entre la Reine &
» le Comte d'Essex accompagnée de
» marques de ressentiment peu ordi-
» naires entre un Souverain & un Su-
» jet. Les témoins étoient l'Amiral
» Howard , le Secrétaire d'Etat Cecil &
» le Chevalier Windebank Secrétaire du
» cabinet. La Reine étoit portée à confier
» l'administration de l'Irlande au Che-
» valier Guillaume Knollis oncle du Com-
» te (a) ; mais celui-ci se déclara avec
» beaucoup d'obstination pour le Che-
» valier George Carew , dans le dessein
» de l'éloigner adroitement de la Cour ;
» & s'apercevant que son avis ne fai-
» soit aucune impression sur sa Ma-
» jesté , il lui tourna le dos avec un
» air de mépris. Elle en fut outrée à
» un tel excès qu'elle donna au Comte
» un coup de poingt sur l'oreille & l'en-
» voya *se faire pendre*. Son premier
» mouvement fut de porter la main à
» l'épée ; & l'Amiral s'étant mis entre-

(a) Frere de sa mere *Lettice Knollis* , alors
Douairiere du fameux Robert Dudley Comte
de Leycester qu'elle avoit épousé en secondes
nôces. Leur Pere François Knollis étoit Che-
valier de la Jarretièrs.

deux ,

» deux, le Comte jura qu'il ne pou-
 » voit, ni ne vouloit digérer cet affront,
 » & qu'il ne l'auroit pas souffert *même*
 » de *Henri VIII*. Retiré de la Cour,
 » il témoigna hautement la plus ferme
 » résolution de n'y plus retourner. Nous
 » trouvons à cette occasion une lettre
 » curieuse du Garde des Sceaux *Egerton*
 » avec la réponse du Comte.

Le but du premier étoit d'engager
 l'autre à retourner à la Cour. Celui-ci
 persistoit, du moins en apparence, dans
 son ressentiment, (& peut-être ne son-
 geoit-il qu'à faire payer plus cher son
 retour). Ici le courtisan ne cède point
 au Magistrat en éloquence & en éru-
 dition. Senéque, Tacite sont souvent
 cités, & leurs passages très-bien maniés
 de part & d'autre. Enfin, c'est un af-
 fait de morale & de politique. Je sup-
 » porte patiemment, répondoit le Com-
 » te au Garde des Sceaux, mais je sens
 » vivement tout ce qui m'est arrivé :
 » quoi donc ! après avoir essuyé la plus
 » vile des indignités, la Religion m'or-
 » donneroit de m'abaisser encore à des
 » soumissions : Dieu l'exigeroit-il ? Se-
 » roit-ce une impiété que de m'y re-
 » fuser ? Quoi ! les Princes seroient-ils

Octobre.

H

„ donc infaillibles ? Ne ſçauroient-ils
 „ jamais avoir tort vis-à-vis de leurs
 „ Sujets ? Eſt-il ſur la terre quelque
 „ Puiffance, ou quelque autorité ſans
 „ bornes ? Pardonnez , pardonnez My-
 „ lord ! je ne puis ſouſcrire à de tels
 „ principes. Que l'inſenſé dont parle
 „ Salomon reçoive en riant le coup qui
 „ le frappe ! que ceux qui , auprès des
 „ Princes , recherchent uniquement le
 „ profit , ſe montrent inſenſibles aux
 „ injures des Princes ! que ceux qui ne
 „ croient point un Etre infiniment
 „ puiffant dans les Cieux , admettent
 „ un pouvoir infiniment abſolu ſur la
 „ terre ! Pour moi , l'on m'a fait tort ,
 „ je le ſens ; ma cauſe eſt bonne , je
 „ le ſçais ; & quoiqu'il puiſſe m'arriver ,
 „ toutes les puiffances de la terre ne
 „ ſçauroient jamais avoir plus de force
 „ & de conſtance pour m'opprimer , que
 „ j'en aurai à tout ſouffrir de leur in-
 „ juſtice.

La Comteſſe de Leyceſter (a) mère
 du favori étoit depuis long-temps retirée
 à la campagne : ayant appris conſulé-

(a) Voyez ci-deſſus , page 168 , aux no-
 tes.

ment & la querelle & la disgrâce, elle écrivit à son fils une lettre fort tendre. (b) On y reconnoîtra peut-être avec plaisir le génie de son sexe. Après avoir marqué à ce cher fils toute son inquiétude & sa curiosité sur cette aventure, elle paroît se rassurer & termine ainsi cette lettre. » Si vous avez affaire
 » à des hommes, je m'en fie à votre
 » courage; si c'est avec des femmes,
 » vous avez passé déjà si souvent par
 » les piques, & de si bonne grace, que
 » vous sçavez bien comment vous en
 » tirer.

Elizabeth, de son côté, témoignoit hautement son indignation contre le Comte d'Essex. Elle l'accusoit même de fautes assez graves dans la conduite des affaires, & menaçoit de sa disgrâce tous ceux qui lui resteroient attachés :
 „ mais tous ces discours, lui écrivoit le
 „ Chevalier Knollis, n'ont, je crois,
 „ d'autre objet que de vous réduire à parlementer : & si vous pouvez faire une
 „ bonne paix, quant à l'essentiel, je

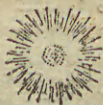
(b) Elle l'appelle, *mon doux Robin* ; c'est un diminutif de Robert, qui étoit son nom de Baptême.

„ vous conjure de ne point vous arrê-
„ ter à la forme du traité.

Nous ne voyons pas trop comment cette paix se fit à la fin. Il paroît seulement que cette brouillerie fut la plus longue, & que la retraite du Comte dura plusieurs mois; que, ni les instances de toute sa famille, ni l'événement si intéressant pour lui, de la mort du grand Trésorier, (a) ne pûrent le résoudre à de certaines soumissions. Enfin, soit que la Reine se fût relâchée de ses prétentions, soit qu'il eût rabatu des siennes, une lettre de son rival, le Secrétaire Cecil, nous apprend que le favori étoit rentré en grace dès le mois d'Octobre, & que tout étoit de nouveau très-bien arrangé.

La conclusion de cet Extrait se trouvera dans le Journal suivant.

(a) Le 4. Août 1598.



LETTRE de M. Stadel , Apoticaire à Giengen en Souabe , dans laquelle il décrit un Chevreuil , qui au lieu de bois porte sur la tête une excrescence en forme de perruque.

LE Chevreuil dont je vous envoie la figure a été élevé & aprivoisé dans le Château d'Oberechingen , appartenant au Baron de Trazberg. Dès que cet animal eut grandi à un certain point , il devint très à craindre pour les Dames , de sorte que pour éviter des accidents fâcheux , le Maître du Château , se vit obligé de le faire couper , ce qui procura la tranquillité que l'on souhaitoit : mais comme l'opération avoit été faite précisément dans le tems où le Chevreuil pouvoit son premier bois , qui même avoit déjà deux pouces de hauteur , la croissance de ce bois fut arrêtée , & il se forma des deux bouts sortis déjà de la tête , une excrescence bouclée , membraneuse , velue & semblable à une perruque accommodée avec soin. Quoique

Hij

cette excrescence couvre les deux côtés de la tête, les boucles qui la composent ne sont attachées nulle part à la peau, mais tiennent uniquement aux deux petits bouts de bois, dont il a été parlé. Sur le front & entre les deux oreilles les boucles de l'excrescence sont très-fines, & forment au sommet de la tête une raye de séparation que l'art ne sçauroit mieux faire.

Ce Chevreuil singulier mange du froment, des fruits & tout ce qui est fait de farine. La boisson qu'il aime le mieux & qu'il boit communément est de la biere blanche. Quoiqu'il ne mange jamais de viande, il avale avec beaucoup d'avidité les boucles de son excrescence quand il peut en faire tomber quelques-unes en se frottant, & celles qu'il perd ainsi sont remplacées dans le tems que les autres animaux de cette espèce ont coutume de pousser leur bois, c'est-à-dire, au Printems.

La correspondance des parties génitales de ces animaux avec la croissance de leur bois, que l'on remarque aussi dans les cerfs, est une chose très-remarquable, & M. Doebel a déjà observé dans son ouvrage Allemand, intitulé

la Pratique des Chasseurs : » Qu'un cerf
 » qui a été blessé aux parties génitales
 » est appelé *Kum morer*, *Penard*, &
 » que l'expérience a fait voir que des
 » cerfs blessés ainsi ne peuvent jamais
 » quitter leur bois & en pousser un au-
 » tre, mais qu'à sa place il leur vient
 » une excrescence extraordinaire. « En
 faisant outre cela attention au tems où la
 nature forme tous les ans les bois nou-
 veaux des cerfs & des chevreuils, on
 trouve que ces bois étant parvenus à
 leur perfection, ce qui arrive au mois de
 Septembre, la meilleure partie du sang
 de ces animaux est employée à la propa-
 gation de leur espèce; & que leur na-
 ture ayant été affoiblie par-là & par la
 disette des fourrages en hiver ils perdent
 ces mêmes bois au mois d'Avril. Mais
 dès qu'un de ces animaux a été rendu
 impuissant, soit à dessein, soit par hazard,
 les humeurs continuent en effet de sui-
 vre leur direction naturelle, quoique la
 nature n'ait plus la force d'achever en-
 tièrement son ouvrage.

Cette lettre ayant été communiquée à
 M. Ridinger d'Augsbourg, excellent
 Peintre d'animaux & bon naturaliste,
 il répondit que la figure de ce Chevreuil

en question lui avoit déjà été envoyée le 17. Septembre de l'année 1751. & qu'il n'avoit rien à ajouter aux remarques de M. Stadel, sinon qu'il croyoit que la substance fine & capillaire, qui compose l'excroissance, dont il a été parlé, n'étoit autre chose que cette espèce d'écorce, qui couvre le bois des cerfs, aussi bien que celui des Chevreuils, jusqu'à ce qu'ils aient pris leur parfaite consistance. Cette écorce, continue-t-il, est d'un gris bleuâtre & d'une texture membraneuse très-subtile. Je pense que la nature l'a destinée à garantir le bois de l'air, qui en le séchant trop l'empêcheroit de parvenir à sa grandeur naturelle; je crois de plus que cette membrane fine reçoit la matière de son accroissement par des conduits différents de ceux qui donnent passage à la matière, dont se forme le bois. Il est remarquable dans ces excroissances des Chevreuils, (car M. Ridinger en possède deux autres, qui viennent d'animaux non-coupés, mais blessés apparemment aux parties génitales,) qu'elles ne s'endurcissent jamais inférieurement, & qu'à la fin elles commencent à se pourrir en dedans, ce qui ordinairement est suivi

de la mort de l'animal ; au reste il arrive que quelques-unes de ces boucles qui sont en forme de perles ou de poires se trouvent réunies , mais ordinairement on les voit couchées séparément les unes sur les autres , mais toutes sont couvertes de cette peau velue que nos chasseurs appellent la barbe ; & il est constant que les animaux qui portent des excrescences semblables en mangent avidement les boucles quand elles viennent à tomber. Quand aux Cerfs je ne sçais pas qu'on leur ait jamais trouvé des excrescences pareilles à celle que M. Stadel a décrite.



*HERRN Joh. Heinrich Gottlobs
von Justi Neue Wahrheiten zum
Vortheil der Naturkunde und
des gesellschaftlichen Lebens der
Menschen.*

NOUVELLES vérités publiées
à l'avantage de la Physique &
de la vie *sociale* des hommes,
par M. Jean Henri Gottlob de
Justi. Première partie pour les
mois de Janvier & de Février
1754. A Leipzig, chez Bernard-
Christophe Breitkopf.

MONSIEUR de Justi, d'abord Avocat à Sunger-Hausen, petite ville en Thuringues, ensuite Conseiller de la Duchesse Douairière de Saxe-Eisenach, commença à se faire connoître en Allemagne par un ouvrage périodique, qu'il publia sous le titre d'*Amusemens de la raison*. Il y travailloit encore lorsqu'en

1747. il composa sa dissertation contre les Monades , qui remporta le prix dans l'Académie de Berlin, & fit passer son nom chez les nations étrangères. Cette dissertation bien accueillie & imprimée en Allemand & en François , ne fournit-elle pas une preuve incontestable contre ceux qui affectent d'accuser les Philosophes d'Allemagne , sans exception, de suivre aveuglément les principes du célèbre Baron de Leibnitz ? Le Génie étendu de M. de Justi se trouvant trop resserré dans des bornes aussi étroites que celles du lieu de son séjour, il le quitta pour se rendre à Vienne , où , après qu'il eut embrassé la Religion Catholique , l'Impératrice Reine lui conféra la chaire d'éloquence Allemande dans le Collège Thérésien , fondé par cette Princesse , & l'annoblit par la suite. Un esprit orné de belles connoissances & l'Idiome Saxon qui étoit naturel à M. de Justi , le mirent en état de remplir dignement cette place ; mais il ne se borna pas aux fonctions qui y étoient attachées. Il donna les heures dont il pouvoit disposer à l'étude de la mineralogie & de la chymie ; & portant un esprit Philosophique dans ces sciences , il y découvrit des choses qui

méritoient que nous en rendions compte. Dans le tems que les couleurs de Saxe inventées par M. Barth firent du bruit dans le monde , il publia une Théorie de ces couleurs qui est remplie de vûes & de profondes réflexions , mais comme un grand connoisseur en ces matières en a fait imprimer une traduction françoise , * nous croyons qu'il seroit superflu de faire ici l'éloge de l'original.

En 1751. M. de Justi fit un voyage dans la basse Autriche , il parvint jusqu'aux frontières de la Styrie , & il y découvrit six espèces de mines qui n'avoient jamais été connues. Il y en eut deux entr'autres qui le frappèrent extraordinairement, tant par l'abondance du métal qu'elles contenoient , que par leurs propriétés singulières. La plus riche ressemble à une pierre brune tirant sur le rouge , & n'en est distinguée par aucun caractère extérieur ; l'autre semblable à une pierre blanche , est de la même nature & se trouve près de S. Annaberg. Celle-ci forme , pour ainsi-dire , une exception de toutes les mines connues , & renverse plusieurs

* Elle est imprimée chez Durand , & M. le Baron d'Holbach a pris la peine de la traduire.

axiômes reçus par les Minéralogistes. A la vûe elle ne paroît être qu'une simple pierre *calcaire* ; & comme elle n'est pas plus pesante , on n'y devoit présumer rien de métallique ; l'eau agit même sur cette mine après qu'elle a été calcinée comme sur une pierre à chaux. Elle est encore contraire à tout ce qui a été observé jusqu'ici par les Métallurgistes , en ce qu'elle ne contient pas le moindre vestige , ni de soufre ni d'arsenil , ni d'aucun métal. L'on ne peut appercevoir que l'argent , que l'on y découvre par le secours des verres en une forme véritablement métallique. Dans un petit nombre d'échantillons de cette mine , on a apperçu de très-petites taches bleues & vertes ; & quoique selon les principes reçus ces taches y eussent dû faire présumer du cuivre , les essais les plus exacts n'y en ont pas fait découvrir la moindre trace , & la mine n'a pas seulement noirci la coupelle. Toutes ces singularités rendirent attentifs les connoisseurs , car elles font voir qu'il peut arriver souvent dans l'exploitation des mines qu'on néglige les plus riches & que l'on exploite les plus indigentes. Dès le commencement , la mine dont nous parlons , rendoit déjà 1 , 2 , 3 ,

& plus de livres d'argent par quintal ; mais les ouvriers eurent à peine avancé leur travail une brasse & demie, que le filon se trouva si riche , que la mine ordinaire rendoit jusqu'à 192. onces , ou 24. marcs par quintal. On rencontra même alors des morceaux de mine d'argent blanche & rouge , & ce qu'on appelle en Allemand *Roschgewächs*. Il se trouva encore beaucoup d'argent massif , & l'on gagna dans la profondeur d'une brasse 60. quintaux de mine , ce qui fait voir l'épaisseur du filon.

Autant qu'il a paru extraordinaire jusqu'ici de trouver des métaux dans un roc calcaire , ou tenant de la nature du marbre ; autant il est probable , selon le système que M. de Justi s'est formé là-dessus , que l'on doit les y chercher , surtout l'argent , plutôt que dans toute autre espèce de pierre. Il pense que les feux souterrains ont formé les pierres calcaires , & les marbres du fond salé & vâ-feux de la mer. Les coquillages marins qui se trouvent presque toujours abondamment dans ces pierres , qui de plus sont d'une nature alcaline , confirment ce sentiment. » La constitution intérieure de nos montagnes , dit-il dans

ET R A N G E R. 1754. 183

une lettre dattée du 20. Mai 1752.

» ne fait pas seulement voir que notre
» globe a éprouvé beaucoup de change-
» mens , mais encore que c'est des en-
» brâsemens souterrains qui ont fait for-
» tir toutes ces montagnes du fond de
» quelque mer. Or quand les vapeurs
» qui s'élevoient alors dans la terre ont
» trouvé des fentes ou des matrices pro-
» pres & pénétrables , elles ont formé
» des mines & de l'argent , principale-
» ment dans les terres alcalines ; aussi
» suis-je en état de prouver presqu'in-
» contestablement par certains essais ,
» qu'un alcali fixe & très-pur , fait une
» des parties constituanes de l'argent ;
» quoique je ne puisse pas présentement
» démontrer les autres , n'ayant pas en-
» core pû ramasser toutes les sortes de
» mines de ce métal , ni faire toutes les
» expériences nécessaires. Quant au fer
» je puis démontrer par les essais les plus
» exacts , qu'il est composé d'une terre
» métallique appropriée par le feu sou-
» terrain , de vitriol ou de l'acide de souf-
» fre , & d'un principe phlogistique. Le
» cuivre n'en diffère pas beaucoup ; &
» dans une expérience , où mon but étoit
» de faire du fer d'une terre commune ,

» j'obtins inopinément une masse, dont
» la moitié étoit cuivre. Conformément
» à mes principes, j'ai trouvé, sans le mé-
» lange d'aucun autre métal, une quan-
» tité d'argent assez considérable dans
» toutes les pierres *calcaires*, & dans tou-
» tes celles du genre des marbres qui
» n'étoient ni trop dures, ni trop com-
» pactes. Encore tout nouvellement il
» m'est tombé entre les mains un mar-
» bre noirâtre, ou ce que l'on appelle
» une pierre de corne, c'est-à-dire, res-
» semblante à de la corne, qui tient
» trois onces d'argent par quintal, & dont
» on a construit beaucoup de maisons
» dans la Silésie Prussienne. Il n'y a pas
» encore huit jours que j'ai découvert à
» quelques lieues d'ici dans un roc, qui
» tient de la nature du marbre, quoi-
» qu'il soit plus mol, trois veines diffé-
» rentes d'une mine, qui dès la première
» découverte, contint un marc d'argent
» par quintal.

Nous ignorons quels motifs ont par la suite porté notre Auteur à quitter Vienne; nous savons seulement qu'il est retourné en Saxe & qu'il vit à Mansfeld, où il composa l'ouvrage que nous annonçons. Il promet d'en donner tous les deux

mois un petit volume in-8°. de huit
 feuilles. Voici comment il justifie dans la
 Préface le titre de nouvelles vérités qui
 paroît un peu suffisant. « Il n'y a que
 » les faiseurs d'Abregés & de Dictionnai-
 » res, les Compilateurs, &c. qui soient
 » dispensés de dire du neuf. Tous les au-
 » tres Ecrivains s'y obligent tacitement,
 » & leurs ouvrages doivent au moins
 » présenter au Lecteur, de nouvelles mé-
 » thodes, de nouveaux sistêmes, un nou-
 » vel ordre & de nouvelles preuves des
 » choses connues : j'espère donc remplir
 » mes engagements avec le public, quoi-
 » que je n'espère pas pouvoir toujours
 » lui donner de grandes découvertes &
 » des inventions singulières. « Les deux
 objets de l'Auteur seront, *l'Histoire Na-*
turelle, où cependant il s'attachera prin-
 cipalement au regne minéral; & *la Vie*
sociale des hommes, où M. de Justi rap-
 porte toutes les sciences, qui tiennent
 immédiatement au gouvernement, à
 l'œconomie de l'Etat & à la félicité des
 peuples; c'est-à-dire, la politique, l'œcono-
 mique, les Finances & le Domaine. C'est
 par ces raisons que notre Auteur insérera
 dans son ouvrage des dispositions & des
 Arrêts Seigneuriaux qui contiendront

des choses véritablement utiles & qu'il accordera de tems en tems une place à quelque réflexion morale.

Au n^o 1. du premier volume nous trouvons la description d'une pierre nouvellement découverte en Moravie.

La nature merveilleuse dans tous ses effets & dans toutes ses productions, offre sans cesse la diversité presque infinie de ses ouvrages à la recherche des hommes ; elle exerce surtout la persévérance de ses Amateurs dans le regne minéral. Les trésors qu'elle nous y prépare, sont cachés si profondément que jusqu'ici nous n'en avons découvert que la moindre partie ; & cette partie même seroit beaucoup moins considérable, si notre avidité & le hazard ne nous l'eussent pas fait trouver sans la chercher : or connoissant si peu la nature dans ses productions souterraines, nous ne pouvons pas, sans nous exposer à être démentis par des découvertes postérieures, hasarder dans le regne minéral des distributions & des axiomes généraux, & beaucoup moins encore établir des propositions négatives, *que telle & telle chose ne peuvent point être.* A voir l'empressement de la plupart des

anciens Physiciens , qui , sur la moindre ressemblance qu'ils trouvent accidentellement , entre ce qui leur étoit déjà connu , & les corps nouvellement découverts , affectent toujours de les rapporter aux classes & aux distributions anciennement établies ; on diroit qu'ils avoient pris à tâche d'empêcher que les nouvelles découvertes ne servissent à étendre les connoissances humaines : mais dans les tems les plus modernes on a commencé enfin à secouer le joug de l'autorité , & à faire voir que bien des corps naturels n'avoient rien de commun avec ceux de la classe , où on les mettoit autrefois. Présentement le grand devoir du Physicien qui prétend être véritablement utile , c'est de nous donner l'histoire fidèle des corps naturels & des plus nouvelles découvertes qui y ont rapport : quand la postérité trouvera un jour des matériaux suffisants pour en construire des systêmes & pour établir des principes généraux , elle se passera facilement des foibles conjectures que nous aurons pû lui laisser. Voilà le devoir que je me prescris dans cet ouvrage.

Je commence par décrire une pierre qui tient de la nature des pierres précieuses.

ses, & qui a été découverte en 1752. en Moravie, dans les montagnes de la Seigneurie de Naniest, dont M. le Comte de Haugwitz, premier Ministre des conférences de l'Impératrice Reine, venoit de faire l'acquisition. Outre cette pierre on trouve dans ces mêmes montagnes, qui sont fort considérables & environnées d'un terrain fertile, toutes sortes d'autres pierres, telles que sont de belles amethystes, des cristaux de *roche*, &c. & l'on ne doit point douter qu'on y découvriât aussi des mines riches si l'on vouloit fouiller assez avant. La pierre dont je parle ici n'a été rencontrée jusqu'à présent que dans un roc, qui se trouve à l'endroit le moins accessible de ces montagnes.

Extérieurement on observe que le fond de la couleur de notre pierre est un blanc de lait parfait, que cette même pierre se casse en morceaux de différentes grandeurs; que ceux qui sont de l'épaisseur de la moitié d'un doigt sont opaques, & que ceux qui n'ont d'épaisseur que celle d'une paille, sont un peu transparents: mais ce qu'elle a de plus singulier, c'est qu'elle est traversée & pénétrée dans toute sa longueur de *rayes*, qui d'un rou-

ge *brunâtre* tirent souvent à la couleur de nos améthistes, ont aux environs de la moitié la longueur d'une ligne & quelquefois moins, s'étendent toujours en droite ligne & se succèdent avec assez de régularité. Le Lapidaire de Vienne, qui a été sur les lieux, m'a assuré que dans la longueur de trois aunes, car on n'a pas encore suivi la pierre plus loin, ces rayes se sont trouvées si droites & si régulières, qu'il est à présumer qu'on les trouvera de même dans toute la veine. Cette veine est d'ailleurs assez large pour que M. le Comte de Haugvitz ait pu faire faire de la pierre dont il est question, des tables, des guéridons & d'autres meubles, qui sont d'une grande beauté, cette pierre ressemblant assez après avoir été polie, à une étoffe à rayes étroites. Au reste toute la masse de la pierre est entre-mêlée de petits grenats, qui y tiennent si fortement, que jusqu'ici il a été impossible d'en ôter un seul; ils se coupent & se polissent avec la pierre, ce qui augmente sa beauté & son prix. Pour ne rien laisser à désirer aux curieux, j'ai fait graver l'échantillon de cette pierre qui se trouve dans ma petite collection de Fossiles.

Passons à présent à sa constitution intérieure. Etant plus dure qu'un marbre, quoique moins qu'une agathe & une chalcédoine, elle reçoit un bon poli. Ne faisant point d'effervescence quand on y verse quelque esprit acide, ne pouvant pas être réduite en chaux par le feu, & n'éprouvant même aucun changement sensible au feu de fusion ordinaire, elle ne peut point être mise dans la classe des marbres. Par ces mêmes raisons, on ne doit point la rapporter aux *spables* compactes; & l'on voit même quand elle est rompue qu'elle en diffère totalement pour la contexture par laquelle elle est encore distinguée du caillou compacte & de la *pierre de corne*: & comme le porphyre, le jaspe & ce qu'on appelle *corail fossile* en Saxe, & auxquels elle pourroit ressembler par la solidité, ne diffèrent principalement du marbre ou du caillou, que par une plus grande dureté, & sur-tout par leurs couleurs, on ne peut la mettre dans aucune de leurs classes. Au reste, on ne doit pas la regarder non plus comme une espece d'agathe, de cornaline & de chalcédoine; elle ne leur ressemble ni par la dureté, ni par la demi-transparence, ni par la

couleur ; nous pourrions même ajouter qu'elle ne produit point d'étincelles sous un briquet d'acier, pas même en aussi petite quantité que le font les cailloux & quelquefois certaines espèces de jaspe. Je crois donc avoir raison de dire, que la pierre en question ne peut être rapportée à aucune espèce connue des pierres qui tiennent de la nature des précieuses ; mais qu'elle en constitue une toute particulière à laquelle on pourra donner le nom de *pierre rayée de Naniest*, en attendant qu'on en découvre encore dans d'autres endroits.

Il paroît que les rayes de la pierre de Naniest méritent une attention particulière. En considérant tant de cristaux de roche qui renferment des plantes, des poils, des métaux, &c. & en examinant nombre de pierres qui approchent des pierres précieuses où l'on voit évidemment des fentes formées vraisemblablement par quelque force souterraine, surtout par quelque tremblement de terre, & remplies ensuite avec quelqu'autre espèce de pierre demi-fine. On ne sçauroit gueres douter que dans ces ateliers souterrains la nature ne porte par le moyen de l'eau dans les veines

& les fentes les matières dont se forment les pierres précieuses, les cristaux, les *druses* * & les autres pierres qui tiennent de la nature des précieuses; & peut-être cette matière n'est-elle autre chose que les parties terrestres de l'eau les plus subtiles qui se précipitent insensiblement. On voit par-là qu'il peut arriver que la nature place des couches de plusieurs espèces de pierres les unes sur les autres; car ces particules propres à former une espèce ayant été épuisées par l'eau qui s'en chargeoit, elle peut en rencontrer d'une autre nature, les dissoudre, s'en charger & former une pierre différente par-dessus son premier dépôt. Telle est la fameuse veine en Saxe, qu'on appelle *veine de corail*, dont il est fait mention dans les ouvrages de M. Heuckel, & où le jaspe, la cornaline, l'améthyste & la chalcédoine se succèdent en plusieurs couches quelquefois très-minces, mais toujours très-étroitement liées les unes aux autres. Cependant ces couches qui n'ont jamais ni ressemblance, ni égalité parfaite se succèdent sans ordre, aussi une unifor-

* Amas de cristaux.

mité semblable est-elle difficile à concilier avec la constitution des veines & des fentes souterraines formées par une force, qui n'est point dirigée avec précaution & selon les loix de l'ordre. Or, comme ordinairement ces fentes doivent être très-inégaies, il faut que les eaux qui les traversent, y déposent selon les différentes hauteurs qu'elles y emplissent pour se mettre de niveau, plus de parties dans un endroit que dans un autre; & l'on doit certainement regarder comme quelque chose d'extraordinaire les lignes exactement droites dans la pierre que je décris, d'autant plus qu'on ne peut pas seulement imaginer que ce soient des couches, le lapidaire m'ayant assuré qu'elles traversent la veine de sa base à sa hauteur, & non d'un côté à l'autre, ce qu'il faudroit nécessairement, si l'on vouloit croire que la pierre fût un amas de couches placées les unes sur les autres. Mais en admettant même des couches dans cette pierre, la nature auroit toujours produit ici quelque chose de très-singulier; car il faudroit supposer que dans la veine entière elle eût toujours déposé partout une égale quantité de parties d'une matière tantôt blan-

Octobre.

I

châtre, tantôt rougeâtre ou de couleur d'amétyste.

Les grenats dont cette pierre se trouve entremêlée ne méritent pas moins l'attention du naturaliste ; il n'est aucunement probable qu'ils s'y soient formés, pour en produire. La nature se sert de matrices toutes différentes. Il paroît assez à la vue, & les microscopes font voir encore plus clairement, qu'ils ont été mis en morceaux par quelque force inconnue. Il semble qu'il faut supposer qu'ils ont été brisés dans un endroit, d'où les eaux souterraines en ont pu porter les morceaux au lieu où s'est formée notre pierre ; mais ces grenats se trouvant répandus avec une espèce d'égalité dans toute sa masse, il semble qu'il faudroit supposer encore qu'il y a eu un temps où elle a été entièrement fluide, & alors la formation successive des couches & des rayes, qui renferment des grenats sans en être dérangés, ne pourroient plus avoir lieu, sans dire que la gravité spécifique des grenats les auroit réunis au même endroit. Si, d'un autre côté, on admet la formation par couches successivement déposées, qui, à cause de l'*alternation* des matières, doit

avoir eu besoin d'un temps assez considérable , peut-on concevoir que les eaux qui en ont fourni les particuliers aient continuellement amené des grenats , & ne seroit-il pas probable plutôt qu'elles en eussent d'abord entraîné en abondance , moins par la suite , & qu'à la fin elles n'en eussent plus trouvé du tout dans leur passage ? J'avoue que des deux côtés les difficultés sont trop grandes pour que j'ose entreprendre la solution du nœud qu'elles forment.

Il sera à propos de dire encore un mot sur la couleur d'amétyste des *rayes* qui traversent notre pierre. Il est très-vrai-semblable que toutes les couleurs que nous appercevons dans les fossiles sont produites par les métaux , & l'on voit qu'ils sont en effet capables d'en produire dans certaines circonstances par l'écarlatte & le bleu , & le verd de Saxe inventés de nos jours , à quoi je pourrois ajoûter que je sçais faire par le moyen de ces mêmes métaux plus de 50 sortes de couleurs différentes , dont je me réserve de parler dans la suite de ce Journal. Nous sçavons en outre que dans les fossiles , le bleu & le verd dénotent le cuivre d'une manière

presqu'infailible. Que faudra-t-il donc juger de la couleur des amétystes ? M. Hemkel paroît dans sa pyritologie assez disposé à l'attribuer à l'or, & je vois des raisons assez fortes pour adopter son sentiment. On peut d'abord démontrer par les expériences les moins équivoques que, dans certaines circonstances, l'or est capable de produire cette couleur dans le verre, aussi bien que dans certains corps fluides. J'ai même fait des essais très-particuliers à cet égard ; & je crois être en état de faire voir que les amétystes contiennent véritablement de l'or. J'ai employé à ces expériences l'argent le plus pur qui ne contenoit pas le moindre vestige d'or. L'argent d'Annaberg nouvellement découvert y est le plus propre, & peut-être n'en a-t-on jamais trouvé de si éloigné de tout vestige d'or. Au lieu de devenir tant-soit-peu noir, il garde toute sa blancheur dans les eaux de départ les plus fortes ; car dans des expériences semblables on doit se méfier de l'argent même qui sort de l'eau de départ ; j'ai très-souvent séparé l'or de l'argent, & malgré cela j'ai retrouvé, après la première fusion, des vestiges d'or dans

ce même argent , de sorte qu'il est re-
devenu noirâtre dans l'eau de départ.
J'ai donc fait fondre de cet argent , dont
la pureté étoit incontestable ; & lors-
qu'il étoit en fusion j'y ai mis de l'a-
mértyste de nos pays réduite en poudre,
après quoi j'ai couvert la masse avec
un verre fondant, dont je parlerai dans le
mémoire suivant. La masse ayant resté
en fusion pendant trois heures, j'ai trouvé
que l'argent contenoit des vestiges d'or ,
& j'ai été convaincu qu'elles ne pou-
voient venir que de l'amértyste ; parce
qu'ayant tenu en fusion dans le feu le
plus fort , & pendant le même espace
de temps , le même argent pur sans y
ajouter autre chose que le même verre
fondant , j'ai trouvé mon argent comme
auparavant sans le moindre vestige d'or.

Or , si la couleur des *rayes* de notre
pierre devoit en effet son origine à l'or ,
on trouveroit peut-être un jour la pos-
sibilité de leur formation ; car l'or di-
visé dans un corps fluide , & répandu
pendant long-temps sur un corps dur ,
est très-disposé à se réunir & à le péné-
trer. Je rapporterai dans une autre oc-
casion un accident qui produisit par
hazard un effet semblable.

*Découverte d'un nouveau métal dans le
Mica jaune.*

C E seroit une erreur très-grande de croire, que la nature n'a jamais produit d'autres métaux, que ceux qui sont connus de tout le monde, & que l'on a coutume de tirer des mines. La découverte du zinc n'est pas bien ancienne : nous la devons au hasard, par lequel il arrive qu'à Goslar on ne sépare pas soigneusement la *blende* noire des mines de plomb, & que dans la fonte les parties qui se subliment en forme de fumée, trouvent au mur de devant du fourneau un endroit frais où elles puissent s'attacher ; car s'il est fait mention de zinc dans les anciens livres, c'est qu'autrefois on étoit fort inconstant dans les dénominations, & que l'on donnoit quelquefois ce nom au Bismuth. On sçait encore ce qu'on nous apprend de Londres, il y a environ deux ans, au sujet d'un nouveau métal noble. *

* Voici ce que M. Watson de l'Académie de Londres nous en apprend dans une lettre datée

Combien d'autres , peut-être , qui jus-

du 25 Janvier 1751. Il n'y a pas long-temps qu'il a été envoyé ici de l'Amérique méridionale un métal appelé dans ce pays-là *Platina del Pinto*, *Plata* en Espagnol, signifie argent, & ce nouveau métal lui ressemble en effet par la couleur; mais du reste, il approche beaucoup plus de la nature de l'or. On sçait que l'or est le corps le plus pesant dans la nature, & qu'il se trouve avec le vif argent dans la proportion de 19 à 14. Quand l'eau est à 1, ce nouveau métal se trouve avec l'eau dans la proportion de 17 à 1. On l'a mêlé dans une certaine proportion avec de l'or, & on a produit une masse qui a eu la pesanteur de l'or; il ressemble encore à l'or par sa constance au feu, qui ne lui fait presque rien perdre de son poids. Il est très-difficile à fondre, puisqu'il a fallu le laisser pendant deux heures entières dans un fourneau où du fer fondu devint fluide au bout de quinze minutes: il n'est point malléable; mais en Amérique on en a déjà fondu des gardes d'épée. Nous ajoûtons à l'extrait de cette lettre insérée dans le Journal Économique pour le mois de Mai de l'année 1751, que les Négocians de l'Amérique ont employé la Platine pendant long-temps à falsifier l'or qu'ils vendoient aux Européens: mais que depuis quelques années le Gouvernement d'Espagne a défendu sévèrement d'exploiter la mine où la Platine se trouve. Le seul moyen de découvrir la fraude que l'on connoisse jusqu'à présent, est que l'or entremêlé de Platine résiste aux instrumens quand on veut le polir.

qu'ici ont été inconnus , ne chassons-nous pas en l'air sur le compte de l'arsenic, du cobalt & de l'antimoine? Il est très-vraisemblable que les espèces pesantes du spath renferment quelque métal, & bien d'autres minéraux nous font présumer la même chose : mais nous ignorons la manière de les fondre & d'en séparer les métaux; & les méthodes mécaniques que l'on suit dans les travaux des mines & des fonderies ne nous font point penser que nous soyons près de la trouver. Le métal inconnu jusqu'ici, que j'ai découvert dans le *mica* jaune, peut confirmer ce que je viens de dire.

Lorsque j'eus découvert à Annaberg dans l'Autriche inférieure, la riche mine d'argent qui étoit semblable à une simple pierre calcaire, le peuple s'imagina que toutes les pierres du pays étoient des mines d'or & d'argent; & l'on en ramassa de toutes parts pour les faire essayer. Un jour on m'apporta entre autres quelques échantillons de *mica* jaune, qui est assez connu & mis ordinairement dans la classe des talcs; car il n'est en effet qu'un composé d'écaillés & de feuilles minces. Comme on

m'assura très-fortement qu'un habile Chymiste y avoit trouvé une partie considérable d'or, & que je n'admets point d'axiome négatif dans la Chymie, je me laissai enfin persuader à essayer ce minéral ; & quoiqu'à la coupele il ne se déclaroit pas le moindre vestige ni d'or, ni d'argent, j'avois remarqué pendant le rotissage que la couleur jaune non-seulement s'étoit soutenue dans un feu violent continué pendant une heure, mais qu'elle y étoit même devenue plus belle en s'approchant de plus en plus de celle de l'or, tandis que les plus belles pirites & d'autres minéraux extérieurement semblables à l'or perdent au feu très-promptement leur beauté; j'eus donc lieu de croire que la nature de ce *mica* n'étoit point encore connue, & je me déterminai à l'examiner par différens essais.

Je trouvai que l'eau forte n'attaquoit que le roc des échantillons, & qu'elle laissoit le *mica* en entier au fond du vaisseau ; je trouvai encore que l'eau régale mordoit sur ce même *mica* & le dissolvoit en quelque façon. Cette dernière circonstance m'engagea sur-tout à continuer l'examen de mon sujet. Je me

souvins qu'au lieu du plomb, Becher propose pour certaines mines l'argent comme un fondant, couteux à la vérité, mais très-sûr. Ayant donc fait fondre une demie-once d'argent pur, j'y mis une drachme de *mica* grillé, je le couvris de deux onces d'un bon verre fondant, & le laissai pendant trois heures dans un grand feu de fusion. Pour faire le verre fondant dont je me servis, prenez deux parties de verre de plomb préparé de *minium* de la manière ordinaire, une partie de *crocus* de Mars, une partie de *crocus* de Venus, une partie de verre d'antimoine & trois parties de flux blanc: réduisez le tout en poudre, mêlez-bien la masse, faites-la fondre, tenez-la en fusion dans un bon feu pendant 5 ou 6 heures, & remuez-la une couple de fois; mais prenez garde qu'il n'y tombe pas de charbon. La composition de ce verre fondant, que j'ai trouvé très-bon en bien des occasions, est tiré d'un procédé pour faire de l'or, qui vient de Ratisbonne, qui fit beaucoup de bruit à Vienne, il y a aux environs d'un an & demi, & dont je parlerai dans une autre occasion.

En séparant mon argent, je ne vis pas

fans étonnement , qu'il se précipita une quantité assez considérable d'une chaux qui ressembloit à la plus belle chaux d'or. Cette chaux n'étoit point d'un brun noirâtre comme celle qui , avant le couplement , se précipite de l'argent traité avec les *crocus* de fer & de cuivre , le régule d'antimoine , &c. & qui donne tant de joye aux dupes qui s'imaginent avoir changé l'argent en or. La mienne avoit la couleur d'un jaune clair tout-à-fait semblable à celui qu'a le plus bel or dans la séparation. On pense bien que je ne tardai point à l'édulcorer , à la sécher & à la peser ; je trouvai en effet que je venois de gagner dans la demie-once d'argent employée 24 liv. poids d'essay ou $\frac{1}{4}$ drachme, poids ordinaire de chaux ; mais en la fondant avec du borax & du salpêtre , je trouvai au lieu de l'or prétendu un métal d'un gris noirâtre , qui sembloit tenir le milieu entre le fer & le zinc ; aussi n'étoit-il point malléable , mais peut-être son acreté doit-elle être attribuée au défaut de purification & à l'omission d'un procédé qui y seroit convenable.

Cependant comme cette découverte

me paroïssoit remarquable à plusieurs égards, je fondis mon métal noirâtre avec une égale quantité d'or pur, & j'obtins une masse de 47 livres poids d'essai qui ressembloit à l'or le plus beau & le plus fin ; & au lieu qu'en exceptant le cuivre, la moindre addition de quelqu'autre métal détruit la couleur & la beauté de l'or, le mien n'étoit devenu que plus beau ; & ce qu'il y eut de plus étonnant encore, ce fut que malgré une si forte addition d'un métal très-âcre, l'or n'avoit rien perdu de sa malléabilité. Il s'étendit sous le marteau froid aussi bien que rougi ; cependant on sait que la moindre addition de fer, de plomb, d'étain & des demi-métaux donne une âcreté extrême à l'or, & que la seule fumée de l'étain & des demi-métaux, ou le simple traitement de l'or dans les fuzines où l'on travaille ces corps métalliques, suffisent pour produire cet effet.

Ce succès inopiné m'ayant donné beaucoup d'espérance, je mis mon demi-or à la coupele ; & pour ne rien négliger, je le coupelai avec 24 livres de plomb de Villach, quoiqu'une quantité beaucoup plus petite eût peut-être

suffi, puisqu'il n'étoit question ici d'aucun mélange de cuivre. En pesant le bouton que je venois d'obtenir, je le trouvai de $25\frac{1}{2}$ livres, poids d'essai, & j'eus par conséquent une augmentation de $1\frac{1}{2}$ livres, ou d'un grain de poids ordinaire, qui devoit nécessairement venir du métal inconnu, parce que le plomb de Villach ne contient point d'argent & que j'avois particulièrement essayé celui dont je venois de me servir. Par la suite, je fis encore un autre essai. Je fis d'abord fondre une demi-once d'argent pur avec $\frac{1}{4}$ drachme d'or, & lorsque ces deux métaux étoient en fusion, je mis une drachme de *mica*, que je couvris avec le verre fondant dont j'ai parlé; le poids se trouvoit encore augmenté de $\frac{1}{4}$ drachme: mais dans cet essai je jugeai à propos de coupeler la masse avant la séparation, & je ne trouvai que $\frac{1}{2}$ grain d'augmentation, ce qui fut bien peu en comparaison de ce qu'avoit rendu le premier procédé. D'autres occupations m'ont empêché par la suite de faire encore d'autres essais, & de chercher sur-tout les moyens de purifier, s'il est possible, le métal âcre du *mica*, de la manière dont on pur

rifie le cuivre noir, & de le rendre malléable : mais comme j'ai retrouvé la même espèce de *mica* dans une montagne de la contrée où je vis actuellement, je ne manquerai pas de suivre cette recherche dans les heures que j'ai destinées à mes expériences.

Cette découverte, importante par elle-même en tant qu'elle contribue à étendre les connoissances que nous avons des productions de la nature, pourroit encore devenir utile, sur-tout si l'on pouvoit trouver un procédé, où sans employer de l'argent, on pût tirer du *mica* le métal, qui fournit une si excellente addition à l'or ; car alors on pourroit en toutes sortes de vaisseaux & d'ouvrages épargner une grande quantité de ce dernier métal, sans que les yeux délicats des riches & des grands en fussent choqués.

Au reste, je crois que la constance de la couleur d'or que le *mica* dans le rotissage fait voir au feu le plus vif, la ressemblance de sa chaux avec celle de l'or & l'augmentation véritable, quoique petite de ce dernier métal méritent une très-grande attention. Quoique je ne croie pas que les Alchymistes

connoissent les véritables principes de l'or, je ne pense pas que raisonnablement on puisse douter qu'il n'ait les siens comme tous les autres, métaux ont les leurs. Je crois avoir démontré ceux du fer dans le mémoire suivant. Seroit-il impossible que nous eussions attrapé dans le *mica* un des principes de l'or qui au reste, pour être fini, auroit sans doute besoin du secours & de la jonction des autres principes de ce métal? Je me repose sur le lecteur sensé du soin de répondre à cette question; cependant je serois fâché qu'elle donnât occasion aux ignorans de chercher la pierre philosophale dans le *mica*; car, quoiqu'à présent je sois très-convaincu de la possibilité de l'exaltation des métaux & de leur annoblissement en or, je n'en suis pas moins persuadé que ce seroit la plus grande folie du monde que de travailler dans cette vue, sans s'être appliqué auparavant à connoître à fond toutes les parties de la Chymie & la nature en général.

Il faut que j'aie encore au-devant d'une objection que pourroit me faire quelque Chymiste, qui s'imaginera peut-être que la chaux précipitée de l'ar-

gent & si semblable à la chaux d'or, ne s'est point formée du *mica*, mais bien des particules de cuivre, de fer & d'antimoine qui étoient peut-être dans le verre fondant sans s'être assez vitrifiées; mais comme ce verre fondant est fait dans un feu de 6 heures, & que dans cette opération les parties métalliques non-vitrifiées se réunissent dans un régule, il n'est point à présumer qu'il se puisse conserver dans le verre autant de parties métalliques qu'il s'en incorpore en effet dans l'argent. Cependant je ne me suis point contenté de cette conjecture : une demi-once d'argent pur que j'ai fait fondre pendant trois heures, sans autre addition que celle de deux onces du verre fondant en question n'a rien montré dans la séparation, qu'un sédiment semblable à une mucosité qui étoit de la couleur d'un brun blanchâtre, & qui n'auroit pas pesé un grain. Il est donc incontestable que la chaux dont il s'agit a été produite par le *mica* jaune.



PROSPECTUS

D'une Histoire de Pologne.

AVIS aux Amateurs de l'Histoire, par le sieur Laurent Mizler, Docteur en Philosophie & en Médecine, Conseiller & Médecin de S. M. le Roi de Pologne; de Varsovie le 13. Janvier, 1754.

L'ON ne s'étendra point ici sur le mérite de l'Histoire; les Curieux, les Gens de Lettres & les Savans; les Princes, leurs Officiers, leurs Ministres reconnoissent également son utilité: les Mémoires particuliers d'une nation, lorsqu'ils contiennent la vérité, peuvent être très-avantageux aux autres peuples, sur-tout à ceux qui ont avec elle quelque rapport de voisinage, de liaison & de commerce. On a dans l'Histoire une image fidelle de la Providence Divine, & des ressorts admirables qu'elle fait jouer pour

opérer les vicissitudes ordinaires du monde ; c'est-elle en effet , selon Cicéron , qui rend raison des tems , qui fait briller la vérité , qui conserve la mémoire , qui regle la vie & qui fait revivre l'antiquité ; à quoi l'on peut ajouter avec bien de la justice , qu'elle suggere de salutaires conseils dans les occasions délicates , qu'elle augmente le règne de la vertu , & qu'elle s'élève courageusement contre les vices. Il s'en faut bien que toutes ces qualités estimables se trouvent dans les différentes Histoires qui ont paru de la Pologne ; tous ceux qui les ont lûes en ont bien senti les défauts ; mais ils en ont toujours été moins surpris qu'affligés. En effet ou la barbarie des tems , ou l'insuffisance des mémoires , ou l'inaccessibilité des Princes , ou l'impénétrabilité de leurs archives , ou la rivalité de religion , ou une mauvaise intention dans les Historiens , ou enfin une lâche dissimulation de la vérité , ou quelquefois toutes ces choses ensemble ont été des obstacles insurmontables à la perfection des Histoires Polonoises. Laurent-Jean Rudawski , noble Polonois , Chanoine de l'Eglise Cathédrale d'Olmütz , *

* *Olomucensis.*

Conseiller de sa Majesté Impériale & du très-Sérenissime Archiduc d'Autriche Léopold Guillaume, a écrit en neuf livres l'Histoire de Pologne, depuis la mort d'Uladislas IV. jusqu'à la paix d'Oliwa. *

C'est sans contredit le plus estimable de tous les Ecrivains en ce genre ; le choix & l'importance de ses matières, l'exactitude & l'autenticité de ses preuves ; enfin le ton de la vérité qu'il ne quitte jamais, tout lui assure le premier rang dans cette classe. Une chose qui doit étonner, c'est l'indifférence que l'on a eue jusqu'ici pour un Auteur de ce mérite, & dont l'ouvrage peut si bien conduire à une connoissance parfaite de notre République. Comment n'a-t-on point encore fait paroître une Histoire aussi bien écrite, qui peut être d'une si grande utilité, & qui, par là même, devient en quelque sorte nécessaire aux Etrangers comme aux Polonois ! C'est pour faire plaisir aux uns comme aux autres, c'est mon zèle pour mon pays, qui m'a inspiré le dessein de faire imprimer, comme un supplément général à son histoire, les Mémoires Polonois de cet excellent Ecri-

* *Olivensis.*

vain ; qui , ſçachant joindre l'utile à l'agréable , s'eſt fait un point capital d'y détailler , outre les affaires de la Pologne , les anecdotes les plus curieufes & les traits les plus intéreſſans de l'Histoire du Roi de Suède Charles Guſtave , & de l'Electeur de Brandebourg Frédéric-Guillaume. Voici le titre que je compte donner à cette édition. *L'Histoire de Pologne depuis Vladislas IV. juſqu'à la paix d'Oliva en neuf Livres ; ou Annales du regne de JeanCaſimir , Roi de Pologne , commencé en l'an 1648. & fini en 1680. tirées du manuscrit original de Laurent-Jean Rudawski, tel qu'il ſe trouve dans la bibliothèque fameuſe des Zaluſci , * rédigées par les ſoins , enrichies des notes , & augmentées de la Préface de Laurent Mizler.*

C'eſt à M. le Comte Joſeph-André Zaluſci, c'eſt à cet illuſtre Réſérendaire ** de la Pologne , c'eſt à ſon ardeur pour la propagation de la littérature dans ſon pays , que l'Univers ſavant aura l'obligation d'un morceau d'Histoire de cette importance : ce magnifique Seigneur, qui trouve tout facile , lorsqu'il s'agit de travailler pour le bien de la République des

* Zaluſciana.

** Referendarius.

lettres, qui est pour lui une seconde patrie, s'est empressé de m'abandonner un manuscrit aussi précieux pour le faire imprimer. J'ai tâché de répondre à une confiance aussi honorable, & j'ai consacré tout le loisir que me laissent les plus sérieuses occupations aux soins infinis qu'elle a exigés de moi. Je n'ai rien épargné pour faire paroître le célèbre Rudawski dans tout l'éclat de sa parure; & ce n'est pas sans un grand travail, qu'après l'avoir examiné avec la plus entière exactitude, je l'ai purifié de toutes ses taches: car le Copiste avoit laissé échaper tant de fautes contre la langue Latine, que j'ai été obligé d'augmenter le manuscrit original, soit pour y faire les corrections nécessaires, soit pour y ajouter les notes & les explications indispensables, de la valeur d'un assez gros volume. Il paroîtroit d'abord que je devrois exposer le contenu du livre que j'annonce, mais je ne crois pas devoir entrer dans ce détail; il seroit d'autant plus inutile, que je l'ai déjà fait dans la première partie de la bibliothèque de Varsovie. Interrogeons cependant l'Auteur lui-même, sachons de lui quel a été son dessein & de quelle ma-

niere il prétend l'avoir exécuté, voici les propres paroles dont il se sert presqu'au commencement de son ouvrage, pour faire connoître avec son plan le genre de style qu'il compte employer.

» Paul *Piasiski*, Evêque de Przey-
» mislau, * Sénateur du Royaume, a
» donné l'Histoire de tout le tems qui
» s'est écoulé depuis Etienne premier Roi
» de Pologne, jusqu'à Uladislas IV. Pour
» moi je compte me borner à l'Histoire
» de Jean Casimir, des Jagellons & de
» leur illustre mere. Il a écrit la vie de
» trois Rois, moi je donne les malheu-
» reuses annales d'un seul Prince. L'ou-
» vrage de Paul *Piasiski* instruira l'Uni-
» vers de tous les prodiges qui ont éton-
» né l'Europe entière, le mien ne renfer-
» mera que les événemens singuliers qui
» sont arrivés en Pologne; la pourpre
» & la dignité du Prélat ont donné du
» poids à son Histoire, moi je veux que
» la mienne tire toute son autorité de
» son sujet, & de ma façon de le trai-
» ter. Le même amour pour la religion,
» la même fidélité pour notre patrie nous
» caractérisent l'un & l'autre: car je ne

*. *Præsmiliensis, Przemyśliensis.*

„ me suis laissé déterminer, non plus que
 „ ce grand Evêque, à parler & à écrire,
 „ que par la foi & par la piété. J'aban-
 „ donne le mensonge aux étrangers, je
 „ laisse l'imposture aux ennemis de la Ré-
 „ publique : on ne me fera jamais de re-
 „ proche pareil : les Ordres sacrés où je
 „ suis initié depuis long-tems, semblent
 „ cautionner que je ne connois ni la flâ-
 „ terie, pour louer ce qui mérite d'être
 „ blâmé ; ni la complaisance, pour dire
 „ ce qui n'est pas ; ni la dissimulation,
 „ pour taire ce qui est. Uniquement ani-
 „ mé par l'esprit de ma vocation, livré
 „ entièrement aux devoirs d'une profes-
 „ sion consacrée, éloigné par état de
 „ toutes les discussions politiques de la
 „ République Polonoise en général, & de
 „ toutes ses différentes parties en parti-
 „ culier, je me fais un principe du plus
 „ parfait désintéressement, afin de ne
 „ jamais avancer de mensonges ou taire
 „ des vérités, pour quelque raison que
 „ se puisse être. J'ai suivi l'ordre des
 „ tems le plus exactement que j'ai pû ;
 „ je n'ai jamais parlé d'un pays sans en
 „ donner la description ; je me suis ap-
 „ pliqué à développer les véritables mo-
 „ tifs des choses, autant que ma péné-

» tration ou ma discrétion ont pû me
» le permettre , je n'ai obmis aucun fait
» intéressant ; en racontant les grands
» événemens , j'ai toujours fait connoître
» les causes auxquelles on a dû les
» attribuer ; j'ai dit mon sentiment avec
» candeur sur les desseins politiques que
» j'ai eus à expliquer ; en un mot , lorsqu'
» que j'ai fait parler ou agir quelqu'un ,
» j'ai toujours observé de le faire agir &
» parler selon le caractère qu'il avoit dans
» l'Histoire. Si j'entre dans ce détail ce
» n'est point pour en tirer vanité , je fais
» que je suis fait pour être oublié. L'arrangement & le style sont de moi , le
» reste vient de mes Auteurs ; je n'attends
» de récompense de personne , le Ciel
» sera mon salaire , je souhaite le mériter
» aux yeux d'un Dieu juste , &c.

Lorsque j'ai été une fois déterminé à donner au public un aussi bon ouvrage , j'ai cherché dans toute l'Allemagne un Imprimeur qui voulût en faire l'édition à ses dépens ; mais plusieurs m'ont objecté , que d'un côté les étrangers n'estimoient pas assez les Ecrivains Polonois , & que de l'autre , les Polonois eux-mêmes n'étoient pas beaucoup dans l'usage d'acheter les livres qui paroissent ,

soient , & qu'ils négligeoient jusqu'aux meilleurs ; qu'ainsi un Imprimeur ne pouvoit guère espérer de retirer jamais ses avances. Cette remarque spécieuse m'a fermé la bouche. Je n'ai cependant pas voulu que la Pologne fût privée , soit du travail de l'Historien Rudawski , soit du mien en qualité de son Editeur ; ainsi pour assurer à ma patrie tous les avantages qu'elle pourra tirer de l'impression des Annales du Roi Jean Casimir , j'ai pris le parti de les proposer par souscription avant de les donner à l'Imprimeur ; voici donc les conditions que je m'impose , beaucoup plus encore qu'aux Souscripteurs. Je les détaille avec autant de bonne foi que de publicité.

1°. Tout l'ouvrage de Rudawski sera imprimé sur le même papier & avec les mêmes caractères que le présent avertissement , c'est-à-dire , en in-folio petit papier , & en caractères , *Cicero petit œil* , ou *petit Romain espacé* ; il contiendra environ 144. feuilles d'impression in-folio dito.

2°. En donnant , du moment où ils souscriront au tems qui leur sera fixé dans leur billet de souscription , un ducat d'or , c'est-à-dire , dix liv. dix sols ar-

Octobre.

K

gent de France , on aura un exemplaire à la foire de Leipfick , de Pâques 1755 , fans avoir à faire aucun payement ultérieur ; comme il fera porté plus au long dans la reconnoiffance que je donnerai à chaque Soufcripteur , figné de ma main. Ceux qui foufcriront & payeront pour dix exemplaires à la fois , en recevront onze au terme indiqué.

2°. Le nombre d'exemplaires foufcrits , une fois rempli , on n'en imprimera que deux cents autres de plus , & le prix de chaque exemplaire fera du double après le tems marqué ci-deffus.

4°. Pour détruire entièrement l'injuſte préjugé où font les autres nations , que les Polonois n'aiment ni n'achètent les bons livres , je ferai imprimer à la tête de l'Histoire de Rudawski , une liſte authentique de tous les Soufcripteurs Polonois , avec leurs noms , leurs titres & leurs qualités. Le catalogue des Soufcripteurs étrangers fera imprimé ſéparément.

5°. Le prix de la ſouſcription ſe payera à Varſovie , chez moi , place dite *de la Braſſerie* ; * à Leipfick , chez les héritiers du Libraire Beat. Heinfius , à qui j'adreſſe par ces préſentes tous les Etrangers qui voudront avoir l'Histoire de Rudawski.

* *Cereviſiana.*

O ! vous tous donc qui avez quelque zèle pour l'augmentation des Belles-Lettres dans votre patrie , Je vous prie & & vous invite par ce grand intérêt de contribuer à tems & à propos à l'édition d'un ouvrage aussi utile ! J'adresse la même prière à tous ceux , qui dans les nations étrangères aiment l'Histoire en général, qu'ils ne dédaignent pas de favoriser les efforts que nous faisons pour leur en procurer une très bonne.

On pourra souscrire à Paris pour l'Histoire de Pologne par Rudawski , chez M. Duchesne , Libraire , demeurant rue saint Jacques , au-dessous de la Fontaine saint Benoît , au Temple du Goût.



ROMANCES
ESPAGNOLES.

Chaque Peuple a ses Roman-
ces & conserve assez bien à ce
genre de poëme son caractère di-
stinctif. On va juger par les cinq
pièces de cette espèce, que nous
donnons au Public, de la variété
que les Espagnols sçavent y ré-
pandre.

PREMIERE ROMANCE
ESPAGNOLE.

*Marius au milieu des ruines de
Carthage.*

*Dos exemplos de fortuna
De bien y mal los mal altos, &c*

DEux exemples des caprices de la
fortune, la superbe Carthage, &
Marius, comblés d'abord de ses plus grands

bienfaits, accablés ensuite par les plus cruels revers, tous deux étonnés de leur chute effrayante, se considéroient, & sans le secours de la langue s'en disoient assez. *Marius* fugitif après avoir été six fois Consul, & avoir rendu les armes Romaines la terreur de l'univers, * d'un œil recueilli, fixoit ses regards sur les tristes restes de cet Empire de l'Afrique, empire si formidable au Capitole. Il voyoit épars sur la terre les débris de ses tours & de son opulence; il regardoit ce terrain qui n'a gueres produit tant de Héros, & de si grands Guerriers, ne se couvrir que d'épines & ne servir de retraite qu'aux lions & aux léopards. Ce spectacle affreux des malheurs de la rivale de Rome lui rappelle sa grandeur passée, ses triomphes, tout un peuple à ses pieds, biens perdus auxquels il ne tient plus que par

* *C. Marius* Consul pour la première fois l'an 647. de Rome, & pour la sixième l'an 654. Vainqueur des Numides, de Jugurtha, de Bochas, des Teutons, des Cimbres, la terreur de *Mitridate*, est obligé de se cacher dans les marais de *Minturne*, & de se sauver comme un vil esclave dans les déserts de l'Afrique.

le désespoir de les avoir possédés & de n'avoir pu les conserver. Son grand cœur laisse échapper un grand soupir ; il tourne une seconde fois les yeux sur Carthage & s'écrie :

O rivale orgueilleuse *de la Capitale du monde* ! ô superbes remparts qu'autrefois un destin prospère avoit élevés jusqu'aux Cieux ! ô Carthage ! considérons-nous , notre sort est égal. Tu es tombée , & tu couvres honteusement la terre ; je suis errant , sans patrie , & je me vois en frémissant au milieu de tes ruines !

Tu croyois cette barbare fortune satisfaitte ? Non , non , le destin est acharné à te tourmenter sans cesse ; & l'espace qu'occupoit ta grandeur est le théâtre continuel du sort , où il exerce sur toi ses plus cruelles barbaries.

C'est dans tes murs , que Didon la première essuya l'horreur de ta fatalité par une mort funeste ; Annibal , toujours invincible ailleurs , fut vaincu dans ton sein ; tu tombes toi-même sous le fer inhumain des Tyrans de l'Univers. Ce n'étoit pas assez pour toi ; l'inflexible veut pour dernier outrage te contraindre à voir Marius assis sur tes débris.

Dis, ô Carthage, avec quel dédain
& quel mépris ne devons-nous pas re-
garder les bienfaits de la cruelle ! après
les services que nous lui avons rendus,
après le point de grandeur où nous l'a-
vons élevée, nous écraser ! étoit-ce le
prix que nous devoit l'inconstante ?

Fortune jalouse, voilà donc notre
salaire ? Voilà donc comme tu nous
payes, toi, qui ne serois ni si redouta-
ble, ni si puissante, si tu n'avois eu
Marius & Carthage ?

Cependant tu as encore un motif
de consolation, ô Carthage, quand le
sort m'a privé de tout. Cette ingratte
fortune, cette Déesse te laisse ou du
moins ne peut t'oter la terre que tu
couvres de ta honte & de tes débris, tan-
dis qu'elle me prive du plus petit espace
pour appuyer ma tête.



DEUXIEME ROMANCE
ESPAGNOLE.

Olympe à Birene.

*Subida & un alta roca
Dondebate el mar infano , &c.*

A BANDONNÉE sur un rocher affreux ,
cù les flots agités d'une mer en furie
viennent se briser sans cesse , *Olympe* se
plaignoit du trompeur *Birene* ; envain
elle l'appelloit traître , perfide.

Elle frappoit , dans son desespoir , des
coups les plus cruels , ce visage que l'a-
mour & les graces avoient embelli pour
triompher de tous les cœurs ; ses dents
meurtrieres déchiroient des mains di-
gnes de tenir tous les sceptres de l'uni-
vers , si la grandeur souveraine étoit le
prix de la beauté ; semblable à un chien
attaqué de la maladie qui est si funeste
à son espèce , elle se devoit elle-même ,
toi seul en es la cause , disoit-elle , trai-
tre , perfide !

Elle faisoit retentir l'air de ses gémissemens douloureux ; les échos n'avoient que ses cris à redire ; elle répertoit sans cesse , reviens , lâche amant , peux-tu fuir celle , qui , pour te posséder , a quitté sa mere & son frere ? Traître , perfide !

Si tu t'es montré tendre & généreux en m'aimant ; à présent tu te montres infâme en m'abandonnant , traître , perfide !

Cœur plus dur que les rochers , plus cruels que les tygres de l'Hircanie , as-tu pu concevoir le barbare projet de te séparer de moi ? Non , tu ne fus jamais mon amant ; l'amour n'entre pas dans un cœur si rempli de fourberies , & de noirceurs ; traître , perfide !

Après m'avoir abandonnée dans un séjour d'horreur , tu pars bien content & bien satisfait , si l'ame des scélérats peut être sans remords : mais le seul compagnon de ta fuite sera ta conscience ; elle te rappellera sans cesse que je t'avois confié sans crainte & mon honneur & ma vie ; traître , perfide !

En m'emmenant , que perdois-tu ? En m'abandonnant , qu'as-tu gagné ? sinon l'espérance que quelque lion furieux , en

me déchirant pour appaiser sa faim, fera ce que tu desirois pour satisfaire ta rage, traître, perfide !

Dans nos transports mutuels, toute mon existence étoit ton bien ; * tu m'as ravi l'honneur, je n'en regrette point la perte, si tu sçais encore te ressouvenir des plaisirs que tu me donnas & que tu reçus dans ce fortuné moment, traître, perfide !

O mer ! comment es-tu si injuste que d'enfler les voiles de ce scélérat, de ce monstre d'ingratitude ? Fais le devoir de la foudre, entr'ouvre tes abîmes, ou du moins fais que les vents contraires rejettent son vaisseau sur les plus affreux écueils, ah le traître ! le perfide !

Reviens, barbare Birene, je ne veux pas que tu adoucisses ton cœur inhumain ; reviens seulement pour consommer ta rage & terminer mon sort, en me perçant le sein de ta propre main, traître, perfide !

** Cogiste de mi jardín La flor, siendo tu horrelano.*



TROISIÈME ROMANCE.

E S P A G N O L E.

La Bergère Capricieuse.

*Amada pastora mia ,
Tus des cuidados me maltratan , &c.*

C HARMANT objet de ma flamme ,
belle Bergère , tes cruautés me ti-
rannisent ; tes dédains font mon marty-
re ; tes caprices me tuent.

Tu me détestes la nuit ; tu me cher-
ches au point du jour ; je te déplais à
midi , sur le soir tu me rappelles. Dans
un moment tu dis que tu me desires ;
l'instant suivant tu m'assures que tu r'es
moquée de moi.

Tantôt tu te ris de mes peines ; tantôt
tu verses des larmes au recit que je t'en
fais. Quand ma jalousie te doit donner
du chagrin , tu es satisfaite & tu chan-
tes ; quand mon amour tranquille est con-
tent , il semble que ma satisfaction te
chagrine.

Tu m'injures devant mon ami , mon ennemi t'entend faire mon éloge. Si je suis loin de toi tu me cherches , si je te cherche , tu te fâches.

Hier je fus obligé de m'éloigner de toi , tu versas un torrent de larmes pendant mon absence ; aujourd'hui que je suis avec toi , tu me menaces sans cesse de la tienne.

O Bergere inhumaine ! il est inutile de mettre entre nous l'espace immense des mers, l'âpreté des montagnes , l'horreur des prisons ; mer , montagnes , prisons , tu me fais sentir toutes leurs rigueurs , quand ta bouche prononce quelque parole de colère.

Les portes de ta cabane ont pour moi la difficulté des montagnes ; le chemin qui m'en sépare me semble aussi immense que les plaines de l'Océan ; & tes dédains me font sentir l'horreur des cachots les plus rigoureux.

Quand je te vois en un instant montrer de la passion & de l'indifférence , je sens toute la raison que les Peintres ont eue de représenter l'amour sous les traits d'un enfant aveugle & qui a des ailes.

Si Philis t'a donné de la jalousie , le tems a dû te désabuser : cette volage Ber-

gere ne vouloit de moi , que pour se venger d'un autre ; je lui ai montré que je sçavois la quitter & dédaigner son ardeur.

Sa tendresse insensée a fait causer tout le hameau ; mais ne sçais tu pas que la multitude se trompe ? N'est-il pas juste que tu me chérisses sans humeur , puis-que je t'adore sans changement ?

Ta conduite , adorable Bergere me met dans une crainte continuelle : tu es jalouse de moi , & tu me rebutes. Si tu verses des larmes , comment peux-tu me haïr ? Si tu te moques de moi , comment peux-tu m'aimer ?

C'est ainsi que le tendre Berger Belard confioit ses plaintes aux échos du canton , couché au pied d'un olivier que le Tage baignoit de ses flots précieux.



*QUATRIEME ROMANCE**E S P A G N O L E.**Contre la Jalousie.*

*De mil necias opiniones**Que por & mundo espazen, &c.*

PARMI la foule innombrable d'opinions bizarres qui tyrannisent l'Univers , la plus ridicule est de dire que l'amour est pere de la jalousie.

Ne vaudroit-il pas autant dire qu'une grande fièvre est un bien , puisqu'elle est une sorte de preuve que le corps qu'elle attaque jouit de la vie ?

Donner des marques d'un véritable amour , c'est manifester ces sentimens qui embrâsent agréablement les ames , & non faire voir les transports jaloux qui changent l'amour en fureur & en folie.

Puisqu'il est vrai que la jalousie est une crainte , elle est donc opposée à

l'espérance ; or par tout où il n'y a point d'espérance , assurons-le sans balancer , il n'y a point d'amour.

La Jalousie n'est point enfant de l'amour , mais elle a pris naissance d'une lâche timidité , & d'un effroi pusillanime ; son effet naturel est si anéantissant , que celui qui en est saisi , ne sçait pas lui même le sujet de sa crainte.

L'amour est un sentiment tendre , délicat , doux , tranquille , satisfaisant ; la jalousie , un sentiment de trouble & de confusion : comment donc associer ensemble des êtres si antipathiques :

L'amour se trouve toujours sur les traces du bon goût , des arts agréables & des séduisans plaisirs ; la Jalousie au contraire est toujours accompagnée des peines , des larmes & du desespoir.

L'amour n'aspire & ne travaille qu'à étendre la gloire de l'objet de ses feux , il exalte ses perfections , il élève ses vertus jusqu'au Ciel.

La Jalousie voudroit que l'air que l'on respire ne connut pas les traits de l'objet de son martyre , que le soleil n'en vit point les charmes , & que ces charmes fussent ensevelis dans les ténèbres les plus impénétrables.

En amour, tout ce qui plaît à l'objet chéri, fait un plaisir inexprimable; on est heureux de son bonheur. La jalousie se livre toute entière à l'envie; elle s'en consume, elle en périt.

Toujours elle change en tourment, ce qui de soi-même est agréable; non il n'y a point de furie dans l'Univers égale à la jalousie; non, jamais les harpies sorties des enfers n'ont eu tant de talent, à changer en chaînes insupportables les aimables guirlandes, dont le Dieu d'amour charge les cœurs enflammés.

L'amour pur & parfait se fait une première loi d'éloigner de l'ame où il veut regner, tout trouble, toute jalousie, toute contrariété..... Quiconque se sent des sentimens contraires peut être sûr de ne point avoir d'amour; libre une fois de ces mouvemens furieux, il comparera l'opposition de ces deux sentimens.

Fasse le Ciel que la jalousie tue qui conque lui donne naissance, qu'elle le rende ennemi de l'univers, qu'elle le rende l'horreur de sa belle. Une fois mort, que ses os le tourmentent, que les autres morts lui fassent une guerre éternelle, puisque vivant il a détesté l'amour & la paix!

CINQUIÈME ROMANCE

ESPAGNOLE.

Pour la Jalousie.

Donde ay zelos , ay amor :

De que ay a amor sin zelos , &c.

PAR-TOUT où il y a de la jalousie , il y a de l'amour. Rien ne doit être plus étonnant que l'un sans l'autre , puisque les sentimens jaloux sont les yeux même de l'amour.

La volonté engendre ces sentimens ; le caprice les élève dans son sein ; la passion les éclaire par le secours des soupçons.

Quand l'amour marche & s'égare dans sa route , c'est à la jalousie à l'éclairer de son flambeau & à le remettre dans le bon chemin.

Elle est si nécessaire & sur-tout dans le siècle où nous vivons , que l'amour se détruiroit lui-même , s'il étoit un instant

privé de son apui & de ses lumières.

Ce petit Dieu s'aveugla par sa faure ; le destin lui donna pour conductrice la jalousie qui regle ses pas & sa marche.

Qu'il paroisse celui qui aime véritablement , & qu'il nous montre que dans son amour il n'a jamais senti de ces soupçons & de ces inquiétudes , qui caractérisent mieux l'amour que l'amour lui-même !

Qu'il paroisse aussi celui qui ose avancer que l'amour n'est bon qu'autant qu'il est sans jalousie ; qu'il paroisse , il apprendra que la jalousie est l'édifice , & l'amour la baze !

Veut-t-on connoître & voir des étincelles d'amour s'échaper d'un cœur qui aime avec ardeur ? Les sentimens jaloux sont le véritable acier qui tirera le feu du sein de l'amant.

La belle feint du dédain ou du caprice , quoi qu'elle brûle intérieurement de la flamme la plus vive , pour éprouver si son amant cherche un remede à son martyre.

Il y a des Jalousies injustes , il y a des jalousies funestes ; mais quoiqu'il en soit , il n'y a point de sincère amour sans jalousie.

La volonté est la chaîne qui fait de nous autant d'esclaves ; la jalousie & l'amour sont les chaînons qui nous attachent sans espoir de liberté, & nous entraînent à la suite d'un objet chéri.

Montrez-moi un homme bien amoureux ? (qu'il soit discret ou indiscret, n'importe) il m'avouera qu'il sent la jalousie régner dans son cœur dès le premier instant de son amour.

Voyez-vous quelqu'un triste, pensif, soucieux, pâle, diminué, abattu, accablé sous le poids de son tourment ? demandez-lui la source de ses peines ; il vous répondra en soupirant : la jalousie, & l'amour en sont la cause.

Quoique la jalousie fasse souvent le malheur de la vie, elle n'en est pas moins excellente de sa nature ; ce n'est pas la faute de la jalousie, si elle a de funestes effets, c'est celle de certains cœurs trop fougueux, chez qui elle se place.

La jalousie est pleine d'amour ; elle le perfectionne ; en un mot pour mettre le dernier trait à son éloge, sans jalousie il n'y a point d'amour parfait.

APPROBATION.

J'AI LU par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois : A Paris, ce 3 Octobre, 1754.

LAVIROTTE.

ERRATA.

Pour le volume d'Octobre.

PAGE I. ligne 2. Pontifice, lisez Pontefice. lig. 4. santo, lis. san. p. 8. l. 2. succintement, lis. succinctement. p. 13. l. 22. celebre, lis. célèbres; p. 17. l. 14. altera, lis. altra; l. 24. rammentaturi, lis. rammentatevi; p. 18. l. 1. prende lis. prender; l. 27. ereticii, lis. eretici; p. 21. l. 14. inadmissible, lis. inamissible; p. 38. l. 14. de, lis. de la; p. 42. note l. 6. ils négligent, lis. il y néglige; p. 44. l. 26. d'autres, lis. d'autre; p. 144. l. 26. ne sont, lis. n'est; p. 146. l. 20. maître. celui, lis. maître, celui; p. 157. l. 13. & 14. ailleurs. On, lis. ailleurs, on; p. 162. l. 10. sciences, lis. siennes.



Journal Étranger Octobre 1754. à la fin du vol..





5971-12
KSIĘGOZBIÓR
MARCINA ZAMOYSKIEGO
5971-AZ



